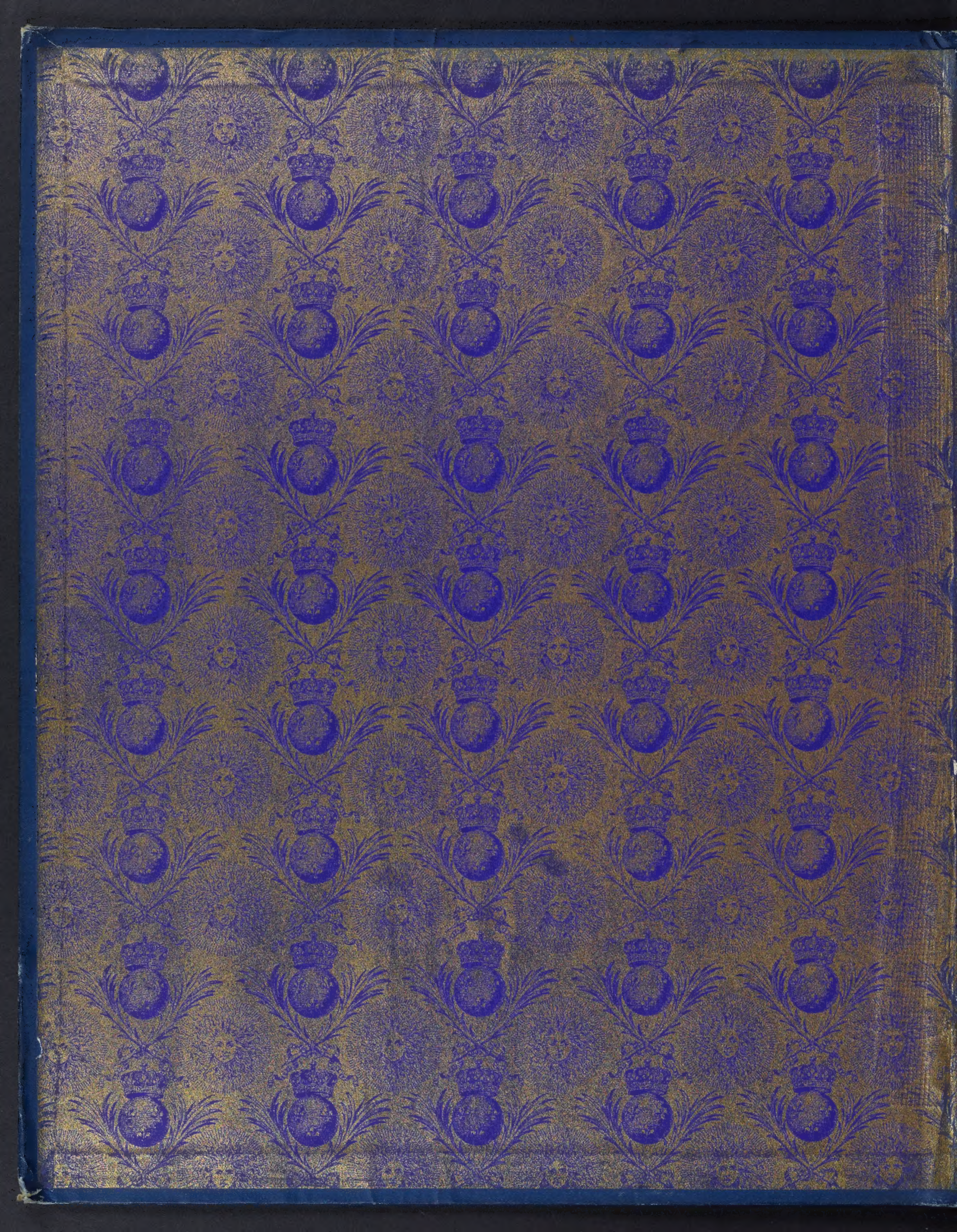
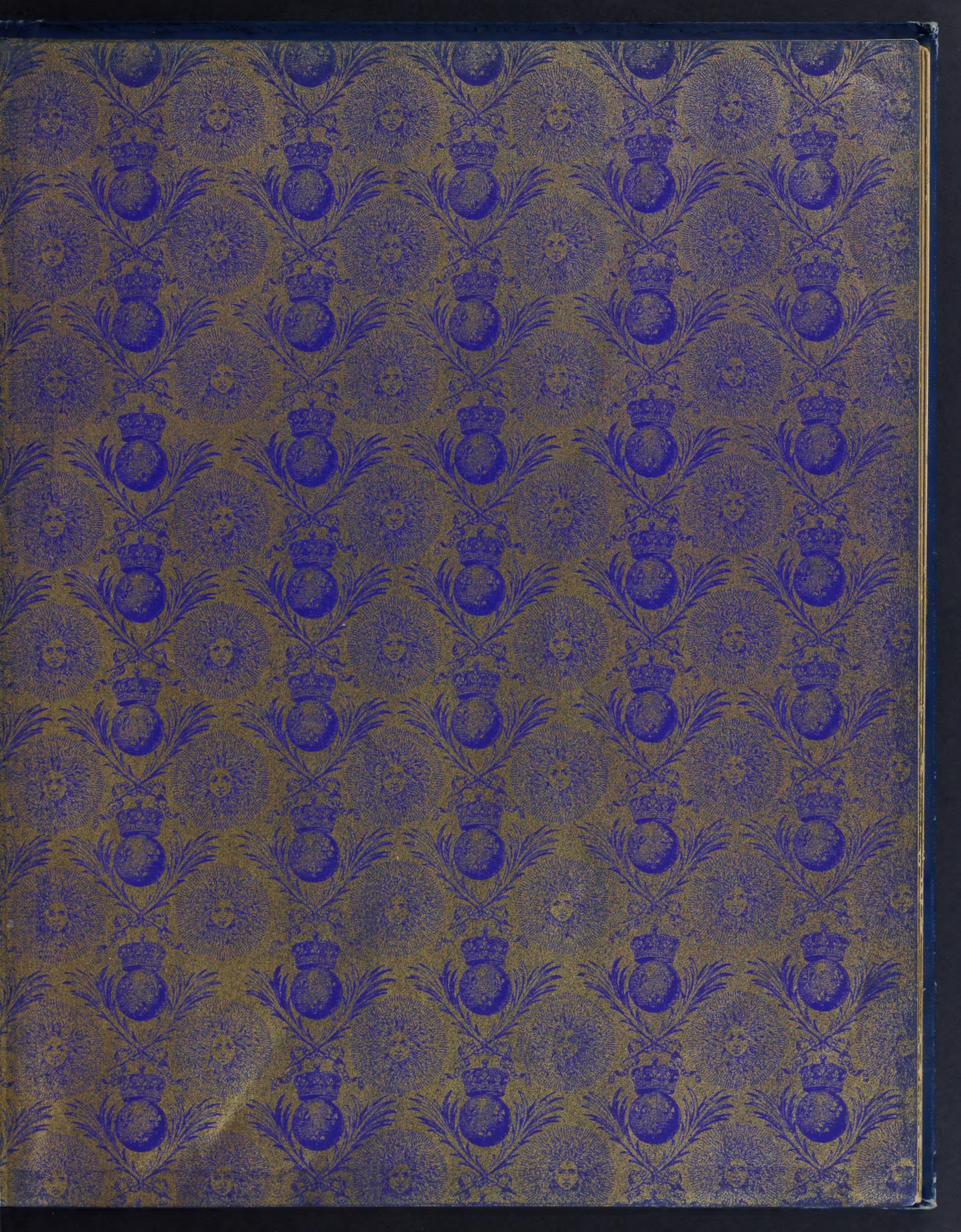
GUSTAVE
TOUDOUZE

MAURICE
LELOIR

LE ROY SOLEIL

ENGEL REL





Ruth Bashford,
from Uncle Ted.
June 24th, 1939.

LE ROY SOLEIL

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 20 novembre 1903

pour

COMBET ET Cie, ÉDITEURS

(*Ancienne Librairie Furne*)

par

FIRMIN-DIDOT ET CIE

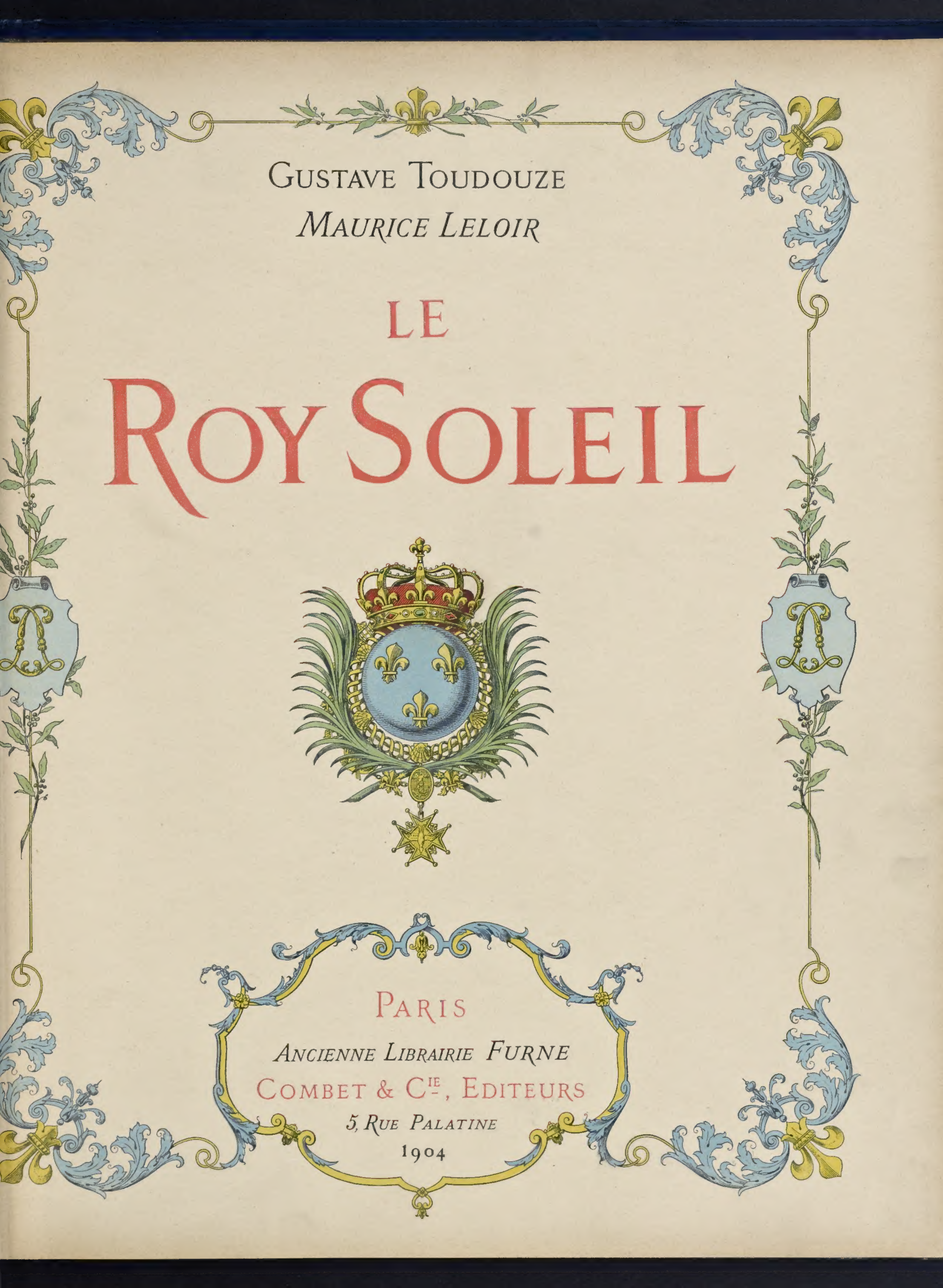
au Mesnil-sur-l'Estrée.

Chromotypogravure de Cueille et Bouché.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

50 Exemplaires sur papier de Chine, numérotés.

50 Exemplaires sur papier de Japon, numérotés.



Gustave Toudouze

Maurice Leloir

Le Roy Soleil

Paris

Ancienne Librairie Furne

Combet & Cie, Éditeurs

5, Rue Palatine

1904

AVANT-PROPOS

Le *Roy Soleil,* union magistrale de deux mots fulgurants qui, par delà les siècles, demeurera l'éblouissant symbole de l'Autorité absolue et de la Puissance infinie, de cette Majesté royale enfin, « la seconde après la divine », suivant l'énergique expression de Richelieu, astre terrible et bienfaisant qui, tour à tour, caresse ou consume de ses rayons de feu. Toute l'histoire de celui qu'on a appelé le Grand Roi est contenue dans ces syllabes de splendeur, le *Roy Soleil.*

Le jour où, dans l'orgueil de sa toute-puissance, Louis XIV prit pour emblème un soleil dardant ses rayons sur le globe, avec cette devise : « *Nec pluribus impar* », dont la traduction littérale est « *pas même inégal à plusieurs soleils* », il ne se doutait certainement pas qu'il allait synthétiser, d'une image parlante en quelque sorte, les trois périodes caractéristiques de son long règne de soixante-douze ans, — la naissance avec la montée hardie vers le zénith, — l'apogée plein de vertige, — et la descente progressive, fatale jusqu'au gouffre inévitable.

Comme l'astre lui-même, en effet, c'est dans les vapeurs troubles d'une aube indécise qu'il prend naissance, au milieu de nuages d'incendie, de brumes inquiétantes, de lueurs sanglantes, à travers les incertitudes, les tumultes, les tueries de la Fronde, dans l'éclair des coups de feu de Rocroy, de Nordlingen, de Lens, entre les bleuâtres fumées d'encens, les ors lumineux des nefs

d'église pavoisées de drapeaux et les blanches fumées de canonnades, les pourpres sinistres des champs de bataille, avec l'écho des derniers grondements de la guerre de Trente ans.

Peu à peu il s'en dégage, dépasse les cimes accidentées qui l'empêchaient d'être vu dans sa gloire. Il commence à briller par lui-même, à mesure que disparaissent ceux qui l'éclipsaient ou le dominaient. Il surgit, tout jeune, si triomphalement beau, si majestueusement superbe, qu'il semble la Majesté personnifiée et que tous les cœurs volent vers lui.

Déjà il s'affirme, aveuglant et implacable comme le soleil, dont, à quinze ans, il a emprunté les rayons pour figurer dans un ballet, dont, à dix-huit ans, il a pris ensuite la devise, lors d'une fête au Palais-Royal, et dont un antiquaire courtisan imaginera enfin l'emblème définitif avec le « *Nec pluribus impar* » pour l'en décorer, à propos du fameux Carrousel des Tuileries, où le Roi, âgé de vingt-quatre ans, figurera à la tête du quadrille des Romains.

Il grandit en éclat, en force, en puissance, il ne connaît plus que lui; il devient la volonté unique et absolue : il est l'État.

Insensiblement, avec son amour du travail, sa conscience du métier de Roi, son instinct de la majesté, son orgueil toujours croissant, il s'est élevé dans sa gloire de plus en plus grande, de plus en plus rayonnante, s'imposant aux Espagnols, s'imposant au Pape, s'imposant au dehors, s'imposant au dedans, s'imposant à tous. Vainqueur sur terre, vainqueur sur mer, il combat avec succès les Flandres, la Hollande, l'Espagne, l'Empire, en même temps que les fêtes se succèdent avec un faste inouï aux Tuileries, à Versailles, que les arcs de triomphe se dressent à Paris, qu'il est reconnu comme le maître absolu.

Il a tout effacé autour de lui. Seul, terrible comme le soleil à

midi, il atteint le zénith. Il est bien maintenant la puissance, l'autorité unique, le Roy Soleil qui réchauffe, caresse, fait germer, mûrit, mais aussi dessèche, incendie, foudroie. C'est l'apogée de l'astre royal, sous les rayons duquel grandit, se développe la pléiade merveilleuse des grands hommes dans toutes les branches du génie humain. Pour la plupart il n'y a de vie qu'à la cour, dans son éblouissement; la défaveur, l'exil, l'envoi dans les terres, en province, c'est la souffrance, le froid, l'hiver : dès que le soleil ne les chauffe plus, certains désespèrent et meurent.

Puis il continue sa marche, lourd de gloire, pesant d'orgueil assouvi. Mais maintenant il ne saurait monter plus haut et il ne peut pas non plus rester stationnaire; le zénith atteint, il faut redescendre. Le poids même de tant de gloire l'entraîne : la courbe est là, implacable. Déjà les victoires sont moins éclatantes, les coalitions plus redoutables et des taches apparaissent de plus en plus visibles sur l'or étincelant et jusque-là intact du globe embrasé : Révocation de l'Édit de Nantes; incendie du Palatinat; tentative de Restauration des Stuarts; disparition successive des grands hommes.

C'est le déclin. Les traits si beaux, si nobles, se durcissent, se creusent; les plis plus épais alourdissent la pureté des lignes, la netteté des contours : les taches du soleil augmentent. Défaites de plus en plus graves, humiliations de plus en plus fortes, deuils continus et épouvantables, misère physique, misère morale! Il descend, descend encore, frappé dans sa chair, frappé dans son cœur, frappé dans son orgueil, atteint dans tout ce qui faisait sa puissance, sa joie, sa raison d'être.

Toute sa famille disparaît; toute l'Europe se ligue contre lui. Il voit venir la nuit profonde, glaciale, où il va bientôt s'engloutir, ayant vécu soixante-dix-sept ans, ayant régné soixante-douze ans,

survivant à ses enfants, à ses petits-enfants, à ses arrière-petits-enfants, dépouillé peu à peu de tous ses rayons, déjà presque mort, avec des réveils extraordinaires d'énergie qui sont comme les dernières flèches de feu du soleil au moment de franchir la ligne d'horizon.

Il plonge lentement dans les brouillards du crépuscule. Voici l'horreur énigmatique et grandiose des voiles de ténèbres et de mystère, où glisse l'astre, les brouillards rouges, puis violets, enfin noirs, qui barrent le couchant et étalent de plus en plus opaques, de plus en plus hautes les tentures funèbres du catafalque géant derrière lequel il va s'abîmer.

Le Roy Soleil est entré dans l'Éternité.

C'est en quatre périodes que peut se diviser le règne de Louis XIV :

De 1638 à 1660, de sa naissance à son mariage, durant ces vingt-deux premières années, la montée lente et continue du Roy Soleil vers les hauteurs dominatrices du ciel, d'où ses rayons éblouissants pourront s'abattre en pluie de feu et d'or sur tous les points du globe;

De 1661 à 1680, il est au zénith, en pleine apothéose, véritable divinité, entouré de sa cour de grands hommes, triomphant et redoutable, mais se rapprochant déjà, vers les dernières années de cette période, de la courbe fatale, inévitable que tout indique;

De 1681 à 1697, dans l'enivrement prolongé de la fortune et de la gloire, les premières fautes, les premiers échecs, les premiers revers, le commencement de cette descente que rien ne saurait plus arrêter et que tout contribuera à précipiter;

De 1698 à 1715, la chute de plus en plus rapide, les désastres succédant aux défaites, les grands deuils et les grandes misères, la fin douloureuse au milieu des pires angoisses, l'engloutissement de l'astre au sein de la nuit définitive.

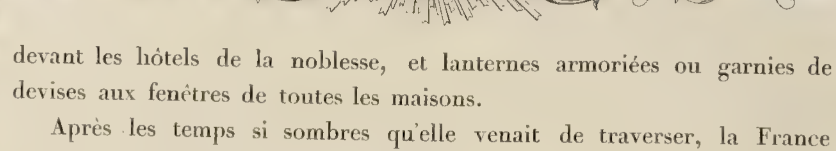
LE
ROY SOLEIL

L'AUBE

Jamais naissance ne fut célébrée avec plus d'éclat, plus de retentissement et plus de joie réelle que celle de ce prince que la Reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, après vingt-trois ans de mariage stérile, mettait au monde le 5 septembre 1638, à Saint-Germain-en-Laye. Dans l'ivresse universelle, à l'instigation du cardinal de Richelieu, on lui donna le nom de *Théodose* ou *Dieudonné*.

Paris le fêta au son des cloches, du canon, avec force feux de joie, banquets en plein air, promenades de chars pleins de musiciens par les rues, flambeaux de cire blanche plantés dans des candélabres de cuivre





devant les hôtels de la noblesse, et lanternes armoriées ou garnies de devises aux fenêtres de toutes les maisons.

Après les temps si sombres qu'elle venait de traverser, la France entière tressaillait d'allégresse et d'espoir.

Presque en même temps, coïncidence surprenante qui frappa bien des esprits, la France remportait deux victoires navales sur les Espagnols, le peuple orgueilleux dans l'empire duquel le soleil ne se couchait jamais et qui était alors l'ennemi national. Ces deux victoires, l'une sur les côtes de Biscaye, l'autre en vue de Savone, teignaient de leur pourpre sanglante à la fois la Méditerranée, où se lève le soleil, et l'Océan, où se couche le soleil. Richelieu lui-même y crut voir un présage, un signe céleste, car il dit que « ces deux mers sembloient avoir rendu hommage à ce Dauphin Royal à sa naissance ».

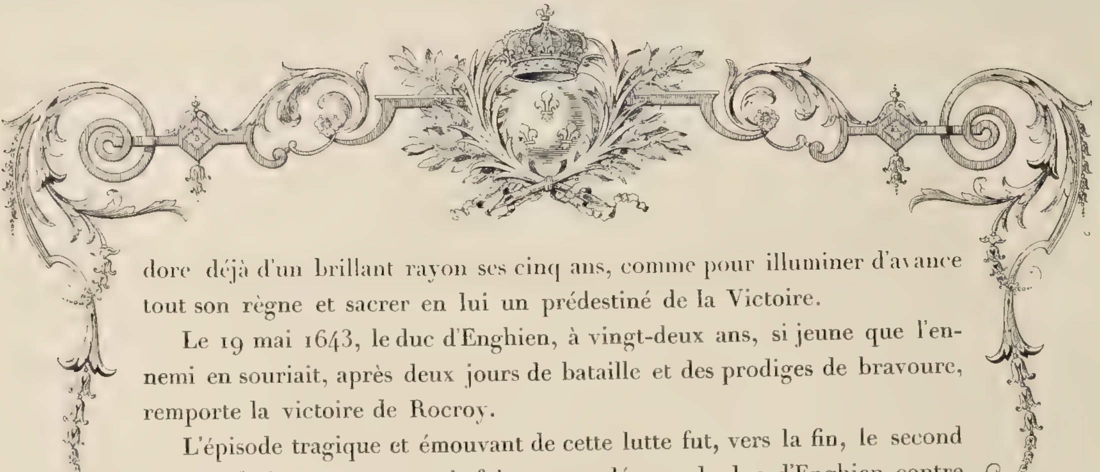
Ce Dauphin était Louis XIV : ce devait être le Roy Soleil.

Cependant les premières années du jeune Dauphin furent des plus misérables et des plus tristes. Richelieu mort le 4 décembre 1642, Louis XIII ayant suivi son Ministre dans la tombe à cinq mois de distance, l'orphelin royal, avec Mazarin pour premier Ministre, est si négligé par celui-ci, dont l'avarice sordide, sans vergogne, laisse le futur maître de la France porter des vêtements usés et devenus trop courts, que le Roy Soleil couche dans des draps criblés de trous, au point que ses jambes passent au travers, et qu'il a à peine de quoi se changer et s'habiller.

Il est également si mal surveillé par les valets auxquels il est abandonné et qui sont cependant sa société habituelle et préférée, qu'un soir, sans doute attiré par les cris de son frère cadet le duc d'Anjou, en compagnie duquel il jouait à quelque simulacre de bataille auprès de ce petit fort en miniature que le Cardinal lui avait fait construire au milieu des jardins du Palais-Royal, on le trouve tombé dans le bassin du Jardin des Princes, d'où il fut sorti trempé, grelottant de froid, à demi mort.

La Fortune veille néanmoins sur lui. Comme contraste à ces grands deuils qui viennent de le frapper, à cet abandon lamentable et honteux dans lequel on le laisse, alors que tinte encore à toutes les oreilles le glas des doubles et successives funérailles du Cardinal-Duc et du Roi, la Gloire


Maurice Leloir



dore déjà d'un brillant rayon ses cinq ans, comme pour illuminer d'avance tout son règne et sacrer en lui un prédestiné de la Victoire.

Le 19 mai 1643, le duc d'Enghien, à vingt-deux ans, si jeune que l'ennemi en souriait, après deux jours de bataille et des prodiges de bravoure, remporte la victoire de Rocroy.

L'épisode tragique et émouvant de cette lutte fut, vers la fin, le second jour, la furieuse attaque trois fois renouvelée par le duc d'Enghien contre la vieille et formidable phalange des 4.500 Espagnols, que commandait le comte de Fontaine, porté dans une litière, à cause de sa goutte et de ses quatre-vingts ans. Cette infanterie finalement entamée, en partie massacrée, par suite d'un malentendu, au moment où elle se rendait, laissa sur le champ de bataille 2.000 cadavres : parmi eux le comte de Fontaine.

Lorsqu'on apporta au duc d'Enghien le bâton de commandement de Don Francisco de Melo que celui-ci avait abandonné en échappant au carnage, on trouva le Prince, immobile, à cheval, tête nue, saluant respectueusement le corps du comte de Fontaine, au milieu des débris de sa litière, sa longue barbe blanche souillée de sang. Il s'écria :

« Si je n'avais pas vaincu, je voudrais être mort aussi honorablement que celui qui est couché là. »

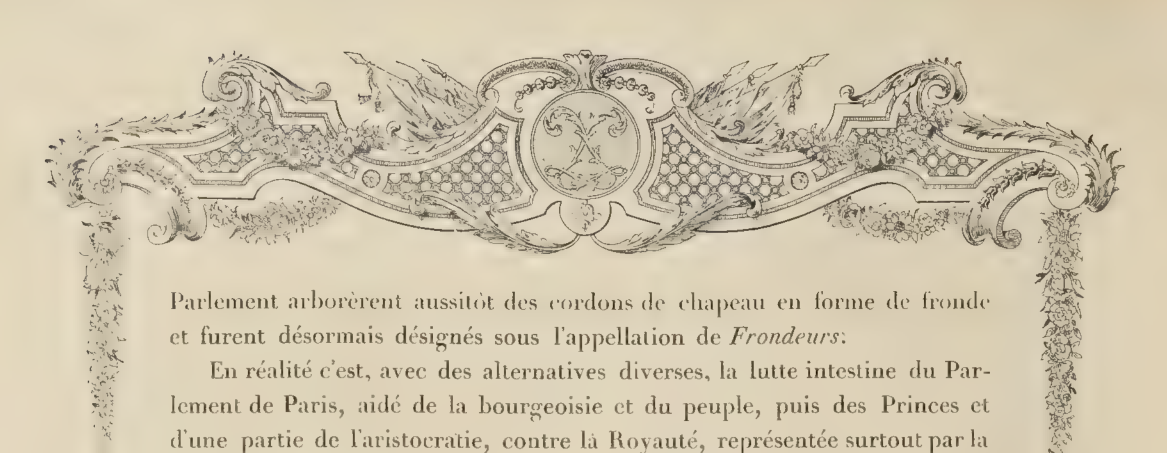
Les Espagnols perdaient 14.000 hommes, 24 canons, 170 drapeaux. Ils perdaient plus encore, — la renommée légendaire de leur infanterie : les Français l'avaient pour toujours détruite.

Mais, tandis que le duc d'Enghien, poursuivant ses succès, s'empare de Rocroy, puis de Thionville; que Turenne, nommé maréchal en 1643, et le Prince vont triompher encore à Fribourg, à Philipsbourg (1644), et plus tard à Nordlingen (1645); à Dunkerque en 1646, et Lens, en 1648 ; — pendant cette période glorieuse au dehors, Paris et la France sont bouleversés par la succession de troubles, d'émeutes, de guerres civiles, qu'on a englobés sous le nom général de la Fronde.

C'est d'un jeu d'enfants que lui vint cette dénomination ; parce que Mazarin avait dit que ces Messieurs du Parlement étaient comme les écoliers qui *frondent* dans les fossés de Paris, et se séparent dès que paraît le lieutenant civil pour recommencer quand il a disparu. Les partisans du




Maurice Leloir
ROCROY



Parlement arborèrent aussitôt des cordons de chapeau en forme de fronde et furent désormais désignés sous l'appellation de *Frondeurs*.

En réalité c'est, avec des alternatives diverses, la lutte intestine du Parlement de Paris, aidé de la bourgeoisie et du peuple, puis des Princes et d'une partie de l'aristocratie, contre la Royauté, représentée surtout par la Reine Mère Anne d'Autriche et son premier Ministre.

Le Parlement aurait désiré une Monarchie tempérée par la Magistrature, de manière à avoir ainsi une place prépondérante dans le gouvernement. L'excès des impôts, la misère du peuple firent des bourgeois et des ouvriers les alliés naturels du Parlement contre les exactions de Mazarin.

Le 26 août 1648, pour célébrer la victoire de Lens, il y eut un *Te Deum* à Notre-Dame. Ce fut l'occasion d'un déploiement de troupes tout à fait inaccoutumé. A la sortie de l'église, on voyait la Reine Mère faire venir l'un des capitaines, Comminges, et s'entretenir quelques instants avec lui : elle lui donnait l'ordre d'arrêter le président Blancmesnil, le président Charton et le conseiller Broussel.

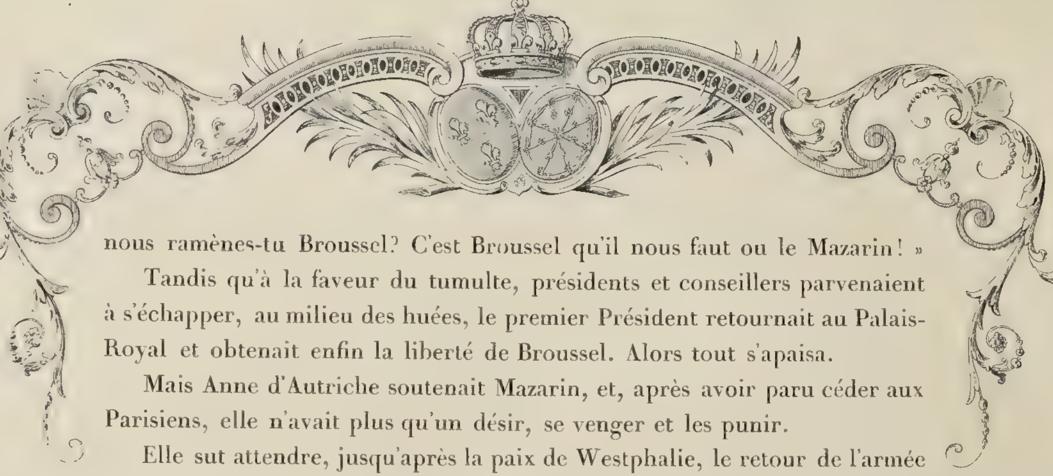
Dans Paris, ce fut une consternation d'abord, une colère folle ensuite, et l'émeute. Aux cris de *Liberté! Broussel!* les boutiques se fermèrent, et la population entière prit les armes. Des chaînes de fer barrèrent les rues; les tonneaux, les pierres, les voitures, les meubles coupèrent toutes les voies.

C'est ce qu'on appela la Journée des Barricades (26-27-28 août 1648.)

L'effervescence dura trois jours, tour à tour soulevée ou apaisée par ceux qui avaient intérêt à tirer parti du mouvement comme le fameux coadjuteur Paul de Gondi, cardinal de Retz, ambitieux, intrigant, conspirateur passionné, qui fut un des acteurs les plus ardents de la Fronde.

Le Parlement, le premier président Mathieu Molé à sa tête, se rendit en corps et en costume au Palais-Royal; mais comme il revenait sans avoir rien pu obtenir de la Reine, le peuple, sur son passage, commença à gronder. Les cris de *Broussel! Liberté!* retentirent, mêlés de murmures, d'interpellations. De barricade en barricade le long de la rue Saint-Honoré, la rumeur s'enflait, les gestes se faisaient plus brutaux. Enfin, au moment d'arriver au Pont-Neuf, à la barricade de la croix du Trahoir, un marchand de fer nommé Raguenet, qui était capitaine du quartier, s'avança avec douze ou quinze hommes de sa compagnie en criant au Président : « Traître!


RVE DE
L'ARBRE SEC



nous ramènes-tu Broussel? C'est Broussel qu'il nous faut ou le Mazarin! »

Tandis qu'à la faveur du tumulte, présidents et conseillers parvenaient à s'échapper, au milieu des huées, le premier Président retournait au Palais-Royal et obtenait enfin la liberté de Broussel. Alors tout s'apaisa.

Mais Anne d'Autriche soutenait Mazarin, et, après avoir paru céder aux Parisiens, elle n'avait plus qu'un désir, se venger et les punir.

Elle sut attendre, jusqu'après la paix de Westphalie, le retour de l'armée victorieuse de Condé. Ayant pu gagner le Prince à sa cause, en flattant son ambition, elle décida avec lui de transporter le Roi à Saint-Germain, de s'enfuir nuitamment avec son Ministre et la Cour, et d'affamer Paris.

Le secret fut admirablement gardé. Dans la nuit du 5 à 6 janvier 1649, le complot put être mis à exécution. Le soir du 5, comme dans toutes les maisons de Paris, on tira les rois au Palais-Royal dans les appartements de la Reine. Le duc d'Anjou d'abord, le Roi ensuite furent couchés à leur heure habituelle; puis, à trois heures du matin, on les éveille, les habille. Un carrosse les reçoit; on part; on arrive à Saint-Germain.

La stupeur pesa d'abord sur Paris, le lendemain matin, quand cette nouvelle se répandit; puis les Parisiens s'accoutumèrent à cette idée d'une guerre civile, dans leur joie d'être délivrés de Mazarin.

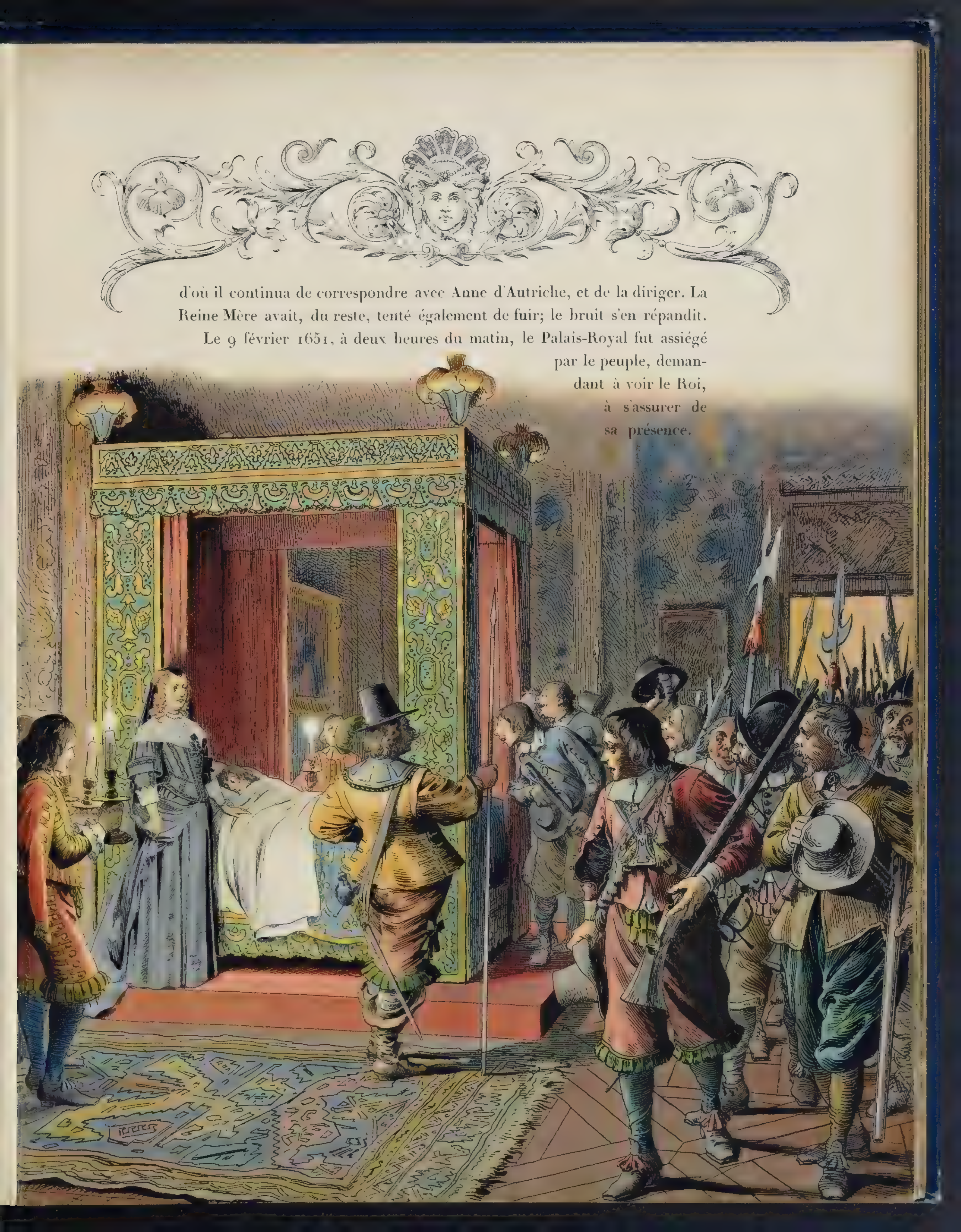
Cela dura jusqu'à la bataille de Charenton, gagnée par Condé, le 8 février, avec ses rudes soldats sur les milices bourgeoises de la capitale; la paix fut signée à Rueil le 30 mars et le Roi rentra à Paris le 18 août.

Ce fut alors que l'arrogance de Condé, gonflé du rôle qu'il avait joué, et soutenu par les jeunes seigneurs se moquant en sa compagnie de Mazarin, amena cette Fronde des Petits Maîtres, qui finit par l'arrestation des trois princes, Condé, Conti et Longueville, que le versatile duc d'Orléans surnommait le *lion*, le *singe* et le *renard*.

Vainement leurs partisans essayèrent de soulever en leur faveur la Normandie et la Bourgogne, avec l'aide des princesses; Turenne lui-même, qui marchait d'accord avec la duchesse de Longueville, fut battu à Rethel.

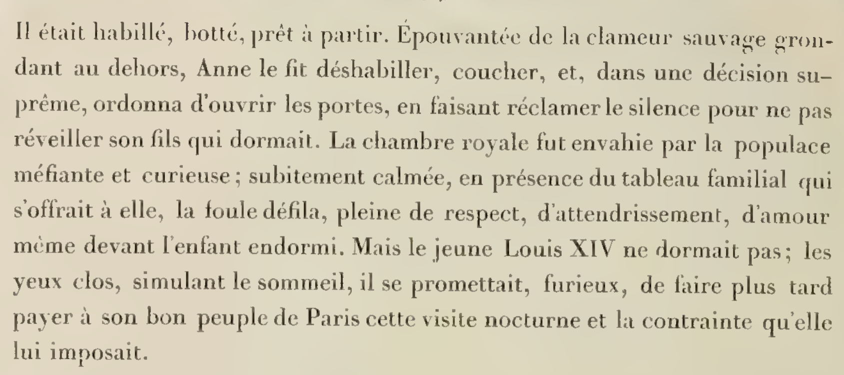
Mais la duplicité de Mazarin, qui ne tenait jamais ses promesses, provoqua contre lui l'union des deux Frondes. Le Parlement réclama son bannissement. Il en fut si terrifié qu'il s'enfuit chez l'électeur de Cologne,





d'où il continua de correspondre avec Anne d'Autriche, et de la diriger. La Reine Mère avait, du reste, tenté également de fuir; le bruit s'en répandit.

Le 9 février 1651, à deux heures du matin, le Palais-Royal fut assiégé par le peuple, demandant à voir le Roi, à s'assurer de sa présence.



Il était habillé, botté, prêt à partir. Épouvantée de la clameur sauvage grondant au dehors, Anne le fit déshabiller, coucher, et, dans une décision suprême, ordonna d'ouvrir les portes, en faisant réclamer le silence pour ne pas réveiller son fils qui dormait. La chambre royale fut envahie par la populace méfiante et curieuse; subitement calmée, en présence du tableau familial qui s'offrait à elle, la foule défila, pleine de respect, d'attendrissement, d'amour même devant l'enfant endormi. Mais le jeune Louis XIV ne dormait pas; les yeux clos, simulant le sommeil, il se promettait, furieux, de faire plus tard payer à son bon peuple de Paris cette visite nocturne et la contrainte qu'elle lui imposait.

A petite cause grands effets. Cette nuit-là, prit naissance l'aversion de Louis XIV pour ce turbulent et révolutionnaire Paris; et l'on peut dire que le transfert définitif du siège du gouvernement hors de la capitale, que la création de ces luxueuses constructions, Versailles, Marly, puisèrent leurs premiers germes dans les réflexions qui hantèrent l'esprit du royal enfant durant les heures nocturnes où la population parisienne vint battre de son flot mouvant le lit où il reposait.

Tandis que le Coadjuteur et Condé se disputaient le pouvoir, Louis XIV atteignait sa majorité, qui était proclamée solennellement le 7 septembre 1651.

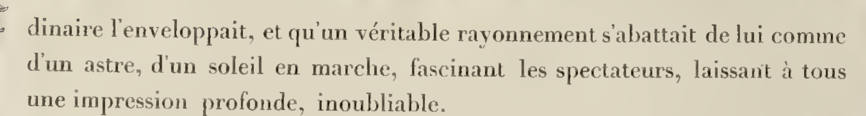
On avait réuni pour célébrer cette solennité toutes les splendeurs imaginables. A sept heures du matin, le jeune Roi partit en grand cortège pour aller tenir, au palais dans la cité, son lit de justice.

Chevau-légers, maîtres, noblesse de France, gouverneurs de provinces, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre, grands officiers du Roi marchaient d'abord, avec les six trompettes du Roi, les six hérauts à cheval et les maréchaux.

Puis, tout seul, le comte d'Harcourt, grand écuyer de France, avait en écharpe l'épée du Roi attachée à son baudrier, relevée sur son bras dans un fourreau de velours bleu semé de fleurs de lis d'or. Après lui, tête nue, balayant le sol des plumes de leurs chapeaux tenus à la main, venaient les pages, les valets de pied, les gardes du corps à pied, les huissiers et les massiers.

Enfin Louis XIV paraissait, éblouissant d'or et de pierreries, si grand, si fort pour ses treize ans que déjà une atmosphère de majesté extraor-


DE LA MAJORITE
DV ROY LOVIS XIV
Maurice Leloir



dinaire l'enveloppait, et qu'un véritable rayonnement s'abattait de lui comme d'un astre, d'un soleil en marche, fascinant les spectateurs, laissant à tous une impression profonde, inoubliable.

Après avoir été reçu à la porte de la Sainte Chapelle par l'évêque de Bayeux, à la tête de tout son clergé, au milieu des encens, des émaux et des ors, il entendit une messe basse, et se rendit au Parlement, où tous lui prêtèrent serment, depuis le duc d'Anjou son frère jusqu'aux officiers de la Couronne. Un seul était absent, le prince de Condé.

A ce moment, en effet, poussé à bout dans son exaspération, Condé quittait Paris et allait à Bordeaux pour faire définitivement alliance avec l'Espagne; avec lui étaient Conti, Nemours, Mme de Longueville. Cette fois c'était, ouvertement, la guerre contre le roi de France, un crime de lèse-majesté, un crime aussi de lèse-patrie. Turenne, au contraire, revenu de son égarement momentané, rentré dans le devoir, commandait l'armée royale, et Mazarin, de retour en France, ayant levé en route un corps de 8.000 hommes, marchait pour rejoindre la Cour sur la Loire.

Dans une première rencontre, Condé bat les royalistes à Bléneau; mais, battu à son tour près d'Étampes, il recule pour aller s'enfermer dans Paris. L'armée royale le poursuit, le serre de près, et enfin, Turenne le joignant, l'attaque violemment à la porte Saint-Antoine, tandis que Mazarin et le Roi, avec toute la Cour, contemplent l'action des hauteurs de Charonne, et qu'Anne d'Autriche est en prière à Saint-Denis.

Là, eut lieu un combat effrayant, où Condé déploya une valeur personnelle si désespérée, que Turenne, parlant de sa défense, disait :

« Je n'ai pas vu un Condé, j'en ai vu douze ! »

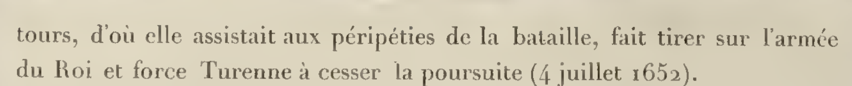
Barricade par barricade, jardin par jardin, maison par maison, emportant peu à peu le faubourg, l'armée royale avançait toujours; blessés et morts s'entassaient; Condé, acculé au fossé de l'enceinte, était perdu.

Soudain le sommet de la Bastille, dont la masse dominait ce côté de Paris, s'illumine d'éclairs, s'enveloppe de nuages de fumée; les détonations grondent, les coups de foudre éclatent, pressés; les boulets pleuvent au milieu des vainqueurs.

C'est Mlle de Montpensier, la grande Mademoiselle, qui, du haut des







tours, d'où elle assistait aux péripéties de la bataille, fait tirer sur l'armée du Roi et force Turenne à cesser la poursuite (4 juillet 1652).

Le 21 octobre 1652, le Roi et la Reine Mère, quittant Saint-Germain, qu'ils avaient regagné après cette dernière bataille, firent, sous l'escorte de Turenne, une entrée solennelle dans Paris, et dès février 1652, Mazarin revenait prendre sa place de premier ministre. La Fronde était terminée, la monarchie absolue créée.

La contre partie de ces luttes se trouve symbolisée à cette époque par deux hommes qui, par leur seul nom, évoquent toute la souffrance et toute la misère du temps : ce sont Jacques Callot et Vincent de Paul.

Dans son œuvre, l'admirable artiste Callot a donné comme un résumé puissant et terrible des misères effroyables que ces guerres incessantes semaient dans les régions traversées par les bandes de soldats et les hordes de pillards, ruées dans le sillon des armées, comme les requins dans le sillage des navires. Callot, c'est le miroir fidèle et implacable de la guerre, de ses ruines, de ses dévastations, de ses épouvantes, de ses supplices.

Vincent de Paul, lui, l'humble et sublime apôtre de paix, de charité, se montre comme le merveilleux et doux consolateur des souffrances, des calamités de ces époques de meurtre et de désespoir. Il poursuit la misère et la douleur partout où elles se trouvent, secourant les pauvres, les galériens, les enfants trouvés, les vieillards, les incurables, plongeant lui-même dans les bas-fonds les plus épouvantables pour soulager tout ce qui souffre, tout ce qui ne peut se défendre. Vincent de Paul, c'est le baume apaisant appliqué sur les plaies vives. Figure lumineuse de ces ténèbres horribles qu'elle éclaire et dissipe en partie, l'auréole de sainteté l'enveloppe.

En ce moment, au sortir de tous ces troubles, de toutes ces horreurs, une autre figure se dresse à l'horizon tourmenté et menace de bientôt tout éclipser. C'est celle de ce petit Roi, d'une beauté au-dessus de l'ordinaire, et qui semble l'astre même du jour, devant lequel tout s'efface, tout se dore, misères, ruines, deuils, dès que ses rayons pleuvent plus serrés, plus élevés, plus resplendissants sur la terre.

Des fêtes contribuaient à faire oublier les tristesses de la guerre civile et l'on donnait au théâtre du Petit-Bourbon les fameux ballets royaux, exé-




JE
SVIS L'ASTRE
DES ROYS

cutés par le Roi, âgé de quinze ans et dans toute la fraicheur de sa jeunesse.

Dans un ballet de Benserade, intitulé *La Nuit*, Louis XIV représenta le Soleil levant, avec un costume d'une richesse inouïe, une perruque d'or, tout flamboyant de rayons de la tête aux pieds, et débitant ces vers presque prophétiques :

« Déjà seul je conduis mes chevaux lumineux
Qui traînent la splendeur et l'éclat après eux.
Une divine main m'en a remis les rênes;
Une grande déesse a soutenu mes droits.
Nous avons même gloire : elle est l'astre des reines,
Je suis l'astre des Rois.

Quelque temps après, le 7 juin 1654, avait lieu à Reims, avec le cérémonial somptueux accoutumé, le Sacre du Roi, qui précédait de peu la campagne de 1654, où il prit successivement Rethel, Sedan, Stenay, Arras, et revint célébrer un *Te Deum* à Paris.

C'était le début de cet amour de la guerre, passion exagérée et dangereuse dont il devait se repentir si amèrement soixante ans plus tard, à son lit de mort, quand il laissera échapper de ses lèvres agonisantes cet aveu :

« J'ai trop aimé la guerre. »

Majeur désormais, sacré Roi à Reims, revenu vainqueur de la dernière campagne, dans la griserie enthousiaste des sièges auxquels il venait d'assister, Louis XIV, bien qu'il fût toujours sous la tutelle de Mazarin, allait cependant commencer à s'élever d'actes d'autorité en actes d'autorité jusqu'à cet absolutisme, qui est la caractéristique de son orgueil et de son règne.

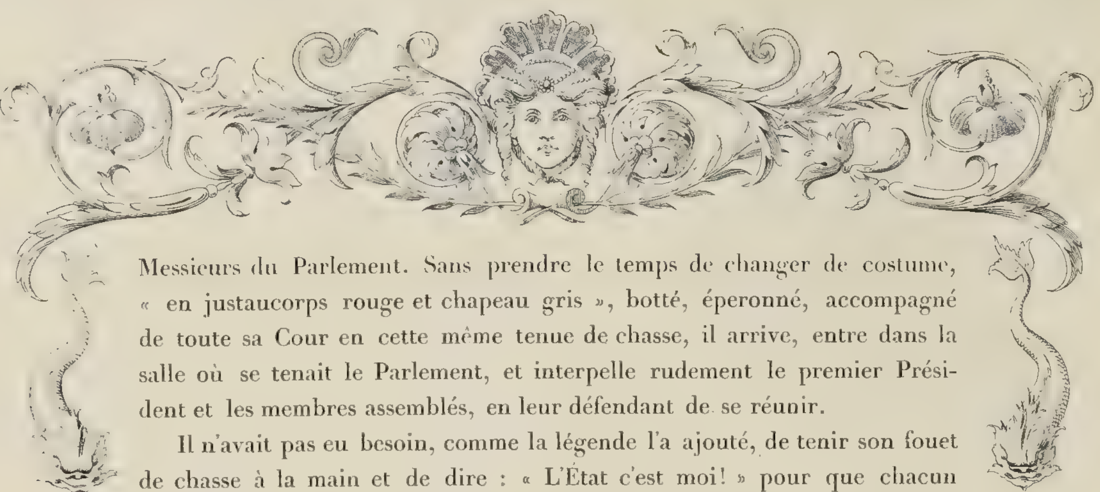
Toujours, même enfant, il avait souffert des atteintes portées à l'autorité royale, que ce fût de la part de Mazarin qu'il détestait, ou de tout autre, particulier ou corps constitué, comme le prouve cette phrase prononcée par lui, à l'âge de dix ans, lorsqu'on lui avait annoncé la prise de Lens : « Ah! ah! voila qui ne fera pas rire Messieurs du Parlement! »

Il y avait deux ans et demi que la Fronde avait été vaincue, quand le Parlement se réunit pour discuter des édits que le Roi avait fait enregistrer lui-même dans le lit de justice qu'il avait tenu le 20 mars 1655.

Louis XIV chassait à Vincennes, lorsqu'on lui apprit cette prétention de







Messieurs du Parlement. Sans prendre le temps de changer de costume, « en justaucorps rouge et chapeau gris », botté, éperonné, accompagné de toute sa Cour en cette même tenue de chasse, il arrive, entre dans la salle où se tenait le Parlement, et interpelle rudement le premier Président et les membres assemblés, en leur défendant de se réunir.

Il n'avait pas eu besoin, comme la légende l'a ajouté, de tenir son fouet de chasse à la main et de dire : « L'État c'est moi! » pour que chacun comprit immédiatement que sous son règne il n'y aurait d'autre pouvoir que le sien, d'autre volonté que la sienne, et que, selon l'appréciation de Mazarin, dans ce jeune prince il y avait « de l'étoffe de quoi faire quatre rois et un honnête homme ».

Dès 1656, dans une fête donnée au Palais-Royal, il prit pour devise le soleil, l'astre unique et dominateur.

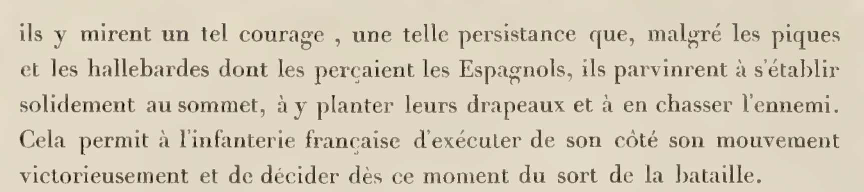
Tranquille au dedans, il put concentrer toutes ses forces pour tenir tête aux ennemis du dehors, c'est-à-dire aux Espagnols, qui avaient avec eux, pour les diriger, leur ancien vainqueur de Rocroy, Condé.

Mais il semblait que la fortune eût abandonné le Prince rebelle et qu'elle voulût rester favorable au jeune Roi, assisté de Turenne. Mazarin étant parvenu à conclure une alliance offensive et défensive avec Cromwell et l'Angleterre, la guerre entre Condé et Turenne, jusque-là indécise, quant aux résultats, devint plus heureuse pour la France.

Le 14 juin 1658, Turenne qui assiégeait Dunkerque, remporta sur les Espagnols campés sur les collines de sable avoisinant la ville, une complète victoire, qui porta le nom de Bataille des Dunes et détruisit les troupes de Condé et de Don Juan d'Autriche, tandis que la flotte de l'amiral anglais Blake bloquait le port et que 6.000 puritains solides renforçaient les troupes françaises.

Ce furent ces puritains qui, par le rang qu'ils occupaient dans la première ligne, se trouvèrent précisément en face de la plus haute dune fortement occupée par les Espagnols et plus avancée que les autres dunes ; ils durent la gravir d'une façon singulière, les rangs de derrière soutenant ceux qui étaient devant avec la crosse de leur mousquet, tant et si bien qu'ils atteignirent enfin la cime. Avec l'acharnement patient de leur race





ils y mirent un tel courage , une telle persistance que, malgré les piques et les hallebardes dont les perçaient les Espagnols, ils parvinrent à s'établir solidement au sommet, à y planter leurs drapeaux et à en chasser l'ennemi. Cela permit à l'infanterie française d'exécuter de son côté son mouvement victorieusement et de décider dès ce moment du sort de la bataille.

Dix jours après, Louis XIV entrait triomphalement dans Dunkerque.

C'était la fin de la lutte avec l'Espagne, épuisée, et, après de longues et adroites négociations, qui eurent lieu dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, le traité des Pyrénées était enfin signé, et le gage de cette paix entre les deux pays, si longtemps et si rudement ennemis, était le mariage de Louis XIV, Roi de France, avec l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne (1659).

Le 3 juin 1660, Don Luis de Haro, ayant la procuration du Roi, épousait Marie-Thérèse, au nom de Louis XIV, à Fontarabie. Anne d'Autriche et Philippe IV, le frère et la sœur, se revoyaient pour la première fois, après 45 ans, dans cette île des Faisans. Marie-Thérèse portait l'accoutrement espagnol, et le jeune Roi, dissimulé parmi les gentilshommes de sa mère, voyait enfin sa future femme, qu'il ne connaissait pas. Le 7 juin, elle était remise à son mari, et leur mariage était définitivement célébré à Saint-Jean-de-Luz le 9 juin.

Le retour des nouveaux époux à travers la France fut une véritable promenade triomphale, de ville en ville, de fête en fête, une lente et majestueuse montée jusqu'à ce trône qu'on avait dressé à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, sur la place qui portera plus tard le nom de Place du Trône (aujourd'hui Place des Nations); là les échevins de la ville vinrent présenter leurs hommages, et le jeune Racine, âgé de vingt et un ans, faire entendre son *Ode à la Nymphe de la Seine*.

Jusqu'au Palais-Royal, les jeunes souverains passèrent d'arcs de triomphe en arcs de triomphe.

Le premier s'élevait sur la place du Marché-Saint-Antoine, tout orné de bas-reliefs, de festons, de guirlandes, de devises et d'inscriptions. Des musiciens y jouaient les plus beaux airs de Lulli, dont la réputation commençait.

Au carrefour Saint-Gervais, une montagne artificielle de quarante pieds de haut représentait le Parnasse ; Apollon et les Muses, environnés de petits amours groupés çà et là, rendaient hommage au Roi. D'autres amours et des cœurs décoraient le pont Notre-Dame ; on voyait à la place du Marché-Neuf Louis XIV en Hercule et la Reine en Déesse ; et enfin une gloire surmontait l'obélisque de cent pieds de la place Dauphine.

A cheval, en avant du char magnifique, spécialement inventé pour recevoir la Reine, avec sa beauté imposante, Louis XIV parut l'idéalisation même de la Royauté dans ce qu'elle a de plus majestueux : ce fut l'ascension radieuse de l'astre dans toute sa splendeur, l'image du Soleil Roi.

LE ZÉNITH

Quelques mois plus tard, le Cardinal Mazarin, qui s'était fait transporter déjà très malade à Vincennes, mourait le 9 mars 1661.

Louis XIV restait seul.

Le voici Roi ; rien n'existe plus au-dessus de lui : prenant aussitôt la direction effective de son Royaume, s'occupant de tout, pensant à tout, organisant tout, réformant tout, il s'affirme immédiatement Maître unique et Roi absolu.

Son premier acte est de convoquer le Chancelier Séguier, les Secrétaires d'État Hugues de Lionne, Michel Le Tellier, le Surintendant des Finances Nicolas Fouquet, l'Archevêque du Harlay et de déclarer que désormais, pour toutes les affaires, on devrait s'adresser à lui seul ; il souligne ses intentions par ces mots :

« Je serai à l'avenir mon premier Ministre. »

Quelle ne fut pas la surprise de tous d'entendre un Roi de vingt-deux ans, d'une beauté rayonnante et majestueuse, qui, jusque-là, à part quelques éclairs d'autorité, semblait se passionner surtout pour les fêtes et les plaisirs, proclamer tout à coup que le premier devoir d'un Roi, c'était le Travail !

Quelle ne fut pas la stupéfaction générale de le voir, lui qu'on jugeait d'une intelligence plutôt ordinaire, qu'on savait d'une instruction plus que





ENTRÉE DE
DE FRANCE
THÈRÈSE D'AV
DE FRANCE, A


VIS XIV ROY
DE MARIE
RICHE REYNE
RIS EN MDCLX

négligée, grâce à l'incurie ou mieux à la négligence voulue de Mazarin, montrer cette surprenante faculté d'assimilation qui lui permettra de s'intéresser à tout, de tout connaître, de tout étudier par lui-même, en même temps que son sens droit le poussera à s'entourer des hommes les plus aptes à contribuer à la grandeur de son règne et à l'éclat de sa gloire !

C'est que, comme il le dira plus tard des Anglais, en une circonstance mémorable : « Ils ne voient pas mon cœur ».

Ils ne le voyaient pas non plus, ses Ministres et ses Conseillers; ils ignoraient que ce cœur ne battait que pour l'honneur, que pour la gloire de la France, qui étaient l'honneur et la gloire du Roi, et que toujours le cœur du Roi défendrait le Royaume de France.

C'est pourquoi, après cette affirmation de sa volonté souveraine, son premier soin fut de choisir pour son ministre secret Colbert, que lui avait légué Mazarin avec cette recommandation admirable :

« Et prie le Roi de se servir de lui *étant fort fidèle.* »

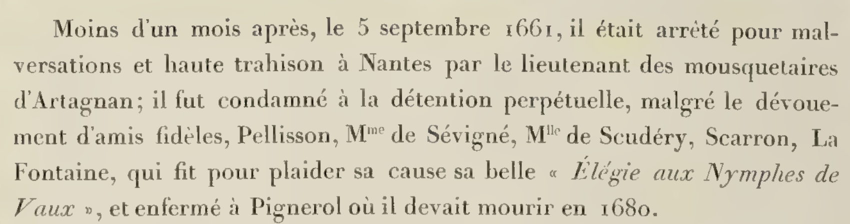
Rude, austère, désagréable, les sourcils épais, le front plissé, l'abord si froid que Mme de Sévigné l'appelait *le Nord,* il formait avec Louis XIV, fastueux et magnifique, le contraste le plus complet. Mais le surprenant travailleur qu'allait se montrer le Roi avait pressenti dans ce petit intendant de Mazarin, fils de modestes commerçants, le terrible laborieux qui supporterait sans plier le poids de sept Ministères comme ceux des Finances, Agriculture, Commerce et Industrie, Marine et Colonies, Travaux Publics, Justice, Lettres et Arts, et qui saurait, avec lui, préparer la gloire du règne.

Le Roi était aussitôt récompensé de ce choix par la révélation que lui faisait Colbert d'une somme de 15 millions laissée par Mazarin en divers endroits, sans affectation spéciale. Cet argent servit au Roi à s'affranchir de la dépendance du Surintendant des Finances, Fouquet, dont la perte était dès ce jour-là résolue.

La fête merveilleuse que donna celui-ci au Roi et à la Cour, le 17 août, dans son château de Vaux, avec étalée partout l'orgueilleuse devise : « *Quo non ascendet ? Où ne montera-t-il pas ?* », la fête durant laquelle furent représentés « *Les Fâcheux* » de Molière, au lieu d'assurer son crédit, comme il le pensait, hâta sa chute.




QVO NON ASCENDET



Moins d'un mois après, le 5 septembre 1661, il était arrêté pour malversations et haute trahison à Nantes par le lieutenant des mousquetaires d'Artagnan; il fut condamné à la détention perpétuelle, malgré le dévouement d'amis fidèles, Pellisson, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry, Scarron, La Fontaine, qui fit pour plaider sa cause sa belle « *Élégie aux Nymphes de Vaux* », et enfermé à Pignerol où il devait mourir en 1680.

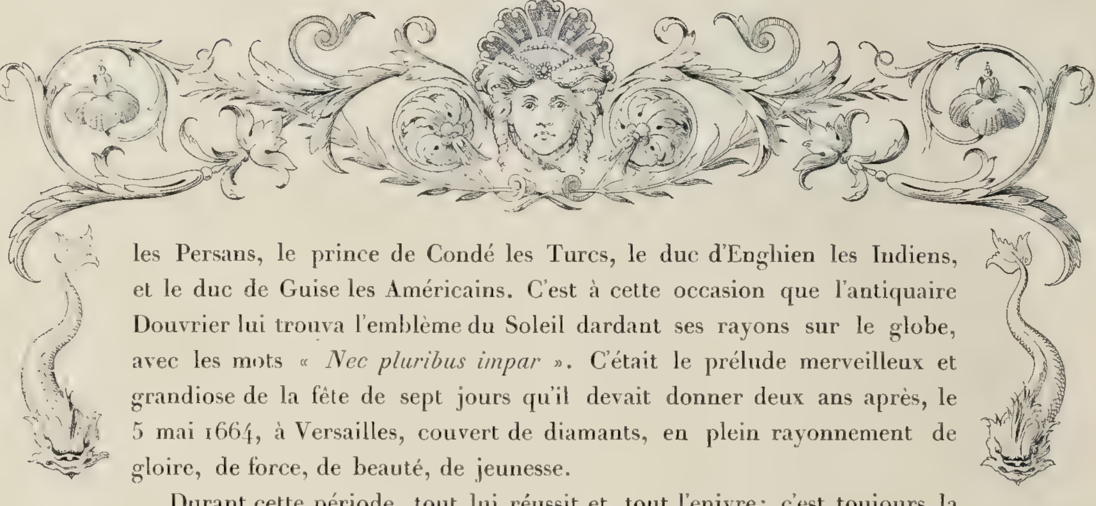
C'était le commencement des innombrables réformes que le Roi se préparait à introduire dans le gouvernement de la France, de cette réorganisation complète, pour laquelle il trouva successivement ces auxiliaires puissants, Colbert, Louvois, Hugues de Lionne, Vauban. La réorganisation embrassa tout, Finances, Agriculture, Justice, Commerce, Industrie, Travaux Publics, Colonies, Marine, Guerre, Arts et Belles-Lettres, et valut au Siècle de Louis XIV l'appellation de Grand Siècle, comme son attitude personnelle, son absolutisme, sa Majesté, ses conquêtes, la longue durée de son règne, lui méritèrent le nom de Grand Roi, malgré ses fautes, et justifièrent celui de Roy Soleil, la brûlure profonde ou la douce caresse de ses rayons s'abattant universellement sur tous et sur tout.

Il s'y appliquait du reste constamment, car en même temps qu'il s'occupait de faire prévaloir au dehors sa politique et d'assurer sa suprématie tour à tour à Londres, à Rome, en Portugal, il ne négligeait aucune occasion d'éblouir la France par la magnificence des fêtes qui se succédaient aux Tuileries.

En 1661, le 1er novembre, était né son premier fils, celui qu'on appela le Grand Dauphin, nommé *Monseigneur*, qui ne succéda pas à son père et sur lequel, même de son vivant, courait ce prophétique dicton : « Fils de Roi, père de Roi, jamais Roi. » Et ce fut très peu de temps après cette naissance, en 1662, que toute la Cour dansa dans le ballet « *Ercole amante* » sur le Théâtre des Machines construit aux Tuileries.

Puis, tout en achetant Dunkerque au roi Charles II d'Angleterre, en commençant à aller de temps à autre à Versailles, sans y résider encore, il donne les 5 et 6 juin 1662, ce fameux carrousel, vis-à-vis les Tuileries, dans la vaste enceinte qui deviendra plus tard la place du Carrousel. Il y figura à la tête du quadrille des Romains, tandis que son frère commandait





les Persans, le prince de Condé les Turcs, le duc d'Enghien les Indiens, et le duc de Guise les Américains. C'est à cette occasion que l'antiquaire Douvrier lui trouva l'emblème du Soleil dardant ses rayons sur le globe, avec les mots « *Nec pluribus impar* ». C'était le prélude merveilleux et grandiose de la fête de sept jours qu'il devait donner deux ans après, le 5 mai 1664, à Versailles, couvert de diamants, en plein rayonnement de gloire, de force, de beauté, de jeunesse.

Durant cette période, tout lui réussit et tout l'enivre; c'est toujours la continuation de l'ascension vers le zénith.

Les événements de toute sorte se succèdent. Colbert installe les tapisseries dans l'hôtel des Gobelins et en confie la direction au peintre Lebrun; des Académies sont créées; des encouragements sont donnés aux écrivains; des pensions sont établies pour eux, des fêtes, comme celle où se jouera *L'Impromptu de Versailles*, de Molière.

Pendant ce temps-là, sur mer, l'ancien Roi des Halles, le duc de Beaufort, fait la guerre victorieusement aux Barbaresques, brûle Tunis, Alger, avant de disparaître presque mystérieusement dans un dernier combat à Candie. D'autre part, soucieux des intérêts de son peuple, avec l'institution des Grands Jours d'Auvergne, le Roi, toujours vigilant, punit les exactions intolérables de la noblesse en province.

L'an 1666 est marqué par ces trois événements si différents, la mort de la Reine Mère Anne d'Autriche, le commencement de la colonnade du Louvre par Perrault et la création de l'Académie de France à Rome.

Mais c'est à peine s'ils tiennent dans l'histoire la place qu'ils devraient occuper, en face de cette année 1667, où éclate la guerre déclarée à la Flandre, à l'occasion de l'héritage du roi d'Espagne Philippe IV, mort peu de temps avant sa sœur Anne d'Autriche. C'est pour soutenir les droits de la Reine sa femme sur certaines parties des Pays-Bas, que le Roi de France fait cette guerre, appelée pour cela « la Guerre de dévolution », car la succession d'Espagne, comme l'a dit Mignet, « fut le pivot de toute la politique de Louis XIV », et toujours, durant tout son règne, on trouvera dans tous ses actes, cachée ou avouée, cette préoccupation capitale. Toute sa vie, le rêve impérial de Charles-Quint l'a hanté.


Maurice Leloir

En trois mois, avec Turenne, Aumont et Créqui, Louis XIV prenait Armentières, Charleroi, Tournai, Douai, Lille. Dans la tranchée, lors de ce dernier siège, il donnait lui-même l'exemple de n'y descendre que pot en tête et cuirasse sur le dos, sage précaution qui enseignait aux officiers à ne pas redouter la fatigue d'un pareil harnais de guerre, et contribua, — car son exemple fut suivi, — à sauver plus d'une existence précieuse jusque-là trop follement ou trop négligemment aventurée. Toute la cour l'avait accompagné dans cette véritable promenade militaire, où fut déployé un faste extraordinaire (mai, juin, juillet 1667).

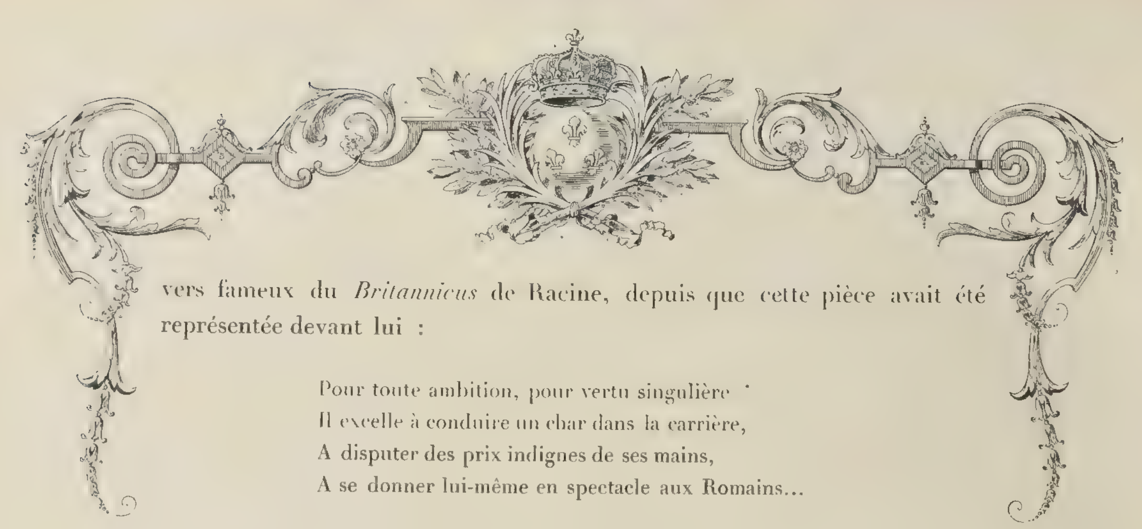
Colbert, cette année-là, se faisait recevoir de l'Académie Française; l'année suivante, Vauban transformait tout le système des fortifications et commençait par Lille l'inauguration de ce changement absolu des fortifications hautes en fortifications rasantes, plus appropriées aux progrès de l'artillerie. Toujours ainsi les événements de guerre se mêlaient ou succédaient aux événements littéraires et artistiques, comme pour bien souligner l'universalité des conquêtes de ce règne, où la Force et l'Idée s'élançaient avec la même vaillance vers la Gloire.

Un peu effrayée de la rapidité de ces victoires, l'Angleterre formait alors, avec la Suède et la Hollande, la Triple Alliance pour contraindre Louis XIV à la paix. Mais le Roi, en février 1668, s'empara encore de la Franche-Comté, en trois semaines, avec la même rapidité triomphante, avant de consentir à signer avec les puissances coalisées le traité d'Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668.

Ce qu'il voulait, c'était faire la guerre à la Hollande, dont l'arrogance l'avait blessé, dont le commerce puissant le gênait, et dont la constitution politique et religieuse l'effrayait. (On prétendait que les Hollandais avaient fait frapper une médaille représentant l'ambassadeur hollandais à Paris, sous les traits de Josué arrêtant le soleil avec l'inscription : *In conspectu meo stetit sol*, insulte personnelle au Roy Soleil arrêté dans ses conquêtes.)

Il s'en occupait secrètement, se montrant plus grave, car, si l'on donnait toujours des fêtes à Versailles, le Roi cependant ne dansait plus comme autrefois dans les ballets; on attribuait, il est vrai, cette abstention aux


Maurice Leloir



vers fameux du *Britannicus* de Racine, depuis que cette pièce avait été représentée devant lui :

> Pour toute ambition, pour vertu singulière
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains...

Il se préparait donc à isoler la Hollande, en faisant avec l'Angleterre le traité de Douvres (1er juin 1670), lorsque, au retour du voyage que la Duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, sœur de Charles II et belle-sœur de Louis XIV, venait de faire pour sceller cette alliance, elle mourut subitement à Saint-Cloud, après avoir bu un verre d'eau de chicorée.

Une terreur pesa sur la France, et des bruits d'empoisonnement coururent. Au milieu des sanglots et des larmes de cette cour d'habitude toujours en fêtes, sonnèrent comme les premiers tintements du tocsin, avant-coureur d'orages menaçants, les éclatantes et lugubres paroles, dont Bossuet fit gronder les voûtes tendues de deuil de la basilique de Saint-Denis, le 21 août 1670 :

« O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : MADAME se meurt, MADAME est morte!... »

L'année suivante, mourait Hugues de Lionne, le secrétaire d'état des affaires étrangères, qui menait si habilement toutes les négociations relatives aux secrets préparatifs de la guerre. Il se trouva remplacé par M. A. de Pomponne.

Mais déjà tout était prêt, et ce furent les Anglais qui rompirent les premiers la paix avec la Hollande, en attaquant dans la Manche, le 23 mars 1672, une flotte marchande hollandaise revenant de Smyrne. Le 6 avril, Louis XIV déclarait à son tour la guerre à la Hollande.

Tout était tellement bien combiné que la campagne débuta d'une manière presque foudroyante : Condé, Turenne, Luxembourg, Louvois, Vauban, servant d'escorte à Louis XIV, conduisant les 120.000 hommes qui marchaient sur la Hollande. Toutes les villes capitulèrent devant une pa-




MADAME SE MEURT MADAME EST MORTE !
POMPE FVNEBRE DE HENRIETTE
D'ORLEANS EN L'ABBAYE
LE 21 AOVST
ANNE D'ANGLETERRE DVCHESSE
ROYALE DE SAINT DENIS
M.D.C.LXX

reille force. L'armée put passer presque sans résistance le Rhin à Tolhuys, sous les yeux du Roi, qui, suivant l'épître de Boileau,

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Le jeune duc de Longueville, neveu de Condé, y fut tué, en se jetant en furieux sur des Hollandais qui se rendaient et qui, devant cette attaque, l'abattirent de leur mousqueterie, et Condé lui-même eut le poignet cassé d'un coup de pistolet.

La Hollande était envahie : le pays fut épouvanté.

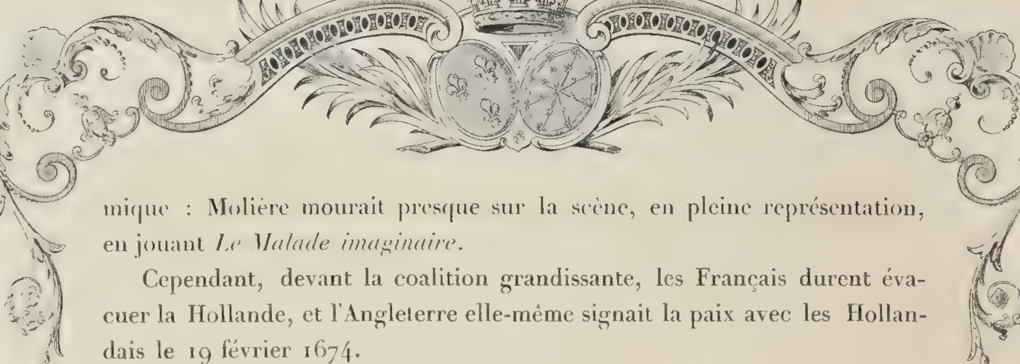
Déjà le Prince d'Orange, capitaine général, avait évacué Arnheim, se retirant vers Amsterdam et La Haye. Louis XIV entra en triomphe dans Utrecht; trois provinces étaient conquises et Condé allait enlever Amsterdam, si Louvois, appuyé par le Roi, ne s'y était formellement opposé. Cela donna aux Hollandais le temps de se ressaisir ; ils rompirent désespérément les digues qui protégeaient les champs, les villages, les villes, appelant à leur secours cette mer redoutable dont ils se défendaient naguère, et répondirent à l'invasion par l'inondation.

En même temps, de graves événements se passaient dans leur pays. Guillaume d'Orange était proclamé Stathouder ou Lieutenant, et le premier ministre et président de la Hollande, le Grand Pensionnaire Jean de Witt, était assassiné avec son frère Cornélis le 20 août 1671, dans un mouvement populaire.

Louis XIV avait dû reculer devant l'inondation, et était rentré en France, tandis que la guerre, menée par Turenne et Condé, se poursuivait avec des succès et des insuccès, après d'inutiles pourparlers de paix, en présence de la coalition signée à La Haye, entre toute l'Europe Occidentale, Empereur, Roi catholique, duc de Lorraine et Provinces-Unies contre l'envahisseur, et en juin 1673 Louis XIV, revenu à l'armée avec Vauban, investissait et prenait Maëstricht. Il alla ensuite à Versailles recevoir les félicitations des ambassadeurs étrangers.

Cette année 1673 était marquée par deux événements, importants chacun dans leur genre. La première exposition d'artistes vivants se tenait à Paris, et le 17 février 1673, la France perdait son plus grand auteur co-





mique : Molière mourait presque sur la scène, en pleine représentation, en jouant *Le Malade imaginaire*.

Cependant, devant la coalition grandissante, les Français durent évacuer la Hollande, et l'Angleterre elle-même signait la paix avec les Hollandais le 19 février 1674.

Louis XIV, pour s'en dédommager, vint avec Vauban en Franche-Comté rejoindre le duc d'Enghien et prendre Besançon et Dôle, puis retourna à Paris, où l'Arc de Triomphe de la porte Saint-Martin fut élevé pour célébrer cette conquête.

Condé, pendant ce temps, battait le Prince d'Orange à Senef, en Flandre, Turenne incendiait le Palatinat et sauvait l'Alsace envahie par les Impériaux (1674-1675).

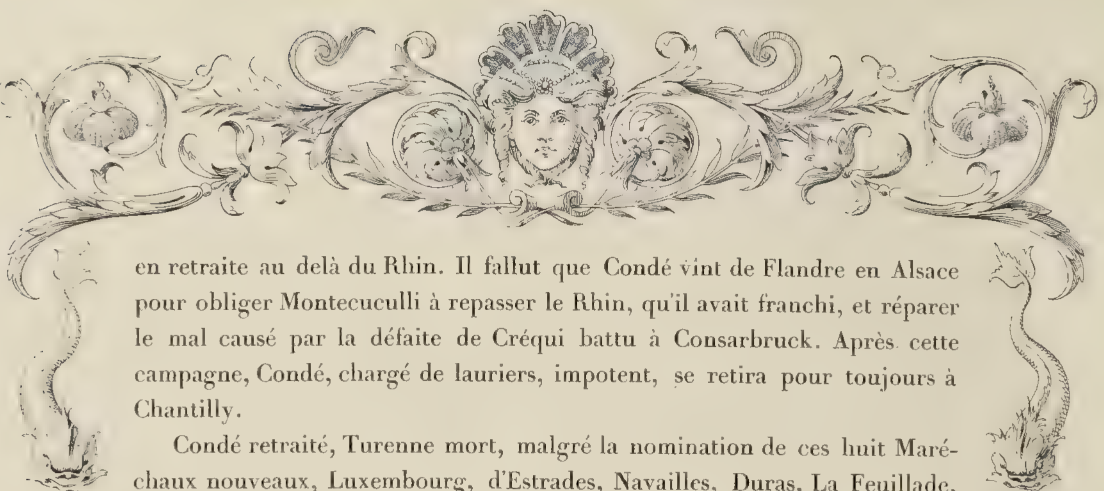
L'inauguration de l'Hôtel des Invalides, construit par Bruant, avait alors lieu devant le Roi et la Cour, et cette cérémonie, malgré son éclat, semblait l'épilogue sinistre et naturel de toutes ces guerres qui devaient réunir là tous les malheureux que les blessures reçues sur les champs de bataille rendaient incapables désormais de gagner leur vie. C'était le revers de la gloire.

En plein triomphe, après une réception brillante à la Cour, lorsque son nom, synonyme de victoire, est dans toutes les bouches, Turenne commence contre les Impériaux et le fameux Montecuculli, général de l'Empereur, cette campagne entre le Rhin et la Forêt Noire, qui sera pour lui la dernière.

En effet, après une série de manœuvres habiles, étant parvenu à placer l'ennemi, près du village de Salzbach, dans une position qui assurait la victoire aux Français, il faisait, la veille de la bataille, ses derniers préparatifs, parcourant à cheval les avant-postes. Au moment où Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, qui l'accompagnait, tendait la main pour indiquer au Maréchal la position d'une batterie, un boulet, lancé par les Autrichiens, emportait le bras du général et frappait Turenne en pleine poitrine (27 juillet 1675).

Cette mort fut fatale à l'armée; malgré tout son courage et après avoir cependant obligé d'abord les Impériaux à reculer, elle dut elle-même battre





en retraite au delà du Rhin. Il fallut que Condé vint de Flandre en Alsace pour obliger Montecuculli à repasser le Rhin, qu'il avait franchi, et réparer le mal causé par la défaite de Créqui battu à Consarbruck. Après cette campagne, Condé, chargé de lauriers, impotent, se retira pour toujours à Chantilly.

Condé retraité, Turenne mort, malgré la nomination de ces huit Maréchaux nouveaux, Luxembourg, d'Estrades, Navailles, Duras, La Feuillade, Rochefort, Schomberg et le général des galères Vivonne, promotion qu'on appela ironiquement *la monnaie de Turenne,* tout devait pousser le Roi à la paix.

Mais son orgueil le lança encore sur les Pays-Bas, où une série de victoires, Condé, Valenciennes, Cassel, compensèrent la perte de Philipsbourg.

De 1676 à 1678, tantôt sur le Rhin avec Créqui, tantôt dans les Pays-Bas avec Vauban, Louis XIV, au grand effroi des Anglais, triompha constamment.

Sur mer également la fortune lui demeurait favorable. Sous le grand soleil baignant la Méditerranée, et qui était comme la présence symbolique du Roi, Vivonne, avec Duquesne et Tourville, livrait une succession de rudes batailles navales au célèbre amiral hollandais Ruyter. D'abord le 8 janvier 1676, en vue du volcan Stromboli, une lutte indécise; puis, le 22 avril, au large de Catane, la victoire dans laquelle Ruyter fut atteint d'un boulet qui lui emporta les deux jambes et causa sa mort; enfin le 2 juin, une dernière victoire complète devant Palerme.

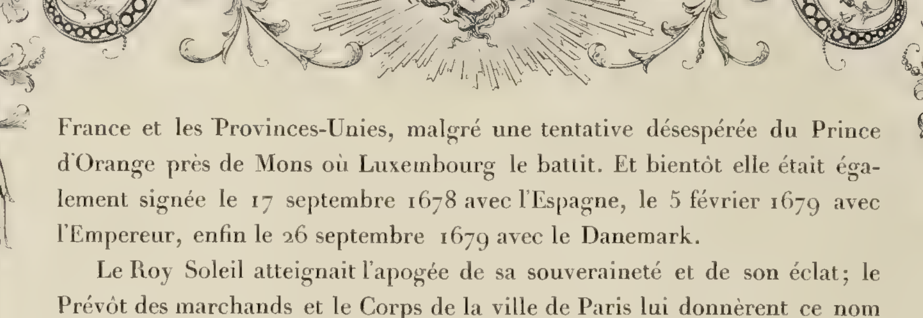
Six longues années de guerre continues, si elles avaient porté le nom de Louis XIV au plus haut sommet de la gloire, avaient exténué tous les combattants de tous les pays, et la France elle-même, épuisée de tant de luttes victorieuses, avait un impérieux besoin de la paix.

Du reste le Roi, enivré de sa puissance, eût-il voulu poursuivre ses conquêtes, sans écouter les plaintes de son peuple, écrasé d'impôts, et dont la misère, dans certaines provinces, était terrible, qu'il aurait été forcé de céder à la pression extérieure, en voyant l'Angleterre l'abandonner et prête à se dresser contre lui.

Aussi, le 11 août 1678, la paix était-elle signée à Nimègue entre la




LE ROY
LOVIS QVATORZE
VISITE
L'HOTEL ROYAL
DES INVALIDES
ETABLI PAR EDIT
DV MOIS D'AVRIL
M DC LXXIV



France et les Provinces-Unies, malgré une tentative désespérée du Prince d'Orange près de Mons où Luxembourg le battit. Et bientôt elle était également signée le 17 septembre 1678 avec l'Espagne, le 5 février 1679 avec l'Empereur, enfin le 26 septembre 1679 avec le Danemark.

Le Roy Soleil atteignait l'apogée de sa souveraineté et de son éclat; le Prévôt des marchands et le Corps de la ville de Paris lui donnèrent ce nom de Grand, qu'on traça sur les portes Saint-Denis et Saint-Martin : *Ludovico Magno — A Louis le Grand*. Il ne pouvait monter plus haut.

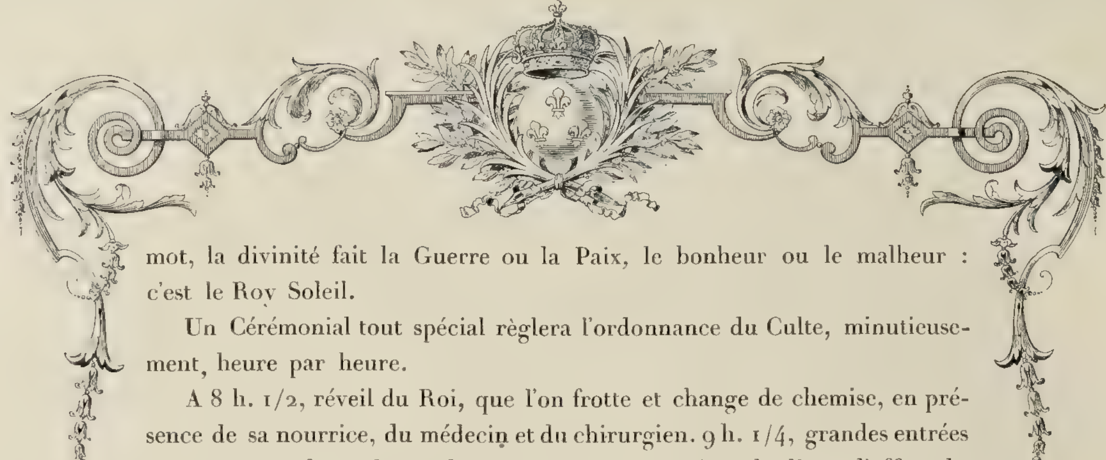
Louis XIV avait alors quarante-deux ans; il était dans la plénitude de sa force, dans la plénitude de son orgueil et dans la plénitude de sa gloire. Tout était courbé sous la fulgurance terrible de sa Majesté et de ses rayons. Il était Dieu en même temps que Roi. Il lui fallait un temple où l'on vînt l'adorer et se prosterner devant lui : ce fut Versailles.

L'architecte Mansard, qui avait succédé à Levau, fut le véritable créateur de l'édifice, comme Le Nôtre fut celui des jardins : le temple devait absorber 165 millions 131 mille 494 livres.

Là comme sur un autel splendide, devant lequel n'officieraient que des privilégiés, les seigneurs, les porteurs du fameux justaucorps à brevet qui donnait tant de droits, la noblesse, les dames, la Cour, — le Roi allait vivre loin de ce Paris, auquel il avait conservé une secrète et durable rancune, loin du peuple qu'il ignorerait, loin de la nation qu'il mécontentait, inaccessible comme le soleil au zénith, et ne prévoyant pas qu'il provoquerait ainsi, cent ans plus tard, la chute de cette royauté qu'il avait cru sauver à jamais et rendre éternelle, en la faisant absolue.

Autour de lui, avec les nobles, tous les grands hommes gravitent majestueusement, augmentant son éclat de leur génie. Molière est mort et Corneille va mourir; mais vivent encore Racine, Boileau, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, La Bruyère, Lebrun, Van der Meulen, Mignard, Rigaud, Puget, Girardon, Coysevox, Coustou, Perrault, Colbert, Louvois, Duquesne, Tourville, Vauban, Jean Bart, Luxembourg, Catinat, Saint-Simon, Lulli et tant d'autres, pléiade merveilleuse de littérateurs, d'orateurs, de guerriers, d'artistes, de savants. Les monuments magnifiques s'élèvent, la marine est puissante, l'armée redoutable. D'un geste, d'un


Maurice Leloir



mot, la divinité fait la Guerre ou la Paix, le bonheur ou le malheur : c'est le Roy Soleil.

Un Cérémonial tout spécial règlera l'ordonnance du Culte, minutieusement, heure par heure.

A 8 h. 1/2, réveil du Roi, que l'on frotte et change de chemise, en présence de sa nourrice, du médecin et du chirurgien. 9 h. 1/4, grandes entrées et ouverture des rideaux du lit; puis, présentation du livre d'office du Saint-Esprit pour la prière et remise de la robe de chambre. Secondes entrées avec leurs favorisés; ensuite, la foule des seigneurs assistant à la mise des bas et des mules offertes au Roi par le premier valet de chambre, ou bien à la cérémonie de sa barbe, lorsque c'était le jour de barbe, et que, coiffé de la petite perruque courte, qu'il mettait même au lit les jours de médecine, il se regardait dans le petit miroir à main qu'on lui présentait.

Habillé, il faisait sa prière dans la ruelle du lit, tandis que le Clergé présent s'agenouillait, que le Capitaine des Gardes demeurait au balustre, et que les assistants restaient debout. De là, il passait dans son cabinet avec certains privilégiés pour s'entretenir d'affaires, allait entendre la Messe et revenait au Conseil.

A 1 heure, le dîner. Le roi mange, tout seul dans sa chambre, sur une table carrée placée vis-à-vis de la fenêtre, au milieu; autour, les courtisans debout. Ce fut là, selon la légende peu probable qu'on a répandue, que Molière, invité à prendre place, s'assit à la table du Roi, à la stupéfaction de toute l'assistance.

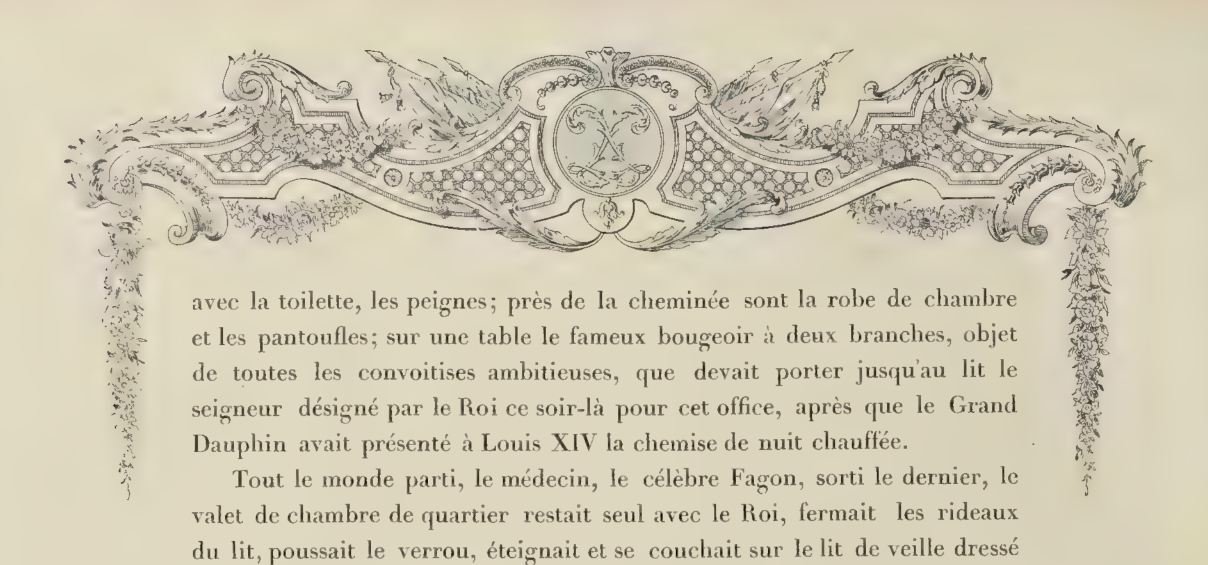
L'après-midi, après un court passage au Cabinet, Louis XIV, grand amateur de plein air, sortait par tous les temps, insensible au froid, à la pluie, se promenait ou chassait.

A 10 heures précises, le soir, le souper, auquel il se rend en cérémonie, précédé d'un maître d'hôtel, de deux huissiers porteurs de flambeaux. Une musique douce se faisait entendre durant ce repas, auquel prenaient part les princes et les princesses de France, en présence des dames et des courtisans : six gentilshommes, debout près du Roi, le servent.

Enfin le coucher à minuit. L'en-cas apporté est là, le barbier présent







avec la toilette, les peignes; près de la cheminée sont la robe de chambre et les pantoufles; sur une table le fameux bougeoir à deux branches, objet de toutes les convoitises ambitieuses, que devait porter jusqu'au lit le seigneur désigné par le Roi ce soir-là pour cet office, après que le Grand Dauphin avait présenté à Louis XIV la chemise de nuit chauffée.

Tout le monde parti, le médecin, le célèbre Fagon, sorti le dernier, le valet de chambre de quartier restait seul avec le Roi, fermait les rideaux du lit, poussait le verrou, éteignait et se couchait sur le lit de veille dressé à cet effet.

La divinité, le Roy Soleil, repose dans le mystère de son sanctuaire.

LE CRÉPUSCULE

Ivre d'orgueil, alors que les autres nations ont licencié leurs troupes, Louis XIV garde les siennes, et, immédiatement, abuse de cet avantage pour poursuivre ses conquêtes en pleine paix. La plus importante, après Sarrebruck, Deux-Ponts, Montbéliard, fut l'acquisition de Strasbourg le 21 septembre 1681, acquisition appuyée par la présence d'une armée de 35.000 hommes. En même temps il occupait en Italie Casal, dont l'achat coûta la liberté à ce fameux Mattioli, favori du duc Mantoue, agent infidèle de la négociation, dans lequel certains historiens ont cru reconnaître le *Masque de fer*, l'énigmatique prisonnier de l'île de Sainte-Marguerite et de la Bastille.

Des fêtes continuent d'éblouir les yeux et de détourner les esprits des Français de ces actes d'arbitraire et de force. Pour la première fois, les femmes de la Cour figurent dans un ballet : c'est au château de Saint-Germain, dans l'opéra-ballet de Lulli *Le Triomphe de l'Amour*, où l'on voit paraître la Dauphine, les Princesses du sang et les Duchesses.

Puis, le 6 mai 1682, Louis XIV fait de Versailles le siège du gouvernement et s'y installe définitivement.

C'est la même année que Duquesne, employant la nouvelle invention





d'un jeune ingénieur béarnais, Renau d'Eliçagaray, dit Petit Renau, à cause de l'exiguïté de sa taille, incendie Alger, à l'aide de cinq galiotes à bombes. Ce fait, mémorable dans l'histoire de la Marine française, inspirera l'éloquence de Bossuet, lorsque, un an plus tard, il fera l'Oraison funèbre de la Reine Marie-Thérèse, morte en quelques jours à peine, le 30 juillet 1683, celle dont Louis XIV disait : « Depuis vingt-trois ans que je vivais avec la Reine, je n'ai point eu d'autre chagrin de sa part que celui de l'avoir perdue. »

Le grand orateur fera en ces termes l'éloge de la force maritime du Roi de France :

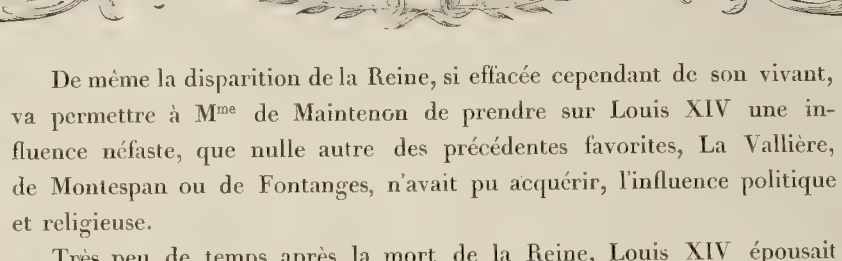
« Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes, depuis le levant jusqu'au couchant, de nos flottes victorieuses; et la hardiesse française portera partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. »

Mais on ne saurait oublier que le véritable créateur de cette puissance navale, c'est Colbert qui, en 1661, trouvait 30 bâtiments de guerre dans nos arsenaux, et le 6 septembre 1683, en mourant, en laissait 244, dont 68 en construction.

Cependant il mourait presque en défaveur, découragé de l'ingratitude du Roi, et était enterré de nuit, pour que son cercueil ne fût pas insulté par la populace qui lui reprochait ses impôts, ne se souvenant pas de sa probité, de son amour sincère et profond des classes laborieuses, de sa pitié, de son humanité, pour ne garder de lui que l'image détestée du despote à vues étroites, pour ne voir que sa rudesse de visage, sa dureté de caractère, sa vanité nobiliaire, son amour de l'argent et des honneurs.

Ce sont les premières ombres jetées sur la triomphante clarté de l'astre qui se dresse si éblouissant à Versailles. L'heure des fautes a sonné. C'est Louvois, déjà si influent, dont la prépondérance va dominer, prépondérance qu'il maintiendra par tous les moyens, en n'hésitant pas même pour cela à lancer le Roi dans les plus terribles aventures guerrières, Louvois, à la politique arrogante, brutale, qui aura pour épitaphe : « Ci-gît Louvois que personne n'aimait, et que tout le monde regrette ».





De même la disparition de la Reine, si effacée cependant de son vivant, va permettre à Mme de Maintenon de prendre sur Louis XIV une influence néfaste, que nulle autre des précédentes favorites, La Vallière, de Montespan ou de Fontanges, n'avait pu acquérir, l'influence politique et religieuse.

Très peu de temps après la mort de la Reine, Louis XIV épousait secrètement Mme de Maintenon dans la chapelle de Versailles, ayant pour témoins les marquis de Louvois et de Montchevreuil, pour assistants uniques l'Archevêque de Paris du Harlay qui donna la bénédiction, le confesseur du Roi le père La Chaise qui dit la messe, et le valet de chambre Bontemps qui la servit.

Le Roy Soleil a atteint la courbe fatale, où rien ne peut plus le retenir; c'est la descente : chaque acte, chaque pas fait en avant, le lance désormais d'une impulsion plus rapide loin des hauteurs auxquelles il pense toujours se maintenir.

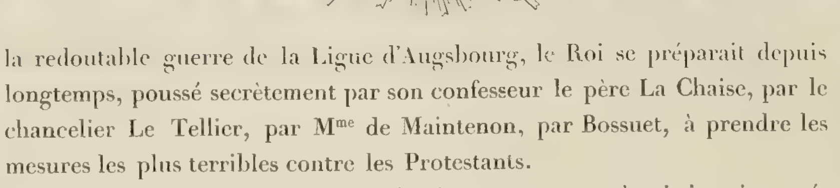
Le refus que lui fait l'Espagne de lui céder le Luxembourg, le pousse à envahir de nouveau les Pays-Bas. D'Humières prend Courtrai, et Créqui avec Vauban bombarde Luxembourg et Oudenarde, sans que personne puisse venir au secours des Espagnols. La trêve de Ratisbonne seule put terminer cette guerre le 15 août 1684.

D'autre part, sous un prétexte futile, Duquesne recevait l'ordre de bombarder Gênes, qui devait s'humilier devant le Grand Roi. Accompagné de quatre sénateurs, le doge de Gênes, Imperiale Lescaro, arrivait, le 18 avril 1685, à Paris et se rendait ensuite à Versailles, où, placé sur un trône au bout de la galerie du côté du salon de la Paix, le Roi le recevait, ayant à ses côtés le Dauphin, les ducs de Chartres, du Maine, le comte de Toulouse. A la vue du Doge, Louis XIV se couvrit et fit couvrir Lescaro, qui prononça avec beaucoup de dignité le discours humiliant qu'on lui avait imposé. Comme une loi lui défendait de quitter Gênes et qu'un courtisan l'interrogeait, lui demandant ce qui lui semblait le plus extraordinaire dans toutes ces splendeurs de Versailles, il répondit : « C'est de m'y voir ».

Comme si ce n'était pas assez de ces guerres extérieures, qui indisposaient contre la France une partie de l'Europe et qui allaient provoquer contre elle




Maurice Leloir



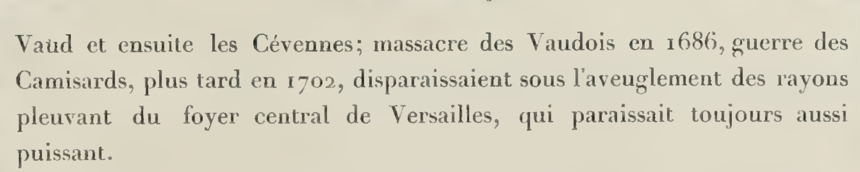
la redoutable guerre de la Ligue d'Augsbourg, le Roi se préparait depuis longtemps, poussé secrètement par son confesseur le père La Chaise, par le chancelier Le Tellier, par Mme de Maintenon, par Bossuet, à prendre les mesures les plus terribles contre les Protestants.

En réalité, depuis 1661, la persécution contre eux n'avait jamais cessé; mais, plus le Roi avançait en âge, plus il subissait cette double influence, la crainte de l'enfer et l'espoir du salut. Aussi, à partir de 1674, la persécution redoubla. En août 1685, les dragons dévastèrent le Béarn, détruisant les temples, obtenant les conversions en masse sous la menace du sabre; les Dragonnades avaient répandu la terreur. Mais cela ne suffit pas, et les 17-22 octobre 1685, le Roi signait cette révocation de l'Édit de Nantes, dont les effets désastreux se sont fait sentir pour la France jusqu'à nos jours, dépeuplant des provinces entières, enlevant nos meilleurs marins à la flotte, forçant tant d'hommes de talent à s'expatrier, depuis les écrivains jusqu'aux généraux, et qui, si Massillon, Racine, La Bruyère et La Fontaine l'approuvaient, avait contre elle des hommes comme Catinat, Saint-Simon, Vauban.

Ce n'était pas la seule des taches qui allaient successivement apparaître sur l'astre jusque-là pur et radieux, et devenir de plus en plus visibles, malgré l'éblouissement des feux qu'il continuait à lancer.

Les querelles religieuses d'ordre intime amenant les persécutions contre les Jansénistes, à l'instigation des Jésuites, les angoisses plus terribles, les malheurs, les deuils, les tueries qui s'abattaient sur le reste de la France, n'empêchaient pas, en effet, les fêtes de continuer. C'était, à Sceaux, en 1686, la fête donnée par le marquis de Seignelay pour le mariage de M. le Duc, petit-fils du Grand Condé, avec Mlle de Nantes, princesse royale, où Racine composait l'*Idylle de la Paix;* c'était un grand carrousel à Versailles; c'était le salon de Marly, avec ses boutiques tenues par Mme de Maintenon, par le Duc et la Duchesse; c'était la réception des Siamois à Versailles dans le salon de la Paix; c'était enfin l'inauguration de la Place des Victoires, ouverte par le colonel des gardes françaises La Feuillade, avec ce défi hautain jeté à l'Europe, la statue équestre de Louis XIV dominant les nations enchaînées aux quatre angles.

Tout cela détournait des scènes sanglantes qui dévastaient le pays de



Vaud et ensuite les Cévennes; massacre des Vaudois en 1686, guerre des Camisards, plus tard en 1702, disparaissaient sous l'aveuglement des rayons pleuvant du foyer central de Versailles, qui paraissait toujours aussi puissant.

Pourtant c'est de là, de cette question religieuse, qu'allait surgir la guerre la plus sanglante et que s'inaugurerait pour le Grand Roi, invaincu, l'ère des premiers revers. L'immédiate conséquence de la révocation de l'Édit de Nantes sera la révolution d'Angleterre, Jacques II renversé par le calviniste Guillaume d'Orange (1688). Une des plus grandes fautes de Louis XIV va être de soutenir Jacques II et d'amener ainsi la grandeur de l'Angleterre, devenue son ennemie.

A Augsbourg, le 9 juillet 1686, un traité secret avait déjà ligué contre Louis XIV, pour le forcer à observer les traités de Westphalie, l'Empereur Léopold, le roi d'Espagne Charles II, le roi de Suède Charles IX et la plupart des princes allemands. Il ne manquait plus à cette ligue que l'adhésion de Guillaume d'Orange pour la Hollande. Roi de la Grande-Bretagne, il la lui donna sous le nom de Guillaume III, lui apportant ainsi le double appui de la Hollande et de l'Angleterre, et devenant le chef de cette coalition générale contre l'ennemi commun, le roi de France.

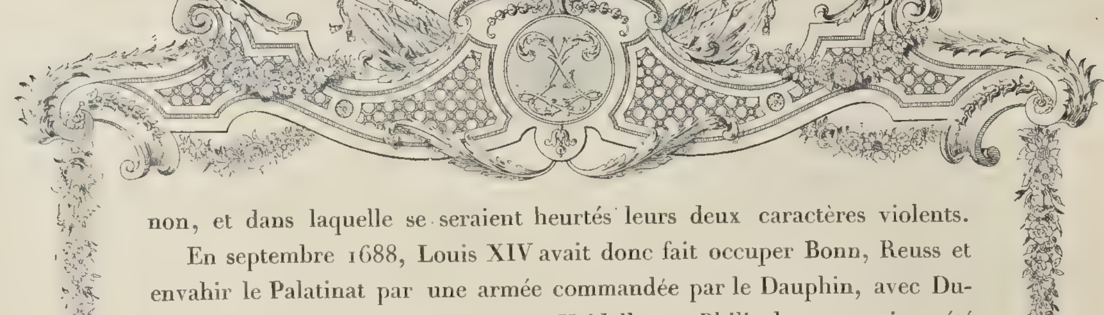
Avec la confiance de son orgueil, le sentiment de sa suprématie absolue, le Roy Soleil fit face à tous ses ennemis, à la fois sur terre et sur mer, fort de ses 350.000 hommes et de ses 264 vaisseaux. La marine porterait la guerre en Angleterre, avec mission de restaurer les Stuarts, l'armée défendrait les frontières de terre et tiendrait tête à la coalition.

A Saint-Cyr, comme contraste, Mme de Maintenon faisait représenter devant le Roi par les Demoiselles de Saint-Cyr l'*Esther* de Racine, et, tandis que les vers mélodieux du poète glissaient sur les lèvres charmantes des jeunes filles, et que Louis XIV semblait tout à sa passion du théâtre, là-bas, sur le Rhin, une tragédie bien autrement effroyable se passait, par les ordres de l'implacable Louvois.

On attribuait à Louvois la responsabilité de cette guerre interminable dans laquelle il aurait, disait-on, lancé son maître pour l'occuper, à la suite d'une mince discussion survenue entre eux au sujet d'une fenêtre du Tria-


LE ROY LOVIS XI
LE DOGE IMPERIALE
SÉNATEVRS POVR
DE LA RÉPVBLIQVE


COIT LE 5ME DE MAI
CARO VENV AVEC QVATRE
SENTER LES EXCVSES
GÊNES M D C.LXXXX



non, et dans laquelle se seraient heurtés leurs deux caractères violents.

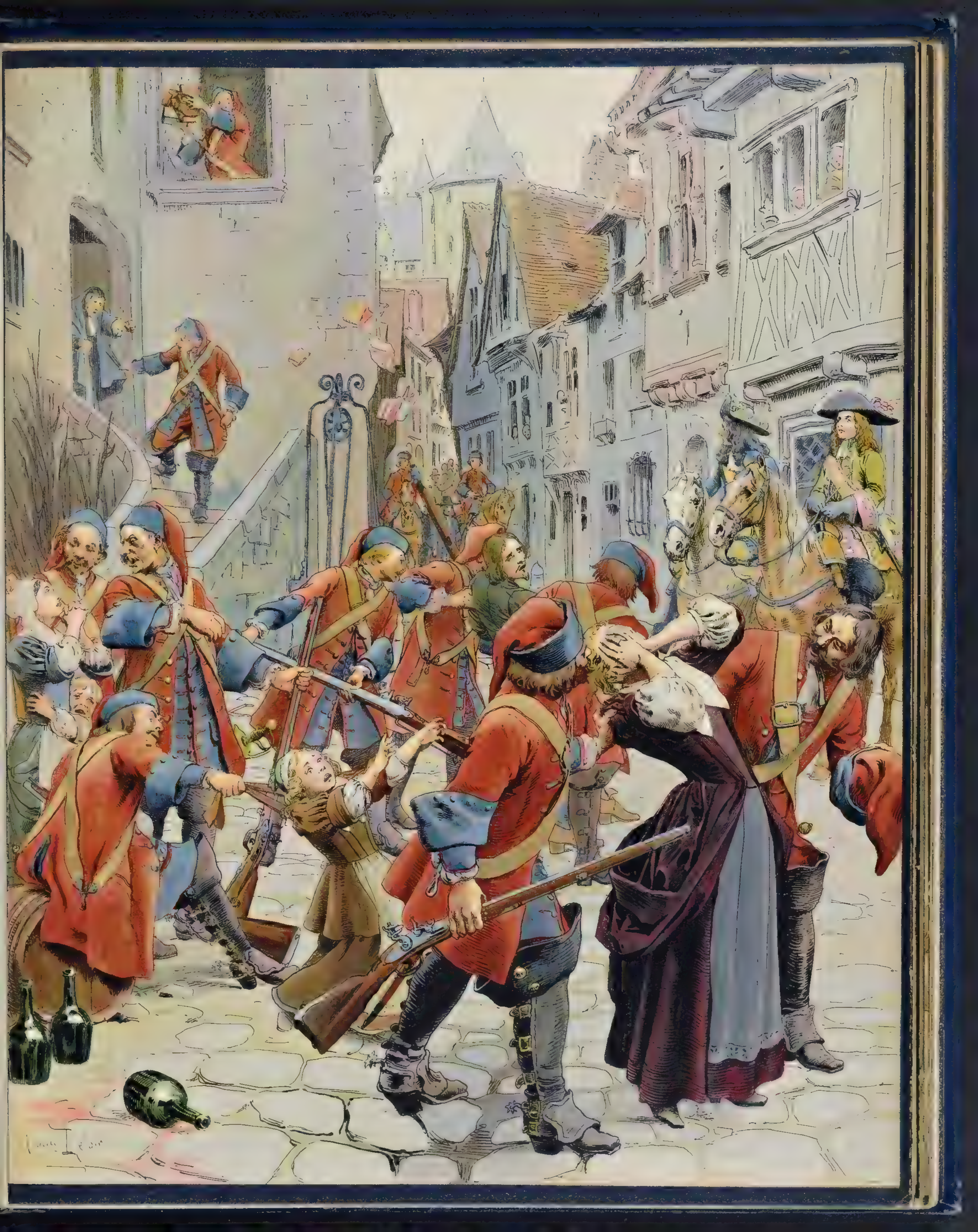
En septembre 1688, Louis XIV avait donc fait occuper Bonn, Reuss et envahir le Palatinat par une armée commandée par le Dauphin, avec Duras, Boufflers et Vauban. Mayence, Heidelberg, Philipsbourg avaient été pris. Louvois, pour terroriser les Impériaux et jeter une barrière entre eux et la France, obtint du Roi qu'on ferait un désert de ce pays. La sape, la mine, l'incendie dévastèrent vignes, plantations, maisons, châteaux de la manière la plus sauvage. Les flammes anéantirent cette merveille, Heidelberg, laissant dressé, pour l'épouvante des siècles à venir, le squelette formidable de son château éventré; puis ce furent Manheim, Spire, Worms; et, à travers la neige qui ensevelissait tout le pays, sous les tourbillons blancs, sous les noires spirales de la fumée, sous les langues de feu de l'embrasement général, cent mille habitants, terrifiés, poussant devant eux leurs bestiaux, essayant de sauver leurs meubles et leur vie, s'enfuyaient par les ruines, les brasiers et les cendres. L'Europe entière tressaillit d'horreur et la Ligue d'Augsbourg fut plus unanime que jamais contre la France.

Après une infructueuse tentative en Irlande pour rétablir Jacques II, à l'aide d'une flotte commandée par Château-Renault, l'année suivante (10 juillet 1690), Tourville avec Château-Renault et d'Estrées infligeait une sérieuse défaite à la flotte anglo-hollandaise à hauteur du cap Bévéziers, au sud de l'Angleterre, dans la Manche.

C'était neuf jours après que le maréchal de Luxembourg avait remporté dans les Pays-Bas la brillante victoire de Fleurus (1er juillet 1690) sur le prince de Waldeck, lui faisant 9.000 prisonniers, mettant 14.000 hommes hors de combat, enlevant 55 canons et prenant 100 drapeaux qu'il envoyait à Paris pour la Cathédrale, ce qui le fit surnommer *Le Tapissier de Notre-Dame*.

La même année 1690, disparaissait Lebrun, le peintre favori du Roi, celui qui peignit à Versailles le plafond de la grande Galerie des Glaces, représentant les épisodes les plus marquants de la vie de Louis XIV, et qui montra dans sa peinture, dans ses compositions, le même goût du faste, le même orgueil démesuré que le Roi dans sa manière d'être et de régner. Tyrannique et absolu comme son maître, il fut le vrai peintre et le fidèle reflet du Roy Soleil.





Le 5 janvier 1691, faible consolation de la décisive bataille de La Boyne, qui avait définitivement chassé Jacques II de l'Irlande et affermi Guillaume III sur son trône, Louis XIV faisait représenter *Athalie* de Racine, à huis clos devant les Rois tout seuls, pour l'infortuné Stuart, en attendant qu'il fît faire pour lui cette suprême tentative qui s'appela la bataille de la Hougue, et où Tourville, malgré sa défaite, montra de si puissantes qualités et fit tant de mal à la flotte anglo-hollandaise. Perdue le lendemain, la bataille avait été gagnée la veille, et ce fut un glorieux désastre, dont malheureusement les résultats eurent un retentissement formidable et prolongé sur l'avenir : ce jour-là, l'Angleterre conquit la suprématie des mers (29 mai 1692).

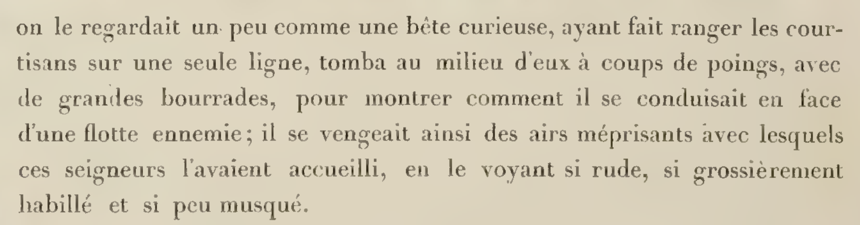
Ignorant volontaire de ce qui se passait sur mer, ne voulant pas voir ce qui affaiblissait l'éclat de son règne et résistait à son omnipotence, Louis XIV était tout à ses succès dans les Pays-Bas, où il faisait le siège de Mons avec Vauban et où celui-ci prenait Namur, en 1692, sur son rival Cohorn. La victoire de Steinkerque (3 août 1692), qu'on appela la bataille des Princes, parce que ceux-ci chargèrent en personne, la cravate nouée à la hâte autour du cou, dans la rapidité de la surprise à repousser, entraînés par Luxembourg, causa une telle joie dans Paris, par la manière brillante dont elle avait été remportée, que la mode s'en empara et que tout, surtout les cravates, fut *à la Steinkerque*.

Cependant le Roi avait fait deux pertes irréparables, et dont on devait plus tard sentir la gravité. En 1690, Seignelay était mort, la marine devait bientôt s'en apercevoir, et l'armée avait perdu Louvois le 16 juillet 1691. Il travaillait avec le roi chez Mme de Maintenon; une de ces disputes qui leur étaient habituelles ayant eu lieu entre eux, Louis XIV jeta ses papiers au visage de l'orgueilleux et rude ministre. Louvois tomba frappé d'apoplexie et mourut après avoir été transporté chez lui.

Sur mer, pourtant, la victoire de Tourville à Lagos (Portugal) semblait, en juin 1693, prouver que la bataille de la Hougue n'avait pas complètement anéanti notre marine. En outre, de hardis corsaires, comme Jean Bart, Duguay-Trouin, Forbin, Cassart, faisaient le plus grand mal aux Anglais; surtout ce Jean Bart qui était leur terreur. C'est lui qui, à Versailles où







on le regardait un peu comme une bête curieuse, ayant fait ranger les courtisans sur une seule ligne, tomba au milieu d'eux à coups de poings, avec de grandes bourrades, pour montrer comment il se conduisait en face d'une flotte ennemie; il se vengeait ainsi des airs méprisants avec lesquels ces seigneurs l'avaient accueilli, en le voyant si rude, si grossièrement habillé et si peu musqué.

A partir du moment où Guillaume III était revenu en personne prendre le commandement dans les Pays-Bas et tenter de reprendre Namur, Louis XIV abandonnait pour toujours les armées, au milieu desquelles il ne devait plus reparaître, laissant la place à ses maréchaux.

Son absence n'empêcha pas Luxembourg de remporter, le 29 juillet 1693, cette sanglante victoire de Nerwinden, durant laquelle la cavalerie française s'acquit un renom immortel, en ne bougeant que pour resserrer ses rangs, broyés par les boulets, troués par les balles, durant quatre heures, et arrachant ce cri de colère à Guillaume : « Oh! l'insolente nation! » Ce fut à la baïonnette, une arme qu'on venait d'inventer et que Vauban devait perfectionner, que les gardes françaises emportèrent Nerwinden, terminant la bataille par une telle boucherie que, malgré l'intrépidité de Guillaume, tout céda devant leur attaque. C'était le dernier exploit de Luxembourg, qui allait bientôt mourir, et avoir Villeroy pour successeur.

Villeroy n'avait pu remplacer Luxembourg; on s'en aperçut quand il laissa Guillaume reprendre Namur, après avoir voulu donner l'honneur de la victoire au duc du Maine; mais le Prince royal perdit la tête et manqua de bravoure. On prétend qu'au moment où, à Versailles, on apprit cette faiblesse du jeune prince à Louis XIV, celui-ci venait précisément d'apercevoir un des valets voler un biscuit en desservant. Un flot de sang lui montant à la tête, il se précipita sur le coupable et lui brisa sur le dos le bambou qu'il tenait à la main. Le malheureux payait en ce moment pour lui et pour le duc du Maine. Ç'avait été, chez le Roy Soleil, le réveil brusque d'un naturel emporté, qu'il parvenait d'habitude à dompter, comme il l'avait prouvé autrefois, alors que Lauzun lui ayant tenu tête et l'ayant exaspéré, il avait jeté sa canne par la fenêtre pour ne pas frapper un gentilhomme.




Maurice Leloir

Luxembourg était mort le 4 janvier 1695. Presque en même temps que lui, le 7 janvier, mourait la Reine d'Angleterre, Marie. Si la disparition du vainqueur de Nerwinden avait affaibli la France et enlevé à Guillaume III un adversaire redoutable, par contre, la mort de la Reine enlevait au Roi son mari une partie de son autorité sur l'Angleterre. La prise de Namur fut sa dernière victoire sur le continent, car il allait avoir à défendre sa couronne et à surveiller ses intérêts en Angleterre, où le peuple, écrasé d'impôts, souffrait et s'agitait.

Pendant ce temps, en Italie, en Savoie, la guerre se poursuivait toujours depuis 1690. Là c'était Catinat, le successeur de Turenne, que ses soldats surnommaient *Le Père La Pensée,* qui remportait le 17 août 1690 la belle victoire de La Staffarde; puis, à la baïonnette, le 4 octobre 1693, celle de La Marsaille, où il prit 36 canons, 50 drapeaux et mit hors de combat 17.000 hommes. En Espagne, le duc de Vendôme, qui avait remplacé le duc de Noailles en 1695, s'emparait de Barcelone (1697).

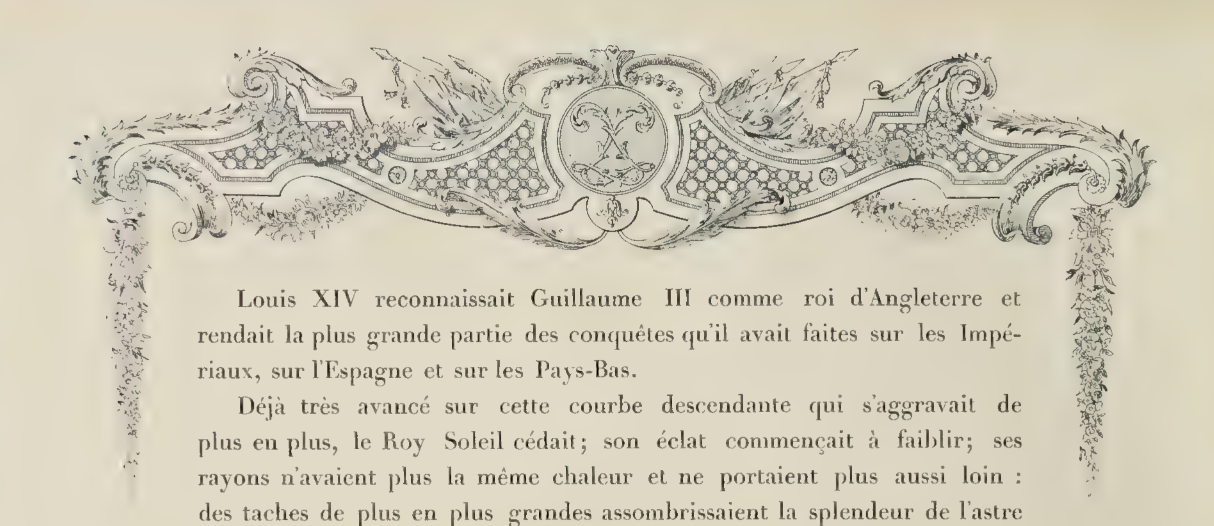
Sur mer avait eu lieu le bombardement inoffensif de Saint-Malo, qui coûta la vie à un malheureux chat errant sur les toits. Mais un autre événement s'était passé, presque inaperçu, et qui cependant mérite une place à part dans l'histoire et demeurera un des faits de gloire les plus importants dont puisse, à juste titre, s'enorgueillir la population de nos côtes de Bretagne surtout, toujours si exposée durant cette lutte avec l'Angleterre. C'est la bataille de Camaret le 18 juin 1694, où, grâce aux précautions prises par Vauban, au fort élevé par lui, les humbles pêcheurs de Camaret, voisin de Brest, unis aux troupes et milices gardes-côtes, infligèrent aux Anglais la plus cruelle défaite. Ils leur tuèrent la presque totalité des hommes débarqués, firent les autres prisonniers, obligeant une flotte anglo-hollandaise de 80 bâtiments à fuir en désordre, ayant perdu plusieurs grands vaisseaux, après une tentative pour faire une descente et prendre Brest à revers. Ce jour-là, les Bretons du Finistère avaient sauvé Brest, et par suite la France. Cela disparut presque, au milieu des événements de la frontière de terre, qui faisait oublier nos si importantes frontières de mer.

Mais tous étaient épuisés, après trente ans de guerres continues. Une misère épouvantable pesait sur ces malheureux peuples entre-heurtés dans

ces luttes incessantes, et, de tous côtés, se faisait sentir de plus en plus impérieux le besoin de la paix. Plus la France et le Roi avaient de gloire, plus le pays avait de deuil et de misère, avec ses quatre armées sur pied, les 80.000 hommes de Villeroy en Flandre, les 40.000 de Choiseul sur le Rhin, les 35.000 de Catinat dans le Piémont, les 45.000 de Vendôme en Espagne.

Le traité de Turin, qui eut lieu en 1696, ayant détaché de la coalition le duc de Savoie, Victor-Amédée, celle-ci se trouvait dans une position désavantageuse pour continuer la guerre. Une seule chose arrêtait l'entente, c'était le refus de Louis XIV de reconnaître Guillaume comme roi d'Angleterre. Mais de graves événements se préparaient en Espagne, où le roi Charles II était de plus en plus faible et maladif. Le congrès s'ouvrit à Ryswick le 9 mai 1697 et traîna jusqu'en octobre, où le traité de paix fut enfin signé.





Louis XIV reconnaissait Guillaume III comme roi d'Angleterre et rendait la plus grande partie des conquêtes qu'il avait faites sur les Impériaux, sur l'Espagne et sur les Pays-Bas.

Déjà très avancé sur cette courbe descendante qui s'aggravait de plus en plus, le Roy Soleil cédait; son éclat commençait à faiblir; ses rayons n'avaient plus la même chaleur et ne portaient plus aussi loin : des taches de plus en plus grandes assombrissaient la splendeur de l'astre déclinant.

LA NUIT

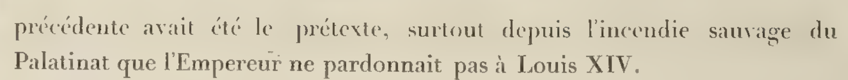
Les dix-sept dernières années de ce long règne, si chargé d'événements, marquent nettement le déclin de l'astre royal parvenu au dernier quart de sa course enflammée. Après l'éblouissante période de l'ascension, après la triomphale apothéose de l'apogée, après les fautes et les premiers revers, voici les défaites de plus en plus graves, voici les écrasants deuils de famille aux lourds plis funèbres, voici tous les indices précurseurs de l'anéantissement final, où va tomber, déchu d'une partie de sa gloire, écrasé de douleur, toujours orgueilleux et majestueux cependant, dans les lueurs empourprées et saignantes du couchant, dans les vapeurs violacées de l'horizon, dans la sombre mer des ténèbres, dans la nuit sépulcrale et éternelle, le Roy Soleil.

Si la paix de Ryswick avait pu maintenir la concorde un certain temps entre tous les belligérants, les agissements de l'ambitieux Louis XIV n'allaient pas tarder à rompre ce bon accord et à provoquer de nouveau la guerre.

En effet, la succession d'Espagne devait prochainement s'ouvrir, éveillant à la fois la convoitise des Maisons de France, de Bavière et d'Autriche, qui pouvaient invoquer leurs droits identiques à ce riche héritage, sans qu'il fût possible pour elles de s'entendre, après les atrocités dont la guerre




DEFAITE DE LA FLOTTE ANGLOISE ET HOLLANDOISE A CAMARET LE 18 JVIN 1694
CVSTOS ORÆ AREMORICÆ
ET FVGATIS
Maurice Leloir



précédente avait été le prétexte, surtout depuis l'incendie sauvage du Palatinat que l'Empereur ne pardonnait pas à Louis XIV.

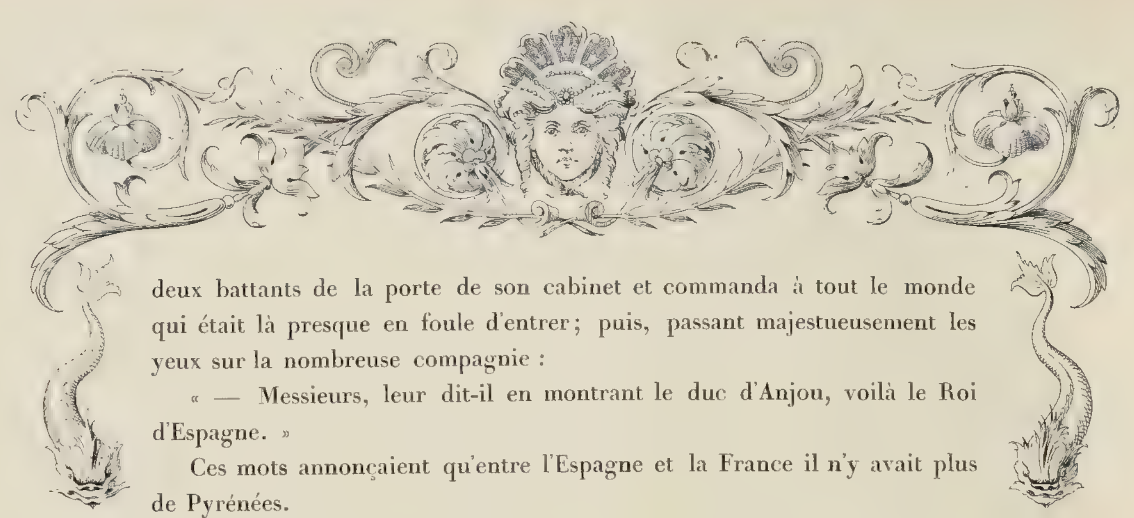
Mais l'Europe entière était intéressée à ce qui allait se passer, notamment à ne pas laisser une part trop importante revenir à l'un de ces dangereux compétiteurs, l'Empereur ou le Roi de France, dont la suprématie sur toutes les autres puissances eût alors été écrasante. D'un autre côté, la crainte de voir l'Empereur bénéficier seul de la succession avait poussé Louis XIV à faire avec Guillaume III un traité secret pour imposer à l'Europe une espèce d'arbitrage, afin de déterminer le futur partage, partage qui avait été conçu avec une singulière modération de la part du Roi (Traités de La Haye, 1698, — de Londres, 1700).

Charles II, roi d'Espagne, mort, son testament ouvert, on apprit avec surprise qu'il instituait pour son héritier, pour roi d'Espagne, de Naples, des Pays-Bas et du Nouveau Monde, Philippe, duc d'Anjou, second fils du Dauphin, à condition qu'il renoncerait à tout droit sur la couronne de France (novembre 1700).

Un conseil fut tenu à Fontainebleau, où se trouvait en ce moment la Cour, pour savoir la conduite qu'on devrait suivre en face de cette révélation inattendue, et les débats se prolongèrent du 9 au 10 novembre entre Monseigneur et les trois Ministres d'État, le chancelier Pontchartrain, Beauvilliers et le marquis de Torcy, dans l'appartement de Mme de Maintenon, en présence du Roi. Accepter l'héritage, c'était, tôt ou tard, la guerre inévitable. Beauvilliers se prononçait pour l'observation des traités avec l'Angleterre, qui réglaient le partage; Pontchartrain restait neutre; Torcy était pour l'acceptation. Le Grand Dauphin réclama son « héritage ». Le Roi écouta, et, après avoir consulté Mme de Maintenon, qui approuva le Dauphin, ne dit rien.

Le mardi 16 novembre, la Cour étant revenue à Versailles, « le Roi », — rapporte Saint-Simon, — au sortir de son lever, fit entrer l'Ambassadeur d'Espagne dans son cabinet où M. le duc d'Anjou s'était rendu par les derrières. Le Roi, le lui montrant, lui dit qu'il pouvait le saluer comme son Roi. Aussitôt il se jeta à genoux a la manière espagnole pour lui faire son compliment. Ensuite le Roi fit, contre toute coutume, ouvrir les


LE ROY LOVIS XIV
PROCLAME LE DVC D'ANJOV
ROY D'ESPAGNE
LE 16 NOVEMBRE 1700



deux battants de la porte de son cabinet et commanda à tout le monde qui était là presque en foule d'entrer ; puis, passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie :

« — Messieurs, leur dit-il en montrant le duc d'Anjou, voilà le Roi d'Espagne. »

Ces mots annonçaient qu'entre l'Espagne et la France il n'y avait plus de Pyrénées.

Cet héritage accepté, un petit-fils du Roi de France Roi d'Espagne, c'était l'équilibre européen, plus encore, l'équilibre universel rompu. C'était le Roy Soleil devenu le Monarque de l'Univers, au-dessus de tout et de tous, l'astre remonté au zénith. Avec l'héritage espagnol la France avait pour frontières : au nord l'Allemagne et la Hollande par les Pays-Bas ; au sud l'Afrique par Gibraltar ; à l'est l'Italie par Naples et la Sicile ; et sa puissance s'étendait jusqu'aux deux Amériques. Réalisant le rêve de tout son règne, le Roy Soleil pouvait croire que désormais l'astre dont il avait fait son emblème, comme sur l'empire de Charles-Quint, ne se coucherait plus jamais sur ses États.

Devenu Philippe V, le duc d'Anjou franchit la Bidassoa le 22 janvier 1701 ; le 19 février suivant, le nouveau Roi d'Espagne entrait à Madrid où il fut reçu triomphalement.

Une fois de plus, l'orgueil de sa toute-puissance fit perdre à Louis XIV ce passager sentiment de prudence et de sagesse qui l'avait poussé à conclure une sorte d'alliance préventive avec Guillaume III, et il crut de nouveau pouvoir braver toutes les nations.

Déjà, du fait de l'acceptation de l'héritage, il avait l'Autriche dressée contre lui ; il se brouilla mortellement avec l'Angleterre, non seulement en ne se justifiant pas, aux conférences qui eurent lieu à La Haye, auprès de Guillaume III de la non-exécution du Traité autrefois consenti avec lui à La Haye et à Londres, mais encore en faisant, à l'instigation de Mme de Maintenon, rendre publiquement les honneurs royaux au fils de Jacques II, lorsque celui-ci mourut à Saint-Germain le 16 septembre 1701, et reconnaître dans le jeune prince de Galles, Jacques III.

En outre, véritable provocation à toute l'Europe, il fit enregistrer par le

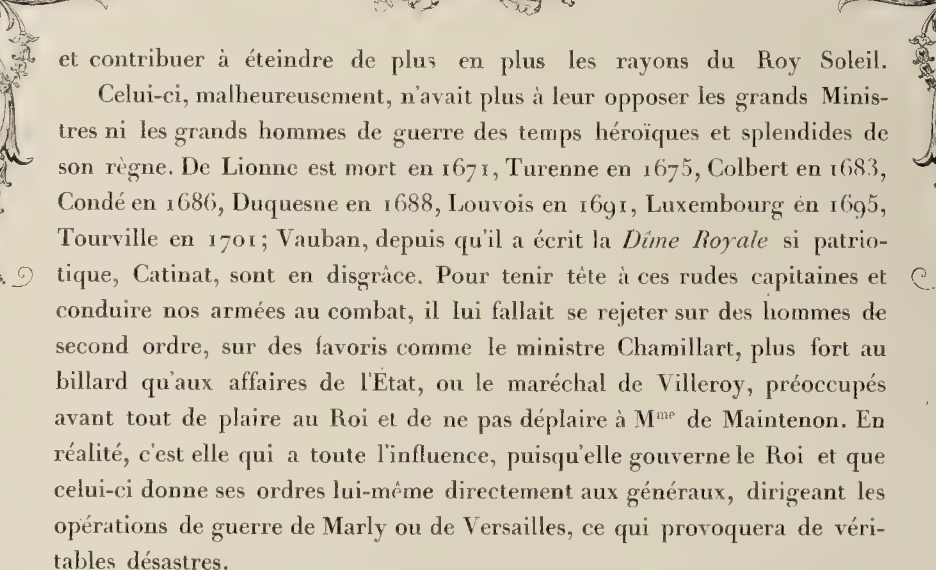




Parlement de Paris des lettres patentes conservant à Philippe V ses droits à la Couronne de France, malgré les termes précis du testament de Charles II. En même temps, violant le traité de Ryswick il avait fait chasser les Hollandais des places qu'ils occupaient dans les Pays-Bas.

Aussitôt, en réponse à ces bravades, l'Autriche, la Hollande et l'Angleterre formaient sous le nom de Grande Alliance une coalition contre la France et l'Espagne, coalition à laquelle devaient bientôt se joindre le Duc de Savoie et le Roi de Portugal.

Guillaume III étant mort, le 19 mars 1702, des suites d'une chute de cheval, sa belle-sœur Anne Stuart, que dominait sa favorite, la duchesse de Marlborough, le remplaça sur le trône et dans la coalition. Les trois chefs actifs et militants de la coalition étaient le grand Pensionnaire de Hollande Heinsius, le duc de Marlborough, et le prince Eugène, triumvirat redoutable, dont l'union puissante devait faire plier l'orgueilleux Louis XIV



et contribuer à éteindre de plus en plus les rayons du Roy Soleil.

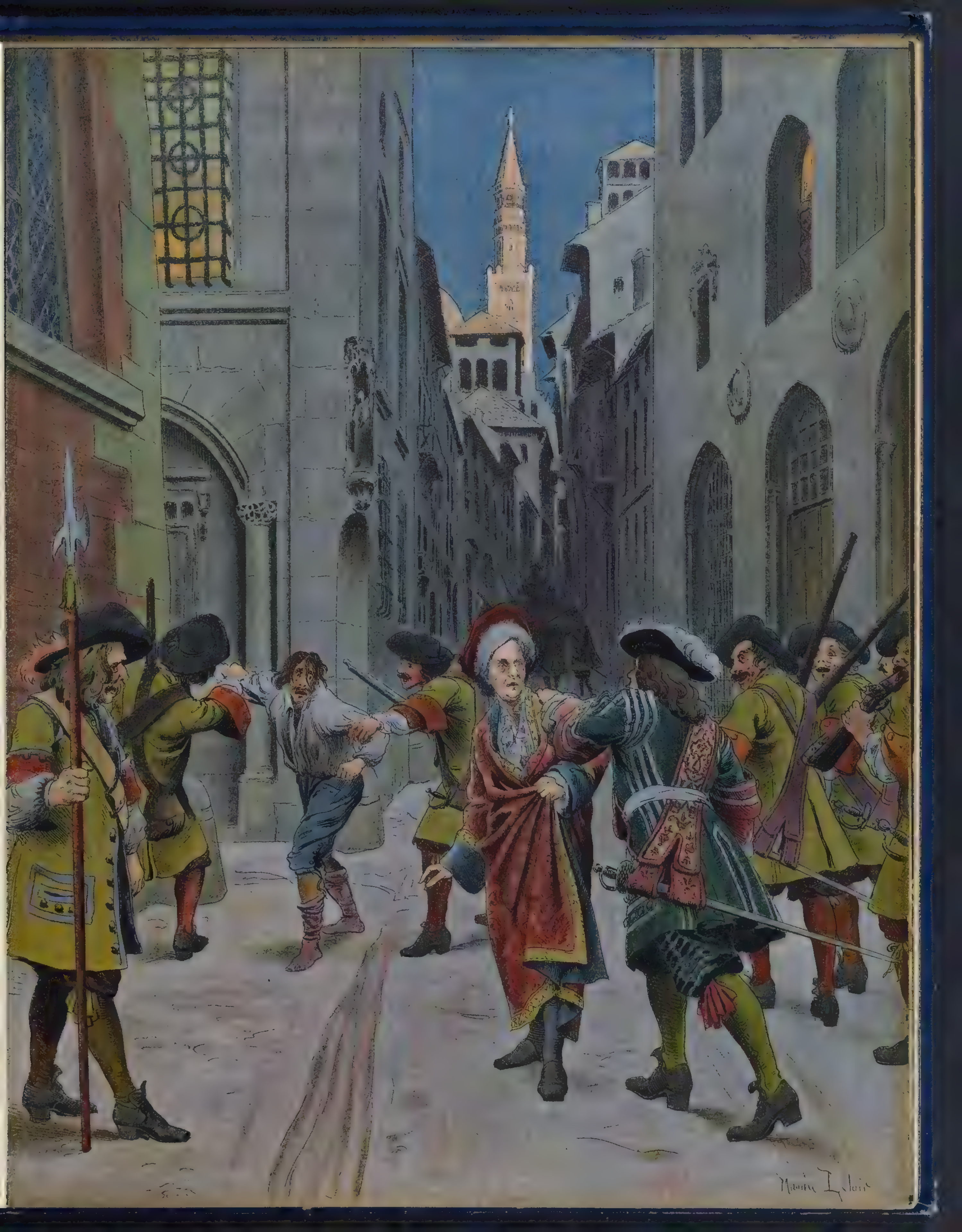
Celui-ci, malheureusement, n'avait plus à leur opposer les grands Ministres ni les grands hommes de guerre des temps héroïques et splendides de son règne. De Lionne est mort en 1671, Turenne en 1675, Colbert en 1683, Condé en 1686, Duquesne en 1688, Louvois en 1691, Luxembourg en 1695, Tourville en 1701; Vauban, depuis qu'il a écrit la *Dîme Royale* si patriotique, Catinat, sont en disgrâce. Pour tenir tête à ces rudes capitaines et conduire nos armées au combat, il lui fallait se rejeter sur des hommes de second ordre, sur des favoris comme le ministre Chamillart, plus fort au billard qu'aux affaires de l'État, ou le maréchal de Villeroy, préoccupés avant tout de plaire au Roi et de ne pas déplaire à Mme de Maintenon. En réalité, c'est elle qui a toute l'influence, puisqu'elle gouverne le Roi et que celui-ci donne ses ordres lui-même directement aux généraux, dirigeant les opérations de guerre de Marly ou de Versailles, ce qui provoquera de véritables désastres.

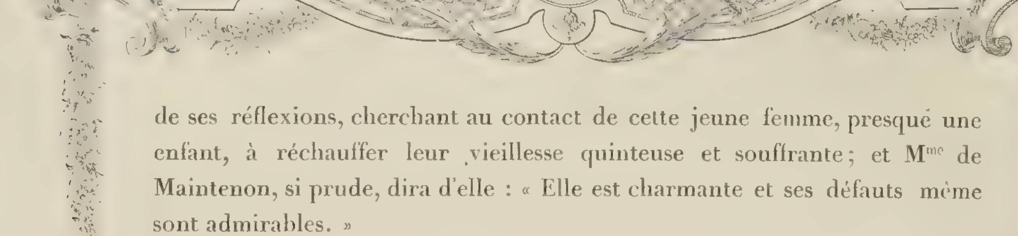
Dans de pareilles conditions, l'avenir de la France s'assombrit terriblement; les échecs vont se succéder pendant cette guerre désastreuse, qui durera treize ans, désolant les dernières années de Louis XIV. Celui-ci n'aura pour se consoler que la gaieté gamine de la jeune Duchesse de Bourgogne, fille du Duc de Savoie et femme du fils aîné de Monseigneur le Dauphin, le Duc de Bourgogne. Elle saura arracher quelques suprêmes lueurs à l'astre de plus en plus plongé dans les vapeurs envahissantes du couchant; elle lui rendra quelques-uns de ces beaux rayons, dont l'éclat passager l'aidera à croire encore à son prestige.

Elle seule anime un peu l'austère et morne cour autrefois si brillante, si gaie, si vivante, grâce à cet enjouement perpétuel, à cette familiarité impudente, que le vieux Roi tolère et dont il s'amuse, lui, dont Mme de Maintenon écrira dans ses *Mémoires* que c'était « l'homme le plus inamusable de France », tant il était devenu triste, morose, ayant perdu toutes ses alertes habitudes de jeunesse pour se montrer paresseux, manger au lit, passer des heures engourdi au fond de son grand fauteuil.

Ils sont là tous deux, le Roi, appesanti depuis la soixantaine, Mme de Maintenon, confite dans son égoïsme dévot et impérieux, dans l'amertume







de ses réflexions, cherchant au contact de cette jeune femme, presque une enfant, à réchauffer leur vieillesse quinteuse et souffrante; et Mme de Maintenon, si prude, dira d'elle : « Elle est charmante et ses défauts même sont admirables. »

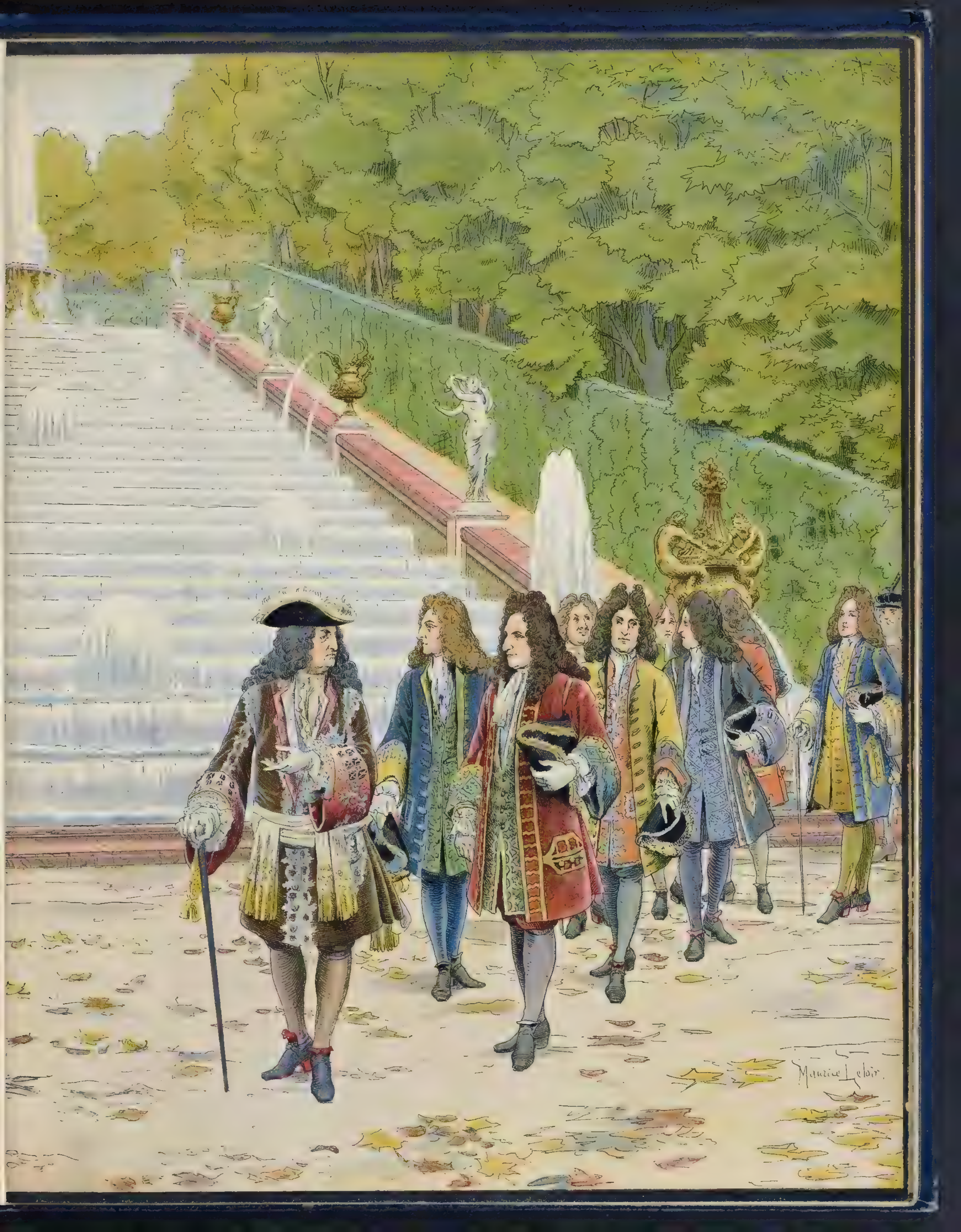
C'est que, avec les grands généraux, avec les grands ministres, ont disparu également les grands écrivains, les grands artistes, qui se pressaient autour de l'astre en pleine force, dont les rayons d'or les baignaient et enflammaient leur génie. Après Molière (1673), Corneille (1684), Perrault (1688), Van der Meulen, Bruant et Lebrun (1690), Puget (1694), Mignard et La Fontaine (1695), Mme de Sévigné (1696), Racine (1699), il ne reste plus que Boileau vieilli et vivant à l'écart à Auteuil, que Bossuet sans voix, que Rigaud, Saint-Simon, quelques autres. A mesure que l'astre décline, semblent s'évanouir ceux que sa chaleur faisait vivre et aidait à resplendir.

Les débuts de la guerre sont lamentables, après des semblants heureux comme d'avoir affermi Philippe V sur son trône et conservé les positions avancées d'Italie, d'Allemagne et des Pays-Bas.

D'abord Catinat est rappelé, n'ayant pu, malgré sa valeur, empêcher le prince Eugène de descendre en Lombardie, et s'étant fait battre à Carpi (9 juillet 1701). Son successeur, c'est Villeroy, le favori, incapable, suffisant, plein de présomption, qui est d'abord repoussé à Chiari (1er septembre 1701), puis battu complètement à Crémone et pris par les Impériaux qui avaient pénétré la nuit par un ancien aqueduc dans la ville et s'étaient ensuite retirés. C'est au sujet de ce combat que courut le célèbre quatrain :

Français, rendez grâce à Bellone;
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone
Et perdu votre Général.

Ce fut le Duc de Vendôme, arrière-petit-fils d'Henri IV, un étrange mélange de vices et de génie, qui remplaça Villeroy et se montra, par le courage, digne de son grand ancêtre le Béarnais. Il commença par remporter les deux victoires de Santa Vittoria et de Luzzara (juillet-août 1702) avant d'envahir le Tyrol et d'être forcé à la retraite par la défection du Duc de Savoie.


Maurice Leloir

Sur le Rhin, Catinat, rentré en grâce, que le Roi avait envoyé avec Villars, commandait à Strasbourg ; il ne put empêcher les Impériaux de s'emparer de Landau, après Brisach, Philipsbourg et Kehl (10 septembre 1702) et se retira presque aussitôt pour ne plus reparaître aux armées.

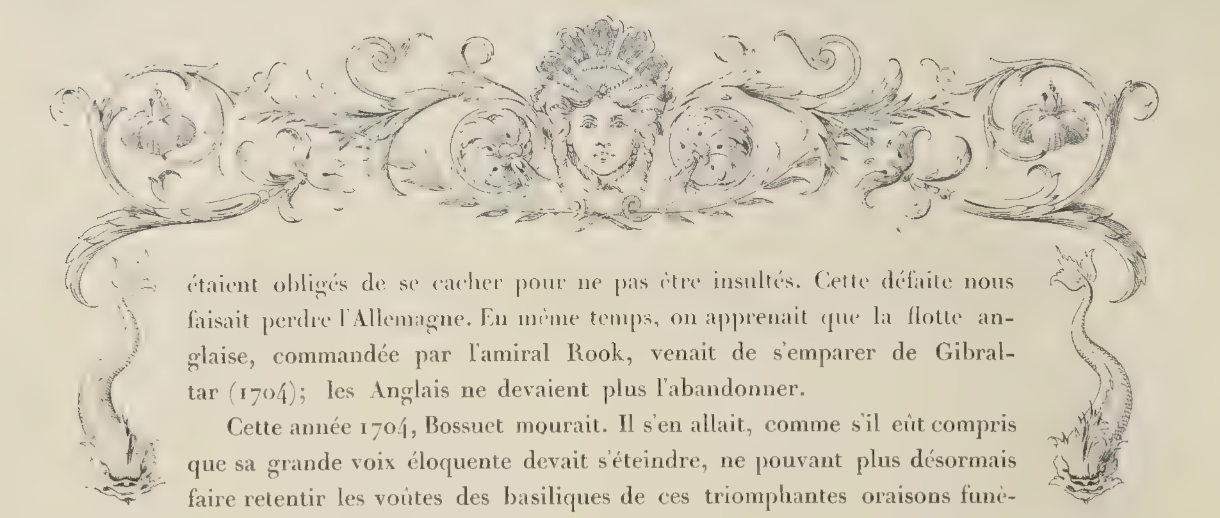
Villars, demeuré seul, prit l'offensive. De tous les généraux, c'était celui qui rappelait le plus les grands capitaines de la période glorieuse du règne. Il remporta la victoire de Friedlingen (30 septembre-14 octobre 1702) contre le prince de Bade, victoire à la suite de laquelle ses soldats enthousiasmés l'acclamèrent Maréchal de France : Louis XIV ratifia par une lettre de sa main cette nomination. Il semblait que, avec lui, la fortune fût revenue aux Français, car le 9 mars 1703, Villars s'emparait de Kehl, allait de succès en succès, et, le 20 septembre de la même année, battait complètement le comte de Styrum en Bavière, à Hochstedt, près d'Ulm.

C'est à ce moment que le Roi l'envoya dans les Cévennes, pour réduire les Camisards que Montrevel n'avait pu vaincre définitivement, malgré deux défaites essuyées par leurs troupes sous les ordres de Cavalier et de Roland. Usant tour à tour de rigueur et de clémence, Villars parvint à séduire le chef principal, Cavalier, et à lui faire signer, le 17 mai 1704, un traité qui termina la révolte, tandis que Roland succombait un peu plus tard, les armes à la main, au château de Castelnau, le 13 août 1704.

Pendant que Villars était employé à cette lutte fratricide, Vauban et le duc de Bourgogne prenaient d'abord Brisach, et Tallard battait le prince de Hesse devant Spire, puis faisait capituler Landau.

Mais, après une dernière victoire de Boufflers à Eckeren (30 juin 1703), le prince Eugène, Marlborough et Louis de Bade étant parvenus à concentrer toutes leurs forces contre les Français, la fortune changea. Malheureusement ils ne trouvèrent devant eux que Villeroy, Tallard et Marsin; aussi, le 13 août 1704, ils battaient si terriblement l'armée française à Hochstedt et Blenheim, que 26 bataillons et 12 escadrons mettaient bas les armes en rase campagne. C'était un tel désastre qu'il porta la terreur à Versailles, ou l'on était resté pendant six jours sans nouvelles; la consternation, l'indignation furent si violentes que les parents des malheureux prisonniers


LVDOVICO MAGNO



étaient obligés de se cacher pour ne pas être insultés. Cette défaite nous faisait perdre l'Allemagne. En même temps, on apprenait que la flotte anglaise, commandée par l'amiral Rook, venait de s'emparer de Gibraltar (1704); les Anglais ne devaient plus l'abandonner.

Cette année 1704, Bossuet mourait. Il s'en allait, comme s'il eût compris que sa grande voix éloquente devait s'éteindre, ne pouvant plus désormais faire retentir les voûtes des basiliques de ces triomphantes oraisons funèbres, dans lesquelles il célébrait en accents magnifiques les victoires de son Maître et de son Roi.

C'est ainsi que les unes après les autres, comme autant de signes célestes, tombaient dans l'éternelle nuit les planètes éclatantes qui avaient gravité autour du Roy Soleil. Après elles, on ne devait plus voir briller au ciel de France que de rares météores comme Villars ou Vendôme.

En effet, ce n'était que le commencement de nos revers; si, en Italie, Vendôme remporta encore quelques succès ainsi que La Feuillade, en Catalogne l'Archiduc Charles enlevait à l'Espagne Barcelone, que nous ne pouvions reprendre, et Philippe V devait quitter sa capitale, où il ne pouvait rentrer que ramené par Berwick. Dans les Flandres Villeroy se faisait si cruellement battre par Marlborough à Ramillies (24 août 1706) que les Pays-Bas étaient en grande partie perdus pour nous; nous avions 5.000 hommes hors de combat et on nous faisait 15.000 prisonniers : ce désastre rappelait celui de Blenheim. Louis XIV, dans sa faiblesse pour son favori, ne trouva à lui dire que ces mots quand le vaincu reparut à Versailles :

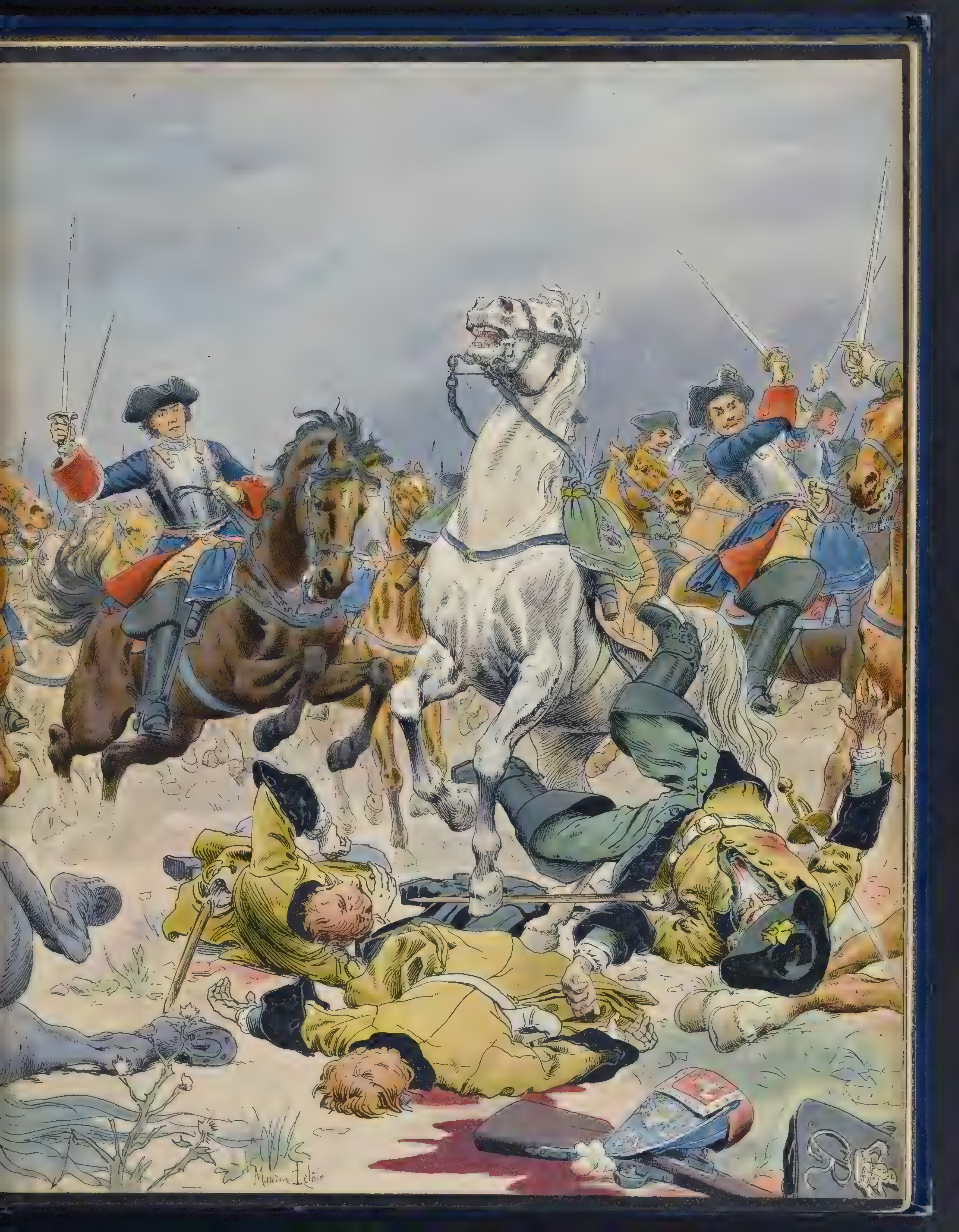
« Monsieur le Maréchal, on n'est plus heureux à notre âge! »

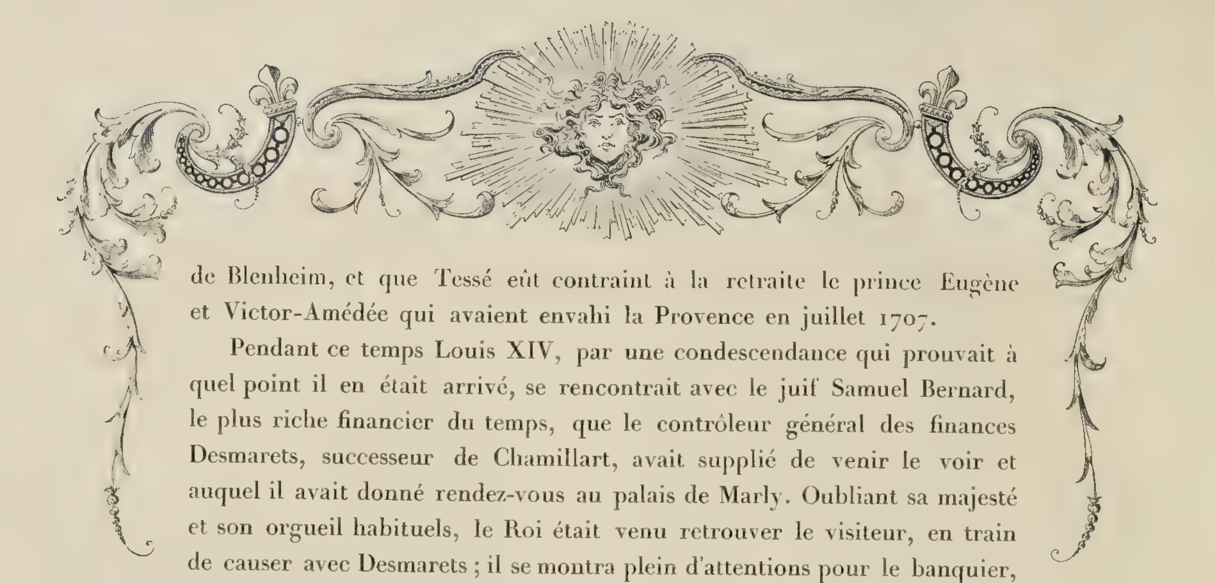
Les défaites se succédant partout avec une continuité désolante, La Feuillade, battu à Turin (7 septembre 1706), nous faisait perdre l'Italie.

Cependant, sur le Rhin, Villars tenait tête avec succès à la coalition et tentait de s'entendre avec le Roi de Suède Charles XII, pour lui faire prendre à revers l'Autriche; mais Charles XII ne pensait qu'à attaquer la Russie, et cet espoir fut déçu.

Désormais la France était à la merci de ses ennemis, bien que Berwick eût remporté la victoire d'Almanza en Espagne, le 25 avril 1707, que Villars, forçant les lignes de Stolhofen, le 23 mai 1707, eût délivré les prisonniers




Maurice Leloir



de Blenheim, et que Tessé eût contraint à la retraite le prince Eugène et Victor-Amédée qui avaient envahi la Provence en juillet 1707.

Pendant ce temps Louis XIV, par une condescendance qui prouvait à quel point il en était arrivé, se rencontrait avec le juif Samuel Bernard, le plus riche financier du temps, que le contrôleur général des finances Desmarets, successeur de Chamillart, avait supplié de venir le voir et auquel il avait donné rendez-vous au palais de Marly. Oubliant sa majesté et son orgueil habituels, le Roi était venu retrouver le visiteur, en train de causer avec Desmarets ; il se montra plein d'attentions pour le banquier, lui faisant visiter lui-même les jardins et les appartements de Marly, et conquit par cette bonne grâce l'appui financier de Samuel Bernard, pour faire face à ses besoins d'argent, car chaque nouvelle année de guerre accroissait la misère du royaume dans des proportions formidables.

Pour comble d'infortune, cette guerre ne se signalait plus pour le Roi que par de nouveaux désastres. C'est en vain qu'il mettait à la tête de ses armées des Princes pour essayer de relever leur prestige. Ainsi l'aîné de ses petits-fils, le duc de Bourgogne, envoyé dans les Pays-Bas avec Vendôme, se faisait écraser à Oudenarde le 11 juillet 1708 par Marlborough, dans d'épouvantables conditions, car il fallut que, le lendemain, cent escadrons, oubliés sur le champ de bataille, se fissent jour à travers l'ennemi victorieux, sabre au poing, dans un effort désespéré.

Ce fut cette défaite qui attira au duc de Bourgogne, élève du doux Fénelon, auteur de *Télémaque,* la dure apostrophe d'un courtisan : « Vous aurez le royaume du ciel; mais pour celui de la terre, le Prince Eugène et Marlborough s'y prennent mieux que vous. »

La défense de Lille, dans laquelle le maréchal de Boufflers s'était enfermé, fut héroïque; mais le 23 octobre 1708 Boufflers, malgré ses prodiges de courage, et la population, malgré son endurance prodigieuse, durent capituler. Cette capitulation, le duc de Bourgogne l'apprit sans discontinuer la partie de volant à laquelle il était en train de jouer.

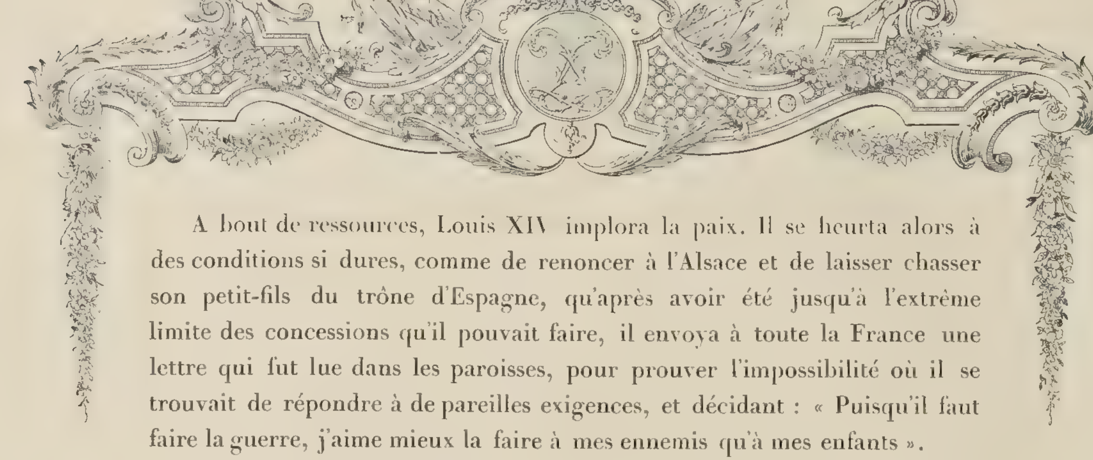
Un hiver terrible, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps, avec 23 degrés au-dessous de zéro à Paris, où tout gela, même la mer, le long des côtes, où toutes les récoltes, tous les arbres fruitiers furent détruits, fut





le début de cette année 1709, qui devait provoquer la première humiliation de Louis XIV, en le forçant à se courber inutilement devant la Hollande pour essayer d'obtenir la paix.

La famine, la mort, l'émeute ravagèrent le royaume. Mme de Maintenon, elle-même, fut contrainte de manger de ce pain, appelé *pain de disette,* qu'on fabriquait avec de l'orge pour nourrir le peuple, tandis que les laquais du Roy Soleil couraient de porte en porte mendier à travers Versailles. De ses fenêtres Louis XIV, le cœur serré, entendait monter jusqu'à lui, sinistre clameur de fin de règne, le grondement des affamés, et le duc de Boufflers, à Paris, devait apaiser, à la porte Saint-Denis, une émeute, qui paraissait menacer de lancer les Parisiens à l'assaut de Versailles et de la Royauté. Le Roi fit fondre à la Monnaie sa vaisselle d'or, pour subvenir en partie aux besoins du Trésor et nombre de seigneurs l'imitèrent. Mais tout s'engouffrait dans cet abîme sans fond, la guerre.

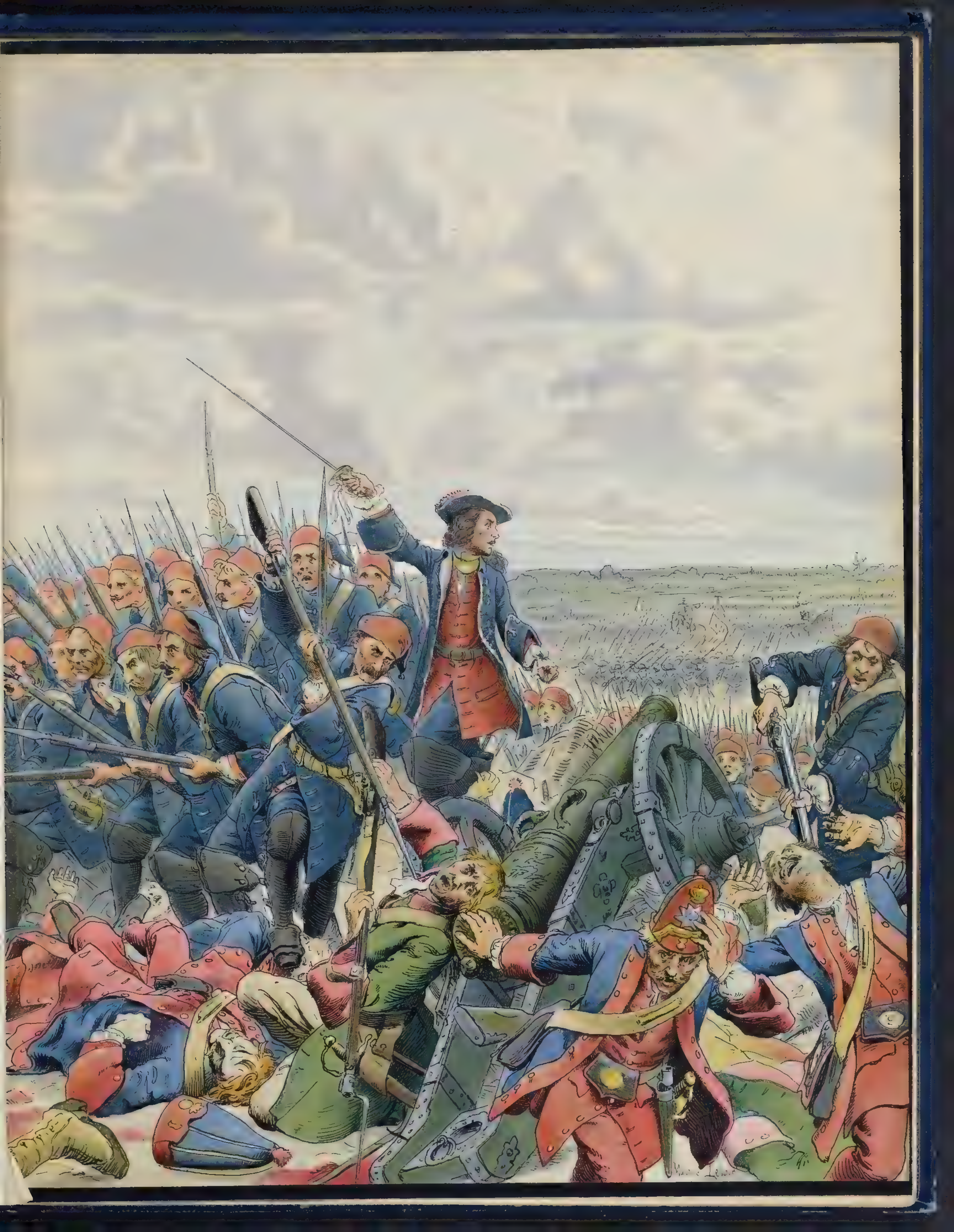


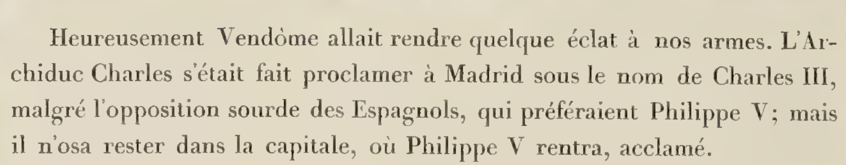
A bout de ressources, Louis XIV implora la paix. Il se heurta alors à des conditions si dures, comme de renoncer à l'Alsace et de laisser chasser son petit-fils du trône d'Espagne, qu'après avoir été jusqu'à l'extrême limite des concessions qu'il pouvait faire, il envoya à toute la France une lettre qui fut lue dans les paroisses, pour prouver l'impossibilité où il se trouvait de répondre à de pareilles exigences, et décidant : « Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants ».

Le patriotisme de la France entière, de cette France exténuée, saignée à blanc, se réveilla pour approuver le Roi; les volontaires affluèrent et Villars, grâce aux enrôlements, put opposer une armée de 90.000 hommes et de 80 canons aux 120.000 hommes et aux 160 canons des alliés, pour engager à Malplaquet, près de Mons, la plus effroyable bataille du siècle.

Cette fois, la nation marchait d'accord avec le Roi; le jour de la rencontre, le 11 septembre 1709, les troupes françaises, qui venaient de recevoir leur ration de pain et qui cependant mouraient de faim, car chaque jour elles poursuivaient le Maréchal de cette plainte hurlante et touchante : « *Donnez-nous notre pain quotidien* », empruntée au *Pater Noster,* jetèrent leur pain pour courir plus vite à l'ennemi, baïonnette baissée. La lutte fut enragée ; Villars reçut un balle au genou; mais, bien qu'il eût en partie écrasé la gauche de l'ennemi, Marlborough parvint cependant à remporter la victoire. Avantage chèrement payé, car, s'il fit reculer les Français, ceux-ci n'avaient perdu que 8.000 hommes, lui avaient mis hors de combat 21.000 hommes et emportaient dans leur retraite les étendards et les drapeaux qu'ils avaient pris.

La défaite était glorieuse, bien que les alliés se fussent emparés de Mons, et elle marquait un temps d'arrêt dans nos malheurs. C'était pour Louis XIV l'occasion de reprendre les négociations avec les Hollandais. Les conférences eurent lieu à Gertruydemberg (1710). De nouveau elles échouèrent en présence des inacceptables prétentions de la Hollande, qui voulait obliger Louis XIV à fournir des troupes contre Philippe V. A son tour le Roy Soleil qui, autrefois en 1672, avait réduit la Hollande au désespoir, se trouvait dans la situation où il l'avait elle-même placée par son absolutisme. C'était lui le désespéré.





Heureusement Vendôme allait rendre quelque éclat à nos armes. L'Archiduc Charles s'était fait proclamer à Madrid sous le nom de Charles III, malgré l'opposition sourde des Espagnols, qui préféraient Philippe V; mais il n'osa rester dans la capitale, où Philippe V rentra, acclamé.

Le duc de Vendôme, avec une armée renforcée de nombreux volontaires et encouragée par la présence à sa tête du Roi d'Espagne, écrasa littéralement, à Brihegua le 8 décembre, à Villaviciosa le 11 décembre 1710, les armées réunies des Anglais et des Autrichiens. Le soir de cette brillante victoire, qui assurait la couronne de Philippe V, Vendôme, montrant au Roi, exténué de fatigue, le monceau des étendards et des drapeaux jetés en tas devant lui, lui dit :

« Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché. »

Ce fut pour Louis XIV la fin de ses revers, car si l'Espagne était désormais sauvée, d'un autre côté les alliés allaient perdre un de leurs plus puissants appuis.

Dès janvier 1711, la Reine Anne, d'abord brouillée avec Marlborough et son ancienne et impérieuse favorite Sarah Marlborough, plus tard craignant de voir l'Archiduc Charles, devenu Empereur par suite de la mort de Joseph II, devenir trop puissant s'il conquérait l'Espagne, avait fait secrètement faire à Louis XIV des propositions de paix dont les préliminaires allaient être signés avant la fin de l'année.

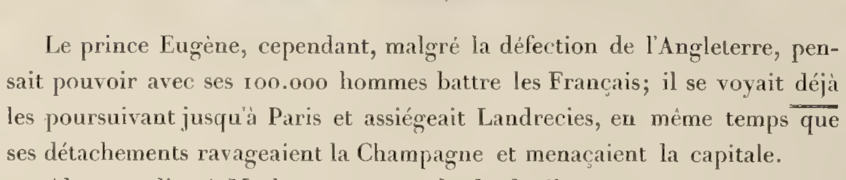
Mais si, de ce côté, le Roy Soleil commençait à trouver un peu de repos et d'espoir, des deuils cruels se préparaient à frapper en lui le père, le grand-père et l'arrière-grand-père, avec une telle continuité que c'était comme si son propre glas eût sonné pour lui quelques années d'avance, et qu'il pût voir dresser, de son vivant, devant ses yeux, toujours plus hautes, toujours plus enveloppantes, les lugubres draperies des funérailles, derrière lesquelles son astre, autrefois si radieux, se voilerait à jamais.

Les dernières et si sanglantes batailles avaient empourpré de leurs fumées d'incendie son couchant; maintenant les vapeurs violettes du deuil montaient à leur tour, s'épaississant d'année en année, chaque mois plus foncées, avant l'inexorable nuit du tombeau.



Le 10 avril 1711, quand, le mois précédent, Boileau, le chantre de ses exploits, s'était éteint à Auteuil, le Grand Dauphin, l'héritier de la couronne, était atteint à Meudon de la petite vérole et mourait le 14. Ce fut une stupeur, car la maladie semblait d'abord bénigne.

Désormais la Mort planait sur la Maison Royale, et cette première victime ne lui suffisait pas. Une année ne s'était pas écoulée, que le 5 février 1712, la duchesse de Bourgogne, la gaieté, la dernière joie de ce grand et lugubre Versailles, était enlevée en sept jours d'une sorte de fièvre pourprée. Le 18 février, le duc de Bourgogne succombait au même mal mystérieux et terrible, qui emportait encore, le 8 mars, son fils aîné le duc de Bretagne, âgé de cinq ans, n'épargnant que le duc d'Anjou, âgé de deux ans, et qui devait être Louis XV. Ce drame de la Mort avait été si foudroyant, il parut si étrange, que, comme au moment de la mort inexpliquée de Madame, autrefois, de sourds bruits d'empoisonnement coururent.



Le prince Eugène, cependant, malgré la défection de l'Angleterre, pensait pouvoir avec ses 100.000 hommes battre les Français; il se voyait déjà les poursuivant jusqu'à Paris et assiégeait Landrecies, en même temps que ses détachements ravageaient la Champagne et menaçaient la capitale.

Alors eut lieu à Marly, encore tendu de deuil, cette suprême entrevue entre le vieux Roy Soleil, déjà presque dépouillé de tous ses rayons, et le maréchal de Villars. Dans un mouvement de fierté et de noblesse, qui rappela à tous le triomphant Louis XIV d'autrefois, après avoir montré à cet héritier des Condé et des Turenne sa détresse de famille, son deuil d'homme, il fit avec une majesté superbe et touchante cette déclaration de roi, pour le cas où l'armée serait vaincue :

« Je compte aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurai de troupes, faire un dernier effort avec vous, et périr ou sauver l'État. Voilà comme je raisonne. »

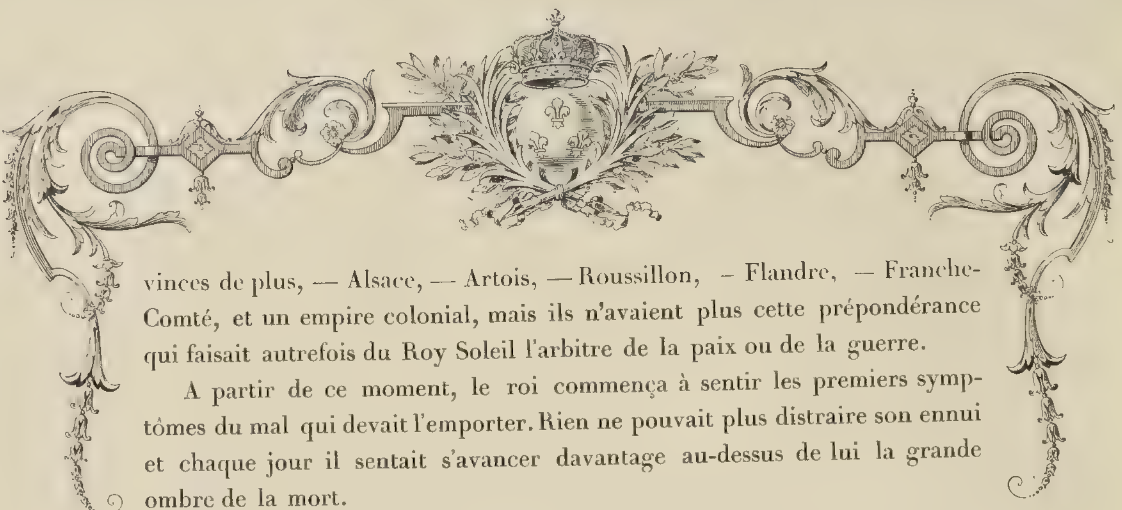
Cet admirable réveil de ce vieillard de 74 ans était comme le dernier éclat du Roy Soleil.

Le 24 juillet 1712, Villars remportait à Denain la plus complète victoire sur le prince Eugène, enlevant son camp, détruisant 27 bataillons, prenant le duc d'Abermale et tous les généraux, ainsi que 60 drapeaux. A la suite de ce premier succès, qui rappelait les triomphes des belles périodes du règne, il s'emparait de Saint-Amand, Marchiennes, Douai, Le Quesnoy, Bauchain (30 juillet-19 octobre). La France était sauvée.

En septembre 1713, Villars battait encore le prince Eugène à Fribourg et occupait le Palatinat. C'était la fin de la guerre : la Hollande, puis l'Empereur cédèrent. La paix avait été signée à Utrecht (1713); elle fut assurée par le traité de Rastadt et de Bade (7 mars-7 septembre 1715).

Les deux puissances qui triomphaient étaient l'Autriche, considérablement accrue en Italie, et l'Angleterre, qui gagnait l'Empire des mers. La Hollande, épuisée par la guerre, n'y gagnait que des avantages commerciaux. Quant à Louis XIV et à la France, après avoir accepté de voir Philippe V et sa descendance renoncer pour toujours à leurs droits sur la couronne de France, ils se retrouvaient dans une position meilleure qu'avant Denain et sortaient de toutes les guerres de ce long règne avec cinq pro-


ADIEUX
DU ROY AU
DAUPHIN
LE VINGT
SIXIEME
D'AOUT 1715



vinces de plus, — Alsace, — Artois, — Roussillon, — Flandre, — Franche-Comté, et un empire colonial, mais ils n'avaient plus cette prépondérance qui faisait autrefois du Roy Soleil l'arbitre de la paix ou de la guerre.

A partir de ce moment, le roi commença à sentir les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Rien ne pouvait plus distraire son ennui et chaque jour il sentait s'avancer davantage au-dessus de lui la grande ombre de la mort.

Une éclipse de soleil, qui eut lieu le 3 mai 1715, l'intéressa particulièrement, comme si tout ce qui touchait cet astre le touchât lui-même et qu'il y eût reconnu un signe pour lui de l'approche des éternelles ténèbres.

Il se leva, ce jour-là, de très bonne heure, pour pouvoir se la faire montrer et en suivre les phases à l'aide des instruments que Cassini, fils lui-même du fameux astronome Dominique Cassini, avait apportés à cet effet.

Durant un quart d'heure, la terre fut enveloppée d'une nuit presque complète et le thermomètre descendit à 2 degrés au-dessous du zéro. L'impression fut très vive sur le Roy Soleil, qui peut-être y vit un présage de sa mort, car le soir il se coucha mal à l'aise, très fatigué.

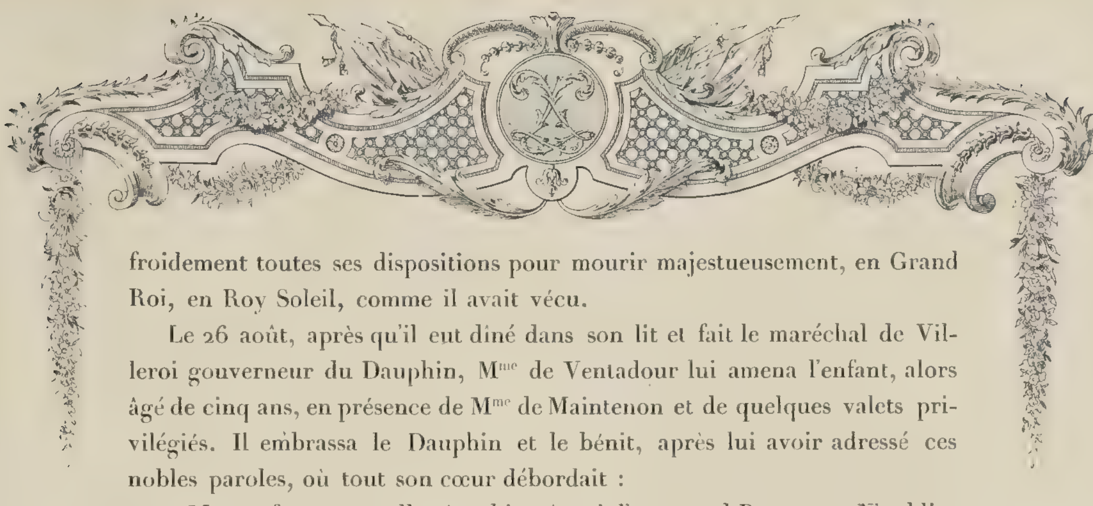
Comme le bruit de ce malaise s'était répandu, les ambassadeurs étrangers avaient fait prendre de ses nouvelles. Dans un mouvement de Majesté offensée, par un retour de son orgueil, de sa croyance en sa Royauté impérissable, il ordonna une revue de sa maison, et, le 20 juin, après avoir fièrement, la tête haute, descendu le perron de Marly, en grand costume, il se mit en selle, en face des ambassadeurs, et resta quatre heures à cheval.

De Marly il avait regagné Versailles pour s'y trouver à la Saint-Louis qu'il voulait célébrer. Mais il était pâle, les traits amaigris et tirés; une vive douleur à la jambe appelait son attention le 12 août 1715 et inquiétait son vieux médecin Fagon. Tous comprirent que la fin approchait. Ce fut la dernière fois qu'il pût se rendre chez Mme de Maintenon.

Dès le 27 août de l'année précédente, il avait remis son testament au premier président de Mesmes et au procureur général d'Aguesseau.

L'enflure de la jambe augmenta; la gangrène menaçait : ce n'était plus qu'une question de jours. Lui-même s'en était rendu compte et prenait





froidement toutes ses dispositions pour mourir majestueusement, en Grand Roi, en Roy Soleil, comme il avait vécu.

Le 26 août, après qu'il eut dîné dans son lit et fait le maréchal de Villeroi gouverneur du Dauphin, Mme de Ventadour lui amena l'enfant, alors âgé de cinq ans, en présence de Mme de Maintenon et de quelques valets privilégiés. Il embrassa le Dauphin et le bénit, après lui avoir adressé ces nobles paroles, où tout son cœur débordait :

« Mon enfant, vous allez être bientôt roi d'un grand Royaume. N'oubliez jamais les obligations que vous avez à Dieu; souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même. »

Le 30 août, Mme de Maintenon regagnait Saint-Cyr, et, après une agonie qui dura du 31 août au 1er septembre, le 1er septembre 1715, à huit heures un quart du matin, Louis XIV expirait, ayant 77 ans moins quatre jours; il avait régné 72 ans.

Après avoir jeté, dans ses derniers revers, quelques-uns de ces longs rayons merveilleux et rapides, que l'on voit parfois jaillir des extrêmes limites de l'horizon, au moment où l'astre du jour va plonger derrière le tumultueux et mouvant rideau de l'Océan, le Roy Soleil disparaissait royalement, dans une splendeur de soleil qui termine sa flamboyante carrière.





TABLE DES GRAVURES

1. — Les trois âges du Roy Soleil 1
2. — Chute du jeune roi dans le bassin du Palais-Royal 3
3. — Bataille de Rocroy; le duc d'Enghien saluant le cadavre du comte de Fontaine 5
4. — Journée des Barricades. Mathieu Molé à la Croix du Trahoir 7
5. — La nuit du 9 février 1651, les milices défilent devant le lit du Roi 9
6. — Proclamation de la majorité du Roi, l'arrivée à la Sainte Chapelle 11
7. — Mlle de Montpensier, à la Bastille, fait tirer le canon sur l'armée du Roi 13
8. — Le ballet de la nuit, le Roi danse costumé en Soleil 15
9. — Le Roi, siégeant en bottes au Parlement, lui défend de s'assembler 17
10. — Bataille des Dunes, la première position enlevée d'assaut aux Espagnols 19
11. — Entrée du Roi et de la Reine à Paris, le cortège arrivant par la porte Saint-Antoine . . . 22-23
12. — Fouquet recevant le Roi à Vaux 25
13. — Grand carrousel des Tuileries, course de têtes par le Roi empereur des Romains 27
14. — Visite de Louis XIV aux Gobelins, Lebrun lui fait voir les métiers de haute lisse 29
15. — Louis XIV visitant les tranchées de Lille 31
16. — Pompe funèbre de Madame Henriette, l'oraison funèbre de Bossuet 33
17. — Passage du Rhin 35

18. — La dernière représentation de Molière, la cérémonie du *Malade Imaginaire*. 37

19. — Inauguration de l'Hôtel Royal des Invalides. 39

20. — Mort de Turenne 41

21. — Louis XIV visitant les travaux de Versailles, le bosquet de la Colonnade. 43

22. — Le lever du Roi, les grandes entrées 45

23. — Bombardement d'Alger. Duquesne regarde de son vaisseau l'effet produit par les galiotes à bombes 47

24. — Mariage de Louis XIV avec Madame de Maintenon 49

25. — Réception du Doge de Gênes, dans la Galerie des Glaces à Versailles. 52-53

26. — Les Dragonnades, dispersion d'une famille protestante. 55

27. — Première représentation d'*Esther*, par les demoiselles de Saint-Cyr. 57

28. — Incendie du château d'Heidelberg 59

29. — Insulte du roi à Louvois dans les appartements de Madame de Maintenon. 61

30. — Bataille de Camaret. 63

31. — Le duc d'Anjou, proclamé roi d'Espagne, reçoit l'hommage de son ambassadeur. 65

32. — Familiarité de la duchesse de Bourgogne avec le Roi. 67

33. — Le maréchal de Villeroi, à Crémone, est arrêté au point du jour par les troupes du prince Eugène. 69

34. — Louis XIV et Samuel Bernard à Marly. La visite des jardins. 71

35. — Boufflers, pendant l'hiver de 1709, calmant l'émeute rue Saint-Denis. 73

36. — Bataille de Malplaquet ; dernière charge de la cavalerie française. 75

37. — Visite de Villars au roi, à Marly. 77

38. — Bataille de Denain ; les dragons enlèvent une redoute à la baïonnette 79

39. — L'Eclipse de soleil. Le Roi et les dames de la Cour sur la terrasse du château de Marly. . . . 81

40. — Louis XV béni par Louis XIV mourant. Le Roi embrasse son arrière-petit-fils pour la dernière fois 83

APPENDICE

NOTES EXPLICATIVES DES GRAVURES

Note générale sur l'histoire du costume pendant le règne de Louis XIV.

Reflet changeant et essentiellement variable des principales péripéties de l'Histoire, mobile et instable comme la girouette sous le souffle du vent, la Mode a sa philosophie spéciale et son importance particulière, dont il importe de tenir très sérieusement compte, si l'on veut connaître à fond une époque.

Durant ces soixante-douze ans elle a plusieurs fois varié. Rien n'est curieux comme de noter ses transformations; toutes, elles répondent à quelque modification grave de la politique, des idées, des mœurs, des événements qui ont divisé en périodes bien tranchées le long règne de Louis XIV.

Louis XIII n'est plus, Mazarin a disparu, le Roy Soleil s'élève peu à peu dans sa gloire comme l'astre dont il a fait son emblème : il va gouverner lui-même seul. Aussitôt, ne voulant plus dépendre de personne, de rien du passé, il quitte le chapeau de cardinal à bords plats, les culottes, les bottes, qui ont donné son cachet typique au règne précédent, libère la tenue, émancipe la coiffure : il est l'arbitre, le modèle unique.

Puis c'est l'ère des fêtes, spectacles, carrousels, ballets, plaisirs de toute sorte; belles dames et jeunes seigneurs rivalisent de luxe, de folle prodigalité, et la profusion des dentelles, des plumes, des rubans, atteint un tel point que notre grand rieur satirique, Molière, en stigmatise à jamais le grotesque dans les Marquis de ses comédies.

Le Roi a trente ans. Entouré des plus grands capitaines, roi absolu, victorieux partout, il est à l'apogée de la gloire, représentation triomphale et imposante du soleil au zénith, image grandiose de l'Autorité, de la Majesté. La Mode se fait militaire, le justaucorps s'allonge, le baudrier devient énorme, les bottes monumentales. La perruque, véritable crinière de lion, invraisemblable, écraserait la taille humaine sans la hauteur prodigieuse des talons.

Mais les années passent; l'ardeur turbulente s'assagit, l'auréole militaire s'assombrit, la religion domine, intolérante. Le costume, plus raide, plus étriqué, se charge d'ornements plus lourds. Les femmes, jusque-là largement décolletées, librement frisées, sans interruption depuis Louis XIII, prennent la toilette guindée, austère malgré les épais brocarts, qui va caractériser toute la dernière période du règne.

Leur coiffure, ridiculement, se dresse vers le ciel, dépassant la perruque des hommes. Pour l'abattre il faut le bon sens du Roi malade, bientôt moribond, que désormais toute outrance importune, les chagrins, les humiliations, les deuils avivant sa clairvoyance et épurant son cœur. Des voyageuses, venant du pays pratique par excellence, des Anglaises, paraissent un jour à Versailles sans *fontange*, coiffées bas. Le lendemain, sur une observation du Roi, un ordre, les coiffes s'aplatissent : la Mode à la Maintenon a vécu, l'édifice s'écroule...

C'est l'heure sombre où le Roy Soleil s'engloutit dans les éternelles ténèbres.

La Mode a ainsi marqué d'un changement sensationnel et appréciable chaque étape de son règne.

Nº 1. — Les trois âges du Roy Soleil. — Il faudrait un volume pour énumérer les portraits de Louis XIV. Parmi les documents les plus saisissants nous noterons les deux extrêmes, une miniature reproduite ici et un médaillon de cire décorant l'en-tête de la Table des matières. — Peinte sur vélin par Robert, la miniature représente le Roy Soleil éclatant de jeunesse, à 17 ans, avec sa magnifique chevelure bouclée, ses yeux veloutés, son nez autoritaire, sa bouche sensuelle, son menton hautain, d'un tel charme qu'on salueraut volontiers du surnom de bien-aimé, plutôt que son successeur, ce jeune astre qui se lève. — De grandeur naturelle, fait en 1706 en cire par Benoit, le médaillon est exposé à Versailles à côté du lit du Roi. Les joues molles, la bouche sans dents aux coins tombants, les yeux durs sous les gros sourcils, la peau trouée de variole, l'énorme perruque de cheveux gris, le gros jabot de dentelle : c'est le Roy Soleil à son déclin.

Nº 2. — Le bassin du Palais Royal. — Le Palais-Royal était tel que l'avait construit Richelieu, tel qu'il resta jusqu'à son occupation par le Régent. Ornée de proues et attributs marins sculptés, semblables à ceux qui existent encore dans la galerie, dite des Proues, la galerie à arcades qui sépare la cour du jardin, occupait l'emplacement de la galerie d'Orléans actuelle. Les bâtiments inachevés qu'on voit à droite sont devenus le Théâtre-Français. Le jardin, aujourd'hui fort réduit, possédait deux bassins. Le plus petit, de forme octogone, situé dans le *jardin des Princes*, devant le palais, est celui dans lequel faillit se noyer le jeune Roi. Le second, presque au fond du jardin, au centre d'un bosquet, était beaucoup plus vaste.

Nº 3. — Bataille de Rocroy. — La chaise à porteurs, ou litière du comte de Fontaine, était une vraie chaise à bras en noyer, garnie de damas rougeâtre, à laquelle on avait adapté des mains de fer pour y passer les bâtons des porteurs. Recueillie par Condé sur le champ de bataille, donnée par lui après l'action au comte de Rocroy, dont les descendants la léguèrent à la famille d'Orléans, cette chaise figure actuellement au musée d'artillerie à Paris.

Nº 4. — Journée des Barricades. — La scène se passe à l'angle de la rue St Honoré et de la rue de l'Arbre-Sec. La croix, dite du Trahoir, construite sous François Ier au milieu du carrefour, était élevée de plusieurs marches. Une fontaine y était accolée. Ce monument, gênant la circulation, fut détruit sous Louis XIV, vers 1670, et la fontaine, appliquée à la maison d'angle de la rue de l'Arbre-Sec où elle est encore, mais reconstruite au dix-huitième siècle par Soufflot.

Nº 5. — Les milices dans la chambre du Roi. — L'ameublement, comme le costume, était encore entièrement Louis XIII. Les lits à colonnes subsistèrent jusqu'au dix-huitième siècle. La reine Anne d'Autriche conserva jusqu'à sa mort son habit de veuve, sa coiffe et son col plat.

Nº 6. — Proclamation de la majorité du Roi. — On avait accès à la Sainte Chapelle par un perron de huit marches précédant un escalier latéral couvert. Les bâtiments qui entouraient la cour étaient, dans la partie qui n'est pas visible, la Cour des Comptes, avec son bel escalier sculpté; au fond, du côté de la Seine, des maisons particulières; à gauche, la petite église Saint Michel du Palais, qui a donné son nom au boulevard actuel, église bordée de boutiques ainsi que tout le pourtour de la Sainte Chapelle. Jusqu'à Louis XVI le Palais de Justice donna asile à toutes sortes de marchands, libraires, merciers, lingères, etc... Un grand nombre d'estampes et d'écrits nous ont conservé le souvenir de ces galeries qui portaient le nom du commerce qu'elles abritaient.

Nº 7. — Mlle de Montpensier à la Bastille. — Les vieux canons qui garnissaient le sommet de la Bastille étaient montés sur des affûts semblables à ceux de marine. La plateforme de la forteresse, dallée, avait des caniveaux creusés le long des créneaux, déversant les eaux de pluie par les mâchicoulis. Outre les hautes cheminées, par l'une desquelles s'évada Latude, l'on voit les tourelles arrondies qui sont les sommets des cages d'escaliers.

Nº 8. — Le ballet de la Nuit. — C'est dans la grande salle du Petit Bourbon, palais voisin du Louvre, dont il était séparé par la rue d'Autriche et les fossés, que fut dansé le ballet de la Nuit. En cette même salle, dont l'emplacement est l'entrée de la Cour du Louvre sous la colonnade, s'étaient réunis les États généraux de 1614 représentés dans l'album *Richelieu*, et Molière, plus tard, y joua la comédie. Des aquarelles du temps, conservées au Cabinet des Estampes, donnent le costume du Roi et des autres acteurs.

Nº 9. — Le Roi au Parlement. — La décoration de la Grand'-Chambre du Parlement datait du quinzième siècle, ses murs tendus de velours bleu fleurdelisé d'or en relief. Le tableau, qu'on voit au fond à droite, exista jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Couvert d'un dais, le lit de justice occupait l'angle près des fenêtres; dans deux autres angles, des tribunes. Arrivant de la chasse sans changer d'habit, le Roi porte les bottes de cavalier, ainsi que ses compagnons, bottes Louis XIII, les grosses bottes lourdes n'étant pas encore en usage. Averti la veille de cette visite, le Parlement put observer le cérémonial habituel. A la droite du Roi, sous la fenêtre, son frère et les princes du sang. De l'autre côté les ducs et pairs. A ses pieds le Grand Chambellan; en bas, sur un fauteuil couvert du bout du tapis royal, le Grand Chancelier, à robe de velours cramoisi, mortier d'or et hermine; puis, le maître des cérémonies, avec son bâton de velours noir, les deux massiers du Roi à genoux, et les hérauts d'armes également à genoux. Dans le même costume que Mathieu Molé (planche 4), le premier Président porte robe de drap rouge doublée de noir, manteau rouge doublé d'hermine et petit-gris, fendu à droite, relevé sur le bras gauche, chaperon de fourrure, mortier de velours noir bordé de galon d'or. Au premier plan, les conseillers au Parlement, robe rouge à revers noirs et toque noire.

Nº 10. — Bataille des Dunes. — L'armée de Turenne, ayant marché de front en ligne droite malgré les inégalités de terrain, mettant trois heures à faire un quart de lieue et tirant le canon dès que l'artillerie atteignait un sommet, les troupes anglaises alliées se trouvèrent vis-à-vis la hauteur d'une où Don Juan d'Autriche avait mis un bataillon espagnol. Le général Lockart fit monter ses Anglais à l'assaut. Les hommes glissaient dans le sable et se poussaient les uns les autres avec la crosse du mousquet. Arrivés en haut, ils s'accrochèrent aux piques des Espagnols qui tentaient de les repousser, les bousculèrent et s'emparèrent de la position. Les vaisseaux, qu'on voit au loin, font partie de la flotte anglaise envoyée par Cromwell.

Nº 11. — Entrée du Roi et de la Reine à Paris. — Le cortège se composait de plus de 1.000 personnes. En tête les ordres monastiques, les curés, leur clergé, l'Université, la Prévôté, les corps de métiers. Puis, le train de 72 mulets du Cardinal, avec leurs caparaçons si riches que plus tard on s'en servit pour décorer les reposoirs de la Fête-Dieu; les 11 carrosses de son Éminence; le train de Monsieur; les 24 mulets de la Reine; les 60 mulets du Roi; la petite écurie; la chancellerie; les mousquetaires, les pages de la chambre, les gentilshommes servants, le grand Prévôt de l'hôtel et ses officiers, les gouverneurs et lieutenants des provinces, les cent Suisses, le grand maître et le maître de cérémonies, les trompettes, les hérauts d'armes, les officiers de la couronne, les maréchaux, le Grand Écuyer portant l'épée royale. Enfin le dais du Roi et le Roi. Derrière lui, les officiers de sa maison, le Grand Chambellan, le capitaine des gardes. Ensuite Monsieur, les princes du sang, les ducs et pairs. Le dais de la Reine suivait, suivi lui-même par la calèche à 6 chevaux, en forme de char, où se tenait la Reine, habillée magnifiquement, raide de diamants. Au dais trop étroit, on avait adjoint un parasol condé que portait un page. Après elle, l'Ambassadeur d'Espagne, les pages et officiers de la Reine, quinze carrosses contenant les princesses et dames d'honneur. En dernier lieu, le duc de Guise, les princes de sa maison, les 200 gardes du corps et les gens d'armes. Le dessin représente le passage du cortège sur la place du Marché-St-Antoine. A droite, la porte de la Bastille, le long des murs de laquelle sont accolées des boutiques. A gauche, la vieille porte St-Antoine, dont l'antique sévérité fut masquée par un tableau représentant le Roi sur le trône (d'où le nom donné à la place), recevant les Échevins de Paris, par des tapisseries et des feuillages. La deuxième porte St-Antoine, datant de Henri II, et reconstruite pour cette circonstance, se devine sous la voûte de la première.

Nº 12. — Fouquet recevant le Roi à Vaux. — Le château de Vaux, que l'on aperçoit dans le fond à droite, est encore tel qu'il était jadis. Les armoiries de Fouquet sont un calembour. En vieux français, Fouquet signifiait écureuil. Colbert, que l'on voit au second plan, avait de même pris pour devise la couleuvre, *coluber*.

Nº 13. — Grand Carrousel des Tuileries. — Les Tuileries d'alors, construites par Philibert Delorme pour Catherine de Médicis, étaient restées inachevées. Henri IV les avait terminées du côté de la Seine. Pour ce carrousel, on aplanit et garnit de vastes tribunes à 1,500 places, en forme de fer à cheval, le parterre ou cour entre le château et les fossés de l'enceinte de Charles V, au delà desquels était un dédale de rues jusqu'au Louvre. L'entrée faisait face au palais. Une énorme tribune à trois étages, pour les Reines, la Cour, le Corps diplomatique, masquait le joli pavillon central. A droite du dessin, à l'extrémité des constructions inachevées, la Butte des Moulins. Dans les gravures du temps, appartenant à la Chalcographie du Louvre, la symétrie des bâtiments est rétablie selon le plan des nouvelles constructions que le roi, peu après, fit entreprendre et qui subsistèrent jusqu'en 1871. Tous les costumes des 5 quadrilles ont été conservés par la gravure et un tableau à Versailles.

Nº 14. — Visite de Louis XIV aux Gobelins. — L'atelier de haute lisse, dans lequel le Roi s'est arrêté, existe encore dans le même état aux Gobelins. Il sera sous peu transformé en magasin. Les métiers sont disposés de même, mais le système de tenuage de la lisse est perfectionné. Le peintre Lebrun, directeur de la manufacture, explique au Roi le système de tissage. Dans l'assistance, Colbert, Mignard, Van der Meulen et d'autres artistes connus de cette époque. A droite, un chef d'atelier fait présenter par un ouvrier des bobines de soie et des navettes.

Nº 15. — Louis XIV visitant les tranchées devant Lille. — Les tranchées étaient faites selon la nature du terrain : les terres molles, rejetées du côté de la place assiégée, formaient épaulement et étaient soutenues par des gabions, fascines, arbres coupés. Le Roi se trouve à un coude de tranchée, endroit dangereux, parfois muni d'un petit fortin de terre. Il porte le casque de siège, dit pot, à couvre-nuque non articulé en fer noirci. Le soldat, qui ramasse une fascine, a le dernier casque en usage sous Louis XIV, cannelé, à visière fixe, nasal mobile et couvre-nuque articulé.

Nº 16. — Pompe funèbre de Madame Henriette. — Les Pompes funèbres, à la mort des grands personnages ou parents du Roi, étaient d'un luxe inouï. Pour les personnes de la Famille royale (Turenne eut le même honneur) un catafalque était construit dans l'abbaye de Saint-Denis. Un dais monumental le surmontait, orné de figures allégoriques souvent gigantesques, flanqué de colonnes, de pyramides, que garnissaient des bras de lumière et des girandoles. Les piliers gothiques de l'église se trouvaient masqués par une architecture de bois avec tribunes, draperies, lampadaires, rangs de bougies, écussons, à profusion. Les stalles étaient simplement couvertes de drap noir, ainsi que les banquettes et le dallage du chœur. Pour la pompe funèbre de Madame, les documents graphiques manquant, il a fallu la reconstituer d'après celle de Turenne, et celle du duc et de la duchesse de Bourgogne, composées par Bérain. Entourant le catafalque, sont assis les hérauts d'armes ayant leur tabar par-dessus la robe de deuil. Pour les personnages de la Cour, la robe noire pour les hommes, le grand habit noir décolleté pour les femmes. La chaire, abritée d'un dais armorié, est ici occupée par Bossuet. Sur les gradins de l'amphithéâtre, au fond, face à l'autel, la musique de la chapelle du Roi.

Nº 17. — Passage du Rhin. — En cet endroit le Rhin n'était pas très difficile à passer, le gué pas bien large et peu de cavaliers le perdirent. Au milieu du fleuve l'espace où les chevaux devaient nager n'avait guère qu'une vingtaine de mètres. L'habillement de la cavalerie ne différait de celui de l'infanterie que par les bottes, devenues de gros tuyaux durs, avec d'énormes entonnoirs et le cou-de-pied souple. Les cuirassiers, quoique sans uniforme encore au point de vue vêtement, portaient la cuirasse sur le justaucorps de buffle, et le chapeau doublé d'une calotte de fer.

Nº 18. — La dernière représentation de Molière. — Le théâtre sur lequel Molière joua pour la dernière fois était le Théâtre du Palais-Royal, construit par Richelieu pour y faire jouer sa *Mirame*. Dans l'album intitulé *Richelieu*, l'on peut voir ce théâtre vu de la salle. On n'avait pas encore inventé la rampe, qui, primitivement, fut une petite barrière destinée à empêcher la chute sur l'orchestre des gentilshommes privilégiés ayant droit de s'asseoir des deux côtés de la scène, et, par ois, plus que gais. Ce ne fut que sous Louis XV qu'on imagina d'éclairer les acteurs d'en dessous, au moyen d'un rang de chandelles, qui prit le nom de Rampe, et qu'on venait moucher dans les entr'actes. On descendait de même le lustre, dans les entr'actes, pour moucher les chandelles. Le rideau, fendu par le milieu, s'ouvrait sous Louis XIII, en glissant sur une tringle ; il fut alors plus artistement relevé au moyen de cordes passant de bas en haut dans des anneaux à diverses hauteurs. La figure que présentait le rideau ainsi relevé, est encore conservée de nos jours par ce faux rideau peint, appelé manteau d'arlequin.

Molière, coiffé du bonnet de *Bachelierus*, au moment où les médecins et examinateurs passaient devant lui en le saluant, vers la fin de la cérémonie du *Malade Imaginaire*, fut pris d'une quinte de toux avec crachement de sang, n'ayant pas voulu, malgré sa bronchite, interrompre ses représentations. On s'aperçut de ce spasme, de ces souffrances, qu'il dissimula sous des grimaces. Le fauteuil, dans lequel il se trouvait assis, est encore à la Comédie-Française. Il ne mourut pas là, mais chez lui, deux heures après, rue de Richelieu. Les apothicaires, rangés au fond, chantent les réponses, en accompagnant l'orchestre de coups donnés avec des pilons sur des mortiers de métal argenté accordés comme des timbres.

Nº 19. — Inauguration de l'Hôtel Royal des Invalides. — Henri IV, le premier, eut l'idée de loger et de nourrir aux frais de l'État les soldats estropiés par la guerre. Il les installa rue de l'Oursine, dans la maison de charité chrétienne, fondée en 1579 par Nicolas Houel, épicier et bourgeois de Paris. De là, Louis XIII les transféra au château de Bicêtre, d'où Louis XIV les délogea en 1656 pour fonder l'hôpital général. Les soldats invalides furent recueillis par M. et Mme Berthelot, rue de la Lune ; par d'autres, rue de Sèvres, jusqu'à ce que le Roi ayant, comme dit Dulaure, fait plus d'invalides qu'aucun de ses prédécesseurs, jugeât qu'il leur devait une retraite convenable.

L'Hôtel des Invalides fut somptueux, au moins à l'extérieur, étant Royal. L'architecte, Libéral Bruant, construisit les bâtiments et la première église ; Mansard le dôme, achevé 30 ans après l'inauguration. Lebrun a traduit en tapisserie cette première inauguration ; Martin, en un tableau qui est au Louvre ; la seconde, celle du dôme, qui eut lieu en 1701. Tous les détails de l'habillement, de l'ordinaire des soldats hospitalisés, depuis la forme des boutons de veste jusqu'au prix du beurre et des légumes, furent l'objet d'un règlement spécial. Peu après l'inauguration, les soldats furent habillés de justaucorps bleus à revers et doublures rouges et boutons d'étain uni, veste et culotte de peau fauve. La gravure représente la sortie du Roi, après la visite. Derrière le cortège se voient la porte d'entrée et la cour d'honneur.

Nº 20. — Mort de Turenne. — Le boulet qui tua Turenne avait d'abord frappé une pierre ; puis, en ricochant, il enleva le bras de Saint-Hilaire et enfonça l'estomac de Turenne : celui-ci tomba de son cheval, étouffé, sans avoir perdu une goutte de sang, pendant que le boulet allait encore casser une branche d'un noyer, dont le tronc desséché existe toujours. On couvrit d'un manteau le corps de Turenne, de peur que, trop tôt connue, cette nouvelle ne démoralisât les soldats.

Nº 21. — Louis XIV visitant les travaux de Versailles. — Le bosquet de la colonnade a 32 mètres de diamètre : c'est un cirque environné d'un perron de marbre de cinq marches. Sur ce perron une colonnade circulaire de 32 colonnes, 8 en brèche violette, 12 bleu turquin et 12 en marbre du Languedoc. Doublées de pilastres carrés de ce même marbre, elles soutiennent des arcs sur les claveaux desquels sont des têtes de Nymphes, Naïades et Sylvains. Dans les intervalles, des bas-reliefs de Coysevox et autres grands artistes. Au-dessus de chaque colonne des vases surmontent l'attique à ornement courant. Dans les entrecolonnements, des bassins de marbre, à jet d'eau. Au centre du cirque, sur un haut piédestal de marbre, orné d'un bas relief, se dresse l'*Enlèvement de Proserpine*, groupe en marbre de Girardon, qui fit aussi le bas-relief d'après les dessins de Lebrun. La Colonnade a été exécutée par Lapierre, sculpteur et marbrier, sur les dessins de Mansard. Les deux gaines qui forment encadrement ont été prises parmi celles ornant le parc de Versailles. En bas, vue du bassin d'Apollon, groupe en plomb de Tuby, d'après les dessins de Lebrun, et perspective du Tapis vert.

Nº 22. — Le lever du Roi. — La chambre du Roi représentée ici, la seconde qu'il occupa à Versailles, se nommait et se

nomme encore le Salon de Mercure. La première, le Salon d'Apollon, fut abandonnée lorsqu'on eut construit la grande galerie. Celle-ci était la chambre de parade. Jusqu'en 1701 le Roi coucha dans une pièce qui serait la moitié du Salon de l'Œil-de-Bœuf, à côté de sa dernière chambre. Cette chambre (Salon de Mercure) était tendue de velours cramoisi avec larges galons d'or. Aux murs, l'*Assomption* et *Saint Sébastien* d'Annibal Carrache, *Sainte Cécile* du Dominiquin, *une Vierge*, la *Mise au Tombeau* et les *Disciples d'Emmaüs* de Titien, plus deux portraits de Van Dyck. Dans cette chambre était l'horloge qu'on voit actuellement dans la salle du Conseil. Le lit de velours cramoisi tout brodé d'or, les pentes entourées d'une grande campane d'or en relief, le ciel surmonté de pommes blanches et leurs couronnes de plumes blanches. L'estrade du lit, en bois précieux assemblés, était recouvert d'un tapis de Perse à fond d'or. La balustrade du lit se composait de 17 pilastres, 32 balustres et 20 demi-balustres en argent. Sur les pilastres 8 chandeliers d'argent. Tout cela fut porté à la Monnaie en 1709.

N° 23. — Bombardement d'Alger. — Les galiotes à bombes inventées par Petit-Renau avaient 62 pieds de long et contenaient deux mortiers à bombes. Les mortiers fixés sur une charpente, qui reposait elle-même sur une sorte de matelas de cordages, se mouvaient circulairement au moyen d'un levier du côté où l'on avait à les pointer. Les vaisseaux de l'escadre française, dont on voit un spécimen au premier plan, étaient mouillés en rang de bataille en vue d'Alger, et les galiotes allaient à l'entrée du port accomplir leur œuvre de destruction, pour revenir auprès des vaisseaux de ligne reprendre des munitions. Depuis, la ville d'Alger s'est fort étendue et si le môle et le vieux fort, sur les rochers, fermant le port au Nord, existent toujours, une longue jetée construite en prolongement change complètement l'aspect ancien.

N° 24. — Mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon. — La pièce dans laquelle fut célébré ce mariage était un oratoire proche de la chambre du Roi, mais on ignore son emplacement certain et la date de cet événement. La marquise ne portait pas encore les hautes coiffures qui semblent inséparables de son nom. Dans la gravure on ne voit comme assistants que la marquis de Montchevreuil et Bontemps; mais Louvois et Fénelon, également, étaient derrière le Roi.

N° 25. — Réception du Doge de Gênes. — Au fond de l'admirable galerie des Glaces, construite à la place de l'ancienne Terrasse, galerie de marbre, d'or et de miroirs, dont Lebrun avait, en quatre ans, peint le plafond immense, on avait élevé le trône du Roi. Une cloison de bois, garnie d'une tapisserie, fermait la baie donnant accès dans le salon de la Paix; l'estrade de 4 marches était couverte d'un superbe tapis à fond d'or et à fleurs vertes et rouges. D'argent et d'or, le trône, de 8 pieds de haut se trouvait surmonté d'une énorme couronne royale. Sur les marches de l'estrade et des deux côtés, ces riches pièces d'orfèvrerie, de taille colossale, qui devaient toutes plus tard aller à la Monnaie. Le Doge, en robe de velours rouge et bonnet à houppe rouge, suivi de 4 sénateurs en robes de velours noir, est conduit par le marquis de Duras. Le Roi, qui daigna ôter son chapeau, était vêtu de velours vieil or brodé d'or. A gauche du Doge, le Grand Veneur François de la Rochefoucauld, reconnaissable à son ceinturon de velours noir, muni du couteau de chasse; il avait l'originalité de porter au naturel ses longs cheveux blancs, ce qui le faisait traiter de sauvage. A droite et à gauche, toute la Cour.

N° 26. — Les Dragonnades. — Les troupes, chargées de convertir les Protestants, étaient de toute arme; pour s'être particulièrement distingués, les dragons laissèrent leur nom à ces opérations. Combattant à pied et à cheval, ces soldats, au lieu de lourdes bottes de cavalerie, portaient des houseaux de cuir à boucles et à éperons. Leur fusil avait 1m,35 de long et se pendait à droite à une bandoulière munie d'un ressort porte-mousqueton. Armés d'un sabre droit, au lieu de chapeau ils se coiffaient du bonnet à flamme qu'ils n'abandonnèrent pour le casque que vers le milieu du dix-huitième siècle. Ce ne fut qu'en 1690 qu'on établit des règlements pour l'uniforme des troupes et des cavaliers; mais le colonel d'un régiment devant, moyennant une indemnité, habiller tous ses hommes, chaque régiment possédait un costume uniforme. Les officiers mirent de la fantaisie dans leur uniforme bien longtemps encore, même sous Napoléon Ier.

N° 27. — Première représentation d'Esther. — Pour cette représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, le Roi voulut qu'on y construisit un théâtre. Afin de ne pas gêner les études, on choisit le vestibule des dortoirs. On sureleva de quelques marches le plancher de la salle pour que, l'orchestre étant placé dans un creux, le Roi fût au niveau de la scène sans avoir rien devant lui. Les dames de la Communauté avaient leurs stalles avec l'orchestre. Le Roi, sur un fauteuil au milieu, Mme de Maintenon à deux pas derrière; de chaque côté, des banquettes sur lesquelles, pour cette première représentation, les invités étaient : le Dauphin, Monsieur le Prince, fils du grand Condé, MM. de Beauvilliers, de la Rochefoucauld, de Noailles, de Brionne, de La Salle, de Tilladet, de Louvois, de Chevreuse, de Montchevreuil, d'Aubigné, de Dangeau, et les évêques de Beauvais, de Châlons et de Meaux (Bossuet). Le Roi surveillait lui-même l'entrée des spectateurs, et quand il trouvait qu'il y avait assez de monde, il appuyait sa canne sur la porte et la tenait fermée. Puis il allait regarder toutes les pensionnaires, les classes bleue, jaune, verte et rouge, échelonnées sur les banquettes d'un amphithéâtre à 4 gradins, avant de s'asseoir à sa place. Bérain avait fait les maquettes des décors et dessiné les costumes pour lesquels le Roi avait dépensé 100 000 livres et prêté des pierreries à foison. Racine, aidé de son ami Boileau, restait dans la coulisse pour encourager les actrices qui, avant d'entrer en scène, récitaient à genoux une prière. L'orchestre était la musique du Roi et l'organiste Nivers tenait le clavecin. Pour cette première représentation, du 26 janvier 1689, Mme de Caylus dit le prologue, Mlle de Veilhan faisait Esther; Mlle de Montfort, Aman; Mlle de Lastic, Assuérus; Mlle de Glapion, Mardoché, etc...

N° 28. — Incendie du château d'Heidelberg. — Après avoir incendié la ville et le château d'Heidelberg, les troupes quittèrent la place et les habitants purent, partiellement, éteindre le feu, ce qui mit Louvois fort en colère. A cette époque et encore assez avant dans le dix-huitième siècle, des femmes suivaient l'armée sur des chariots. Pour supprimer cette suite encombrante, on ordonna de les fouetter publiquement, puis de leur couper le nez. Le résultat fut que les soldats les épousèrent et que l'armée se mit en ménage, comme sont actuellement les troupes indigènes du Sénégal.

N° 29. — Insulte du Roi à Louvois. — Le Roi travaillait avec ses ministres dans la chambre à coucher de Mme de Maintenon. Cette pièce, qui occupait l'angle à droite de la Cour du Palais, et a été depuis complètement transformée, était tendue de brocart vert et argent alterné de bandes de velours cramoisi. Le tapis de la table, de velours cramoisi. Le fauteuil du Roi se trouvait placé, le dos au mur, face à cette table, qu'on emportait après qu'il avait fini. De l'autre côté, un tabouret pour le ministre, un second pour son portefeuille. Mme de Maintenon, qui écoutait sans jamais rester inoccupée, faisait des ouvrages d'aiguilles.

N° 30. — Bataille de Camaret. — La baie de Camaret, fortifiée par Vauban, est ici vue d'une batterie, placée sur la falaise dominant la plage du Coréjou, entre le Sillon et la pointe du Couvent (aujourd'hui Grand-Gouin). A vol d'oiseau s'allonge, dans la baie, le Sillon, digue naturelle fermant en partie le port de pêche. A son extrémité, le fort Vauban, encore inachevé, sans toit, mais muni de ses canons. Devant lui, sur ce même Sillon, la chapelle gothique de Notre-Dame de Roz Madou ou Roc'h Amadour, dont le clocher vient d'être mutilé par un boulet anglais. Au fond, l'autre côté de la baie, près des lignes de Quélern, la grève appelée Trez Rouz (*sable rouge*). C'est la fin du combat, le vaisseau anglais le *Monk*, désemparé, se fait remorquer. Le hollandais, le *Teesep*, s'étant approché trop près, s'échoue sur les fonds du Coréjou et va être pris d'assaut par les Bretons qui se mettent déjà à l'eau. Les batteries étaient servies par des canonniers aidés de miliciens gardes-côtes et de pêcheurs. Au fond, les chaloupes ennemies ont opéré un débarquement de troupes qui sont presque anéanties par les compagnies franches, les gardes-côtes et les batteries côtières. L'endroit de Trez Rouz où a eu lieu ce massacre s'appelle encore *La Mort Anglaise*.

N° 31. — Le duc d'Anjou proclamé roi d'Espagne. — La pièce dans laquelle se passe cet événement est le grand cabinet du Roi, depuis sa chambre à coucher, celle où se trouve son lit et qu'on visite actuellement à Versailles. L'ambassadeur d'Espagne, marquis de Castildos Rios, porte, avec la perruque à

la française, le costume espagnol, ni Louis XIII, ni Henri IV, que devait prendre Philippe V en arrivant à Madrid.

N° 32. — Familiarité de la duchesse de Bourgogne avec le Roi. — Régulièrement laide, dit Saint-Simon, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain brun fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, le plus beau teint et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, une marche de déesse sur les nuées, elle plaisait au dernier point .... Tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux et leur sautant au cou, elle les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirant le dessous du menton, les tourmentait.

Un portrait de Rigaud, appartenant à un particulier, nous représente Mme de Maintenon dans son âge avancé. Une reproduction de ce portrait est au Cabinet des Estampes.

N° 33. — Le maréchal de Villeroi à Crémone. — Cinq heures du matin. De la rue étroite montant en serpentant jusqu'à la Grand'Place, rue au coin de laquelle était le logis choisi par Villeroi, on voit, rosés par l'aurore d'hiver, le clocher et la tour de Torrazo situés à côté du Dôme. C'est contre les remparts, pas bien loin de l'endroit où le géant Villeroi, à droite, que se trouvaient l'église Notre-Dame la Neuve et la maison du curé Cosoli, dans la cave duquel on pouvait communiquer avec un égoût menant hors la ville. Par là entrèrent, se cachant dans l'église, près de 500 hommes déguisés et 300 grenadiers. La nuit venue, ils se rendirent sans bruit, avec les serruriers qu'ils avaient amenés, à la porte Sainte-Marguerite, tuèrent les douze hommes qui la gardaient, et l'ouvrirent au prince Eugène, qui entra avec 6 ou 7 000 hommes. Les maisons des officiers furent d'abord investies. Tout dormait, sauf un régiment, éveillé tôt pour un exercice et qui se trouva sur la place, nez à nez avec les Impériaux. Après un combat de 12 heures et plus, le prince Eugène, montant sur la tour qu'on voit dans la gravure, constata que, le pont de bateaux étant brûlé, les secours ne pouvaient lui venir. Il descendit, courant, s'arrachant les cheveux, et s'enfuit, laissant là son souper tout préparé. — Saint-Simon, ami de Villeroi, dit que celui-ci était habillé et à cheval avec un aide de camp quand il fut pris. Mais les gravures allemandes nous le montrent traîné hors de la ville, en robe de chambre, pantoufles et bonnet d'intérieur fourré, sans perruque, et montant dans la chaise de poste du prince qui l'attendait. Il n'est pas douteux que là soit la vérité et que Villeroi préféra ne pas avouer ce costume matinal, peu flatteur pour un général.

N° 34. Louis XIV et Samuel Bernard à *Marly*. — Samuel Bernard, banquier israélite, fils d'un peintre, ayant refusé au ministre Desmarets de prêter de l'argent au Roi sans en avoir eu audience, la difficulté fut tournée. Desmarets vint s'installer à Marly, dans un des dix pavillons construits pour les personnes que le Roi invitait. A la promenade du matin, le Roi passa, par hasard, devant le pavillon de Desmarets qui le salua et lui présenta son invité à lui, Bernard. « Vous êtes bien homme, dit le Roi, à n'avoir jamais vu Marly. » Et il l'emmena, se faisant son cicerone. Les autres personnages, qui étaient de la promenade, sont Bergheyck, Chamlay, Puységur, Chamillard, Desmarets, et le dernier à droite, Saint-Simon. Dans la gravure, le cortège se trouve devant la Cascade rustique, construite sur une pente très rapide, bordée de marbre rouge, avec statues de marbre blanc et vases de plomb doré. En haut, une vasque à jets d'eau, soutenue par des tritons dorés.

N° 35. — Boufflers calmant l'émeute en 1709. — En cet hiver terrible, pour soulager un peu les hordes d'affamés qui mendiaient à Paris, on inventa pour eux du travail. On leur fit aplanir une butte entre la porte St-Denis et la porte St-Martin. Ils ne recevaient pas d'argent, mais du pain. Le pain manqua. Les femmes, qui criaient plus fort que les hommes, eurent maille à partir avec la police. On en mit une au carcan. La foule, très excitée, la délivra, pilla les boulangeries, et l'émeute allait croissant, quand le maréchal de Boufflers, qui était dans le quartier chez son notaire avec son beau-père de Grammont, n'écoutant aucun avis, s'aventura à pied dans cette foule qu'il parvint à calmer. Il promit du pain, il promit de parler au Roi; on n'entendait plus que les cris de : « Vive Boufflers! » Ayant parcouru en triomphateur la rue St-Denis, la rue aux Ours et tout le quartier, étant allé ensuite faire même courageuse besogne au faubourg St-Antoine où on avait osé insulter le cocher de Mme de Maintenon, il remonta en voiture pour aller rassurer le Roi à Versailles.

N° 36. — Bataille de *Malplaquet*. — Après la blessure de Villars, le centre de l'armée qu'il avait dégarni pour secourir l'aile gauche, resta affaibli, et fut enfoncé par le prince Eugène, qui jeta là trente mille hommes. Le vieux Boufflers, victorieux à l'aile droite, dut accourir avec sa cavalerie, se mit à la tête de ses troupes, chargea, rechargea, fit des prodiges de valeur, dispersant les escadrons ennemis qui se reformaient sous les masses de leur infanterie, puis dut se résigner à la retraite, retraite admirable que l'ennemi n'osa ni ne put inquiéter.

N° 37. — Visite de Villars au Roi à *Marly*. — On était au commencement du printemps. Villars, remis de la blessure au genou reçue à Malplaquet, avait longtemps été obligé de monter à cheval comme les amazones, une jambe sur l'arçon de la selle. Le Roi avait toujours aimé Villars; à son retour de Malplaquet, il l'avait même embrassé publiquement. Rien d'étonnant qu'il n'ait pas eu honte de pleurer devant lui. Néanmoins il empêcha Villars de relater le fait dans son discours à l'Académie, et de répéter ses paroles, pourtant si honorables. Saint-Simon, qui haïssait le maréchal, ne souffle mot de cette entrevue.

N° 38. — Bataille de Denain. — Villars et Montesquiou avaient lancé les troupes à l'assaut des retranchements du camp de Denain. Les dragons, à l'aile droite, mirent pied à terre et, les premiers, enlevèrent une forte redoute défendue par le régiment de Welderen. Pour monter à l'assaut, pas de fascines, et six pièces de canon mitraillaient les assaillants. Les premiers rangs furent anéantis; la colonne, poussant droit au feu, fit rouler morts et blessés dans le fossé peu profond, et, sur ce remblai de cadavres et de mourants, on escalada le parapet qui s'éboula. Les Allemands qui ne purent fuir furent passés à baïonnette. L'infanterie avait depuis longtemps la baïonnette à douille, célèbre invention de Vauban, permettant d'utiliser l'arme à feu, tout en en faisant une arme blanche. Mais les dragons n'avaient toujours que la baïonnette à manche de buis, que l'on plantait dans le canon du fusil.

N° 39. — L'Éclipse de soleil. — Jacques Cassini, qui avait succédé à son père comme Directeur de l'Observatoire, était venu à Marly avec les lorgnettes devant permettre de bien examiner le phénomène. L'éclipse commença à 9 heures du matin. Le Roi sortit du Château avec les dames et s'installa dans son fauteuil pour regarder commodément avec la lorgnette que tenait Cassini. Le Château était entouré d'une terrasse de quelques marches, ornée d'une balustrade de fer et de lions sculptés. La partie qu'on voit fait face à la grande cascade.

N° 40. — Louis XV béni par Louis XIV mourant. — Les parents les plus proches du Roi, les princes et d'autres grands personnages vinrent les uns après les autres dans sa chambre en ces derniers jours. Le 26, le Roi fit mander le petit Louis, âgé de cinq ans. On mit l'enfant sur le lit de son arrière-grand-père, qui lui dit les paroles que l'histoire a conservées. Puis, au moment de le quitter, il l'embrassa et, levant les yeux et les mains au ciel, le bénit, l'embrassa encore. Il n'y avait là que Mme de Maintenon, impatiente de quitter ce palais pour sa retraite de Saint-Cyr, et les valets de chambre habituels. Le lit que l'on voit actuellement dans cette chambre, où mourut le Grand Roi, est bien son lit; mais c'est sous Louis-Philippe que les pentes et rideaux furent reconstitués, partie avec d'anciennes étoffes, prises dans la salle du Trône, partie avec des étoffes neuves, ce qui n'est que trop visible. Le lit n'était pas « à la duchesse », comme il est maintenant; il avait ses rideaux aux quatre angles, rideaux tirés la nuit. Les coiffures des femmes, « à la monte au ciel », avaient disparu, grâce à l'ambassadrice d'Angleterre, la comtesse de Shrewsbury, croit-on, qui avait osé les abolir pour elle-même. Le Roi, du reste, les avait toujours eues en horreur, et cette mode, en France, fut la seule peut-être qui lui résista.

